

Pierre DUCROC

MAQUIS MARIAUX

DONNÉES TECHNIQUES

Livre de Pierre Ducroc, édité à compte d'auteur en décembre 1985, 176 p., avec de nombreuses illustrations (photos) hors texte.

Né le 3 novembre 1919 à Nevers, ancien de la 2^e DB, Pierre Ducroc est décédé le 12 juillet 1997.

AVERTISSEMENT

Le texte ci-après est une version corrigée de l'original, notamment par les modifications suivantes :

- suppression des coquilles typographiques,
- modifications mineures de forme (virgules, notamment).

Les pseudonymes ont été mis en italique.

Le plan adopté reprend le découpage général et les grands titres de l'original.

DERNIÈRE MISE À JOUR : 2 MAI 2021



C'est avec une certaine émotion que nous mettons en ligne le livre de référence sur le maquis Mariaux.

D'abord parce que Mariaux, c'est un maquis Vengeance, fort de 850 hommes, qui reste la fierté du mouvement et comme son aboutissement emblématique.

Ensuite parce que ce maquis a été vainqueur à l'ennemi, dans une bataille rangée qui l'a opposé à des centaines d'hommes, appuyés par du mortier et l'observation aérienne, combats qui ont duré trois jours pleins. Alors qu'on nous rebat les oreilles avec le Vercors, les Glières, le Mont-Mouchet, Saint-Marcel et d'autres défaites aussi cuisantes (mais toutes dotées aujourd'hui de monuments somptueux qui concentrent les cérémonies officielles et les médias asservis), il fait plaisir de montrer au grand public la première (et seule) grande victoire gagnée par des maquisards : la **bataille de Crux-la-Ville**, pourtant totalement méconnue de nos jours.

Il n'y a pas de hasard : Mariaux fut un maquis militaire, encadré par des officiers et des sous-officiers d'active ou de réserve (mais pas autoproclamés).

Enfin parce que Mariaux, à l'inverse d'autres maquis politisés, fut composé de « vrais » soldats, qui firent leur devoir héroïquement et n'ont pas jugé bon après-guerre d'aller le crier sur les toits. Trop modestes assurément, il fallait les sortir de l'ombre et c'est le grand mérite de Pierre Ducroc de l'avoir fait en 1985 avec la publication de ce livre, hélas épuisé et introuvable : merci à lui, qui repose aujourd'hui dans le petit cimetière de Giry, à côté de celui qui donna son nom au maquis.

À travers cette mise en ligne, nous remercions aussi tous ceux qui ont œuvré et continuent, par les panneaux, les stèles, le recueil des souvenirs (à Moussy notamment), les cérémonies, à protéger de l'oubli cette belle page de l'Histoire de France.

Marc Chantran

SOMMAIRE

(Cliquez sur le n° de page voulu.)

1	<i>Les racines – La gestation (1940-mai 1944)</i>	12
1.1	Le mouvement Vengeance	12
1.1.1	Les débuts	12
1.1.2	Des chefs	13
1.1.3	Arrestations	14
1.1.4	Terrains de parachutage	17
1.1.5	Action-Fer	18
1.1.6	Groupe <i>HOMÈRE</i>	18
1.2	Le groupe de Prémery	20
1.2.1	1942	20
1.2.2	1943	21
1.2.3	Début 1944	22
1.2.4	Arrestation de Lucien DELANCE	23
1.2.5	Robert GAUDRY	23
1.2.6	Collabos	26
1.2.7	Mariaux	27
1.2.8	Mai 1944	27
2	<i>La maturité</i>	29
2.1	La Fontaine du Coursier	29
2.1.1	Les débuts du maquis	29
2.1.2	Un maquis structuré	30
2.1.3	Montée en puissance	31
2.1.4	Environnement	33
2.1.5	Mort de MARIAUX	33
2.1.6	Première alerte	36
2.2	Maquis MARIAUX	38
2.2.1	Déploiement	38
2.2.2	La bagarre approche	39
2.2.3	Le groupe <i>LIMOGES</i>	41
2.2.1	Mort de Jean de SANSAL	42
2.2.2	Ultimes préparatifs	42
2.2.3	Organigramme début août à la veille des combats	43
3	<i>La bataille de Forcy-Moussy</i>	44
3.1	Les causes et les moyens	44
3.1.1	Situation générale	44
3.1.2	Les forces	44
3.2	La bataille d'encerclement	48
3.2.1	Le samedi 12 août 1944	48
3.2.2	Le dimanche 13 août	50
3.2.3	Le lundi 14 août	51
3.3	Le repli	58
3.3.1	Le mardi 15 août.	58
3.3.2	Le mercredi 16 août	62
3.3.3	Le jeudi 17 août	63
3.4	Le bilan - Les conséquences	65
4	<i>La réorganisation</i>	68
4.1	Le maquis à Corancy	68
4.1.1	Redéploiement	68

4.1.2	Organigramme des compagnies fin août 1944	70
4.1.3	Organigramme de la 1 ^e compagnie fin août 1944 à Montpensy	71
4.1.4	Corancy	73
4.2	Les derniers combats	76
4.2.1	Vers Saint-Pierre le Moûtier	76
4.2.1	La fin	77
5	Données	79
5.1	Les morts du maquis MARIAUX	79
5.2	Bibliographie	81
5.2.1	Ouvrages de caractère national	81
5.2.2	Ouvrages de caractère régional	81
5.2.3	Archives départementales de la Nièvre	81
5.2.4	Archives du Parc naturel régional du Morvan	81
5.2.5	Témoignages	82
5.2.6	Photographies	82



Moussy, à la Colonne
monument aux morts du maquis Mariaux

Préface du docteur **Raymond CHANEL**

Ancien chef de l'Armée volontaire

Vice-président de Vengeance

Président de l'Amicale Armée volontaire-Vengeance

J'avais un camarade... bientôt un ami. Je l'avais rencontré à Paris, dans le service du docteur FRÉDET, à la Pitié. Il y faisait un stage, j'y étais externe. Il s'appelait Victor DUPONT. C'était en 1929. J'habitais dans la Nièvre et faisais mes études à Paris, lui habitait Paris. Sa famille devint pour moi une seconde famille. Nous poursuivîmes nos études pendant dix ans, puis survint la guerre.

Début septembre 1940, démobilisé dans le Lot où avait fait retraite mon unité, je rentrai à Nevers occupé, à quelques kilomètres de la ligne de démarcation où butaient déjà les prisonniers évadés, et je montai aux nouvelles à Paris. VIC n'y était pas. Il était à Melun, prisonnier de guerre. À sa famille comme à d'autres, je proposai (sans savoir encore comment) de faire franchir la ligne de démarcation au courrier et à qui le désirerait, à la barbe des Allemands.

Mi-décembre 1940, VIC débarque à Nevers. Il veut se faire démobiliser en zone libre. Je le passe. À Vichy, il touche le Service secret des Renseignements de l'Air reformé dans la clandestinité. Chargé d'établir une liaison avec Paris, il rentre à Nevers peu avant Noël. Il me propose d'être le maillon qui fait franchir la ligne, et de créer dans la Nièvre une antenne de renseignements. Il fera de même à Paris.

Tout va bien jusqu'au printemps 1941, où VIC perd le contact avec l'échelon supérieur. Il décide alors de « laisser tomber » pour se consacrer entièrement à la préparation de l'Internat des hôpitaux. Après, il verra !

J'ai alors carte blanche ! Une piste me mène à Paris où je découvre l'AV, l'« Armée volontaire », mouvement structuré, en rapport avec la France Libre par radio et missions parachutées, fondé en octobre 1940 par un ancien officier de l'état-major de FOCH. J'en deviendrai, au fil des mois, un des responsables sur le plan national. Parmi les objectifs de l'AV ; le renseignement, le passage de la ligne, la mise en place des terrains et des équipes de parachutage.

VIC et moi, toujours en liaison, procédons à de fréquents échanges de vue. Il a gardé des contacts intéressants. En cas de coup dur, il m'héberge ou me cache. On se présente des agents potentiels. Reçu à l'Internat, il entre à nouveau dans la danse. WETTERWALD y est aussi. Voilà même VIC responsable de l'AV pour un arrondissement de Paris.

Je suis arrêté début novembre 1942. En 1944, je suis rejoint à Mauthausen par WETTERWALD. Il me parle de VIC arrêté en 1943 et de leur mouvement de résistance baptisé Vengeance.

Printemps 1945 : libération, retour en France. Chaque réseau recense ses hommes pour faire valoir leurs droits de combattants. Je m'occupe de l'AV, VIC s'occupe de Vengeance. Les membres de l'AV reçoivent leur carte, mais, dans la Nièvre, ils ont presque tous aussi la carte Vengeance. La raison en est la reprise en main par VIC, dès mon arrestation, des responsables de l'AV-Nièvre connus de lui, et pour lesquels, à juste titre, CHANEL ou VIC DUPONT, « c'est tout pareil ».

On peut appartenir à plusieurs réseaux, mais pour le contentieux administratif, il faut n'en choisir qu'un. Ce qui fut fait. Pour les amicales ce fut différent. Nous décidâmes, VIC et moi, de les réunir en une seule pour la Nièvre : l'amicale AV-Vengeance.

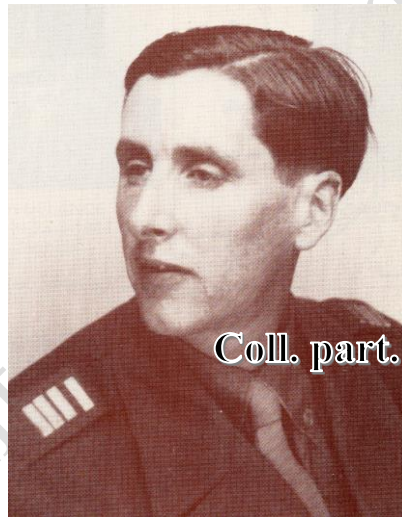
Si du point de vue administratif je n'appartiens qu'à l'AV, je suis aussi de Vengeance du fait de l'intrication des deux réseaux. Aussi, aurais-je mauvaise grâce à me soustraire à l'honneur que me fait Pierre DUCROC en me demandant de préfacier l'ouvrage qu'il consacre au maquis MARIAUX, où je retrouve avec plaisir les noms de beaucoup de ceux que touchaient les consignes de la France Libre dès l'année 1941.

Pierre DUCROC nous fait revivre ici l'histoire d'un maquis, d'un seul maquis, le maquis MARIAUX, sans autres références aux maquis voisins que celles rendues nécessaires pour expliquer sa stratégie. Le sujet est donc bien cerné, ce qui valorise la clarté de l'ouvrage lequel se lit comme un roman, suivant un plan précis et une parfaite chronologie, dans un style clair et concis, agréablement dénué de considérations générales lyriques, abstraites ou politiques. La documentation est remarquable : dates, noms et prénoms, cartes à différentes échelles, rien ne manque.

Le rôle du maquis MARIAUX, comme celui de ses voisins d'ailleurs, était d'interdire aux armées allemandes refluant vers l'Est l'entrée du goulet passant par le Morvan et que rendait chaque jour plus étroit la progression l'une vers l'autre des deux armées alliées, l'une au Nord avec la 2^e DB, l'autre venant du Sud avec la 1^{ère} armée française.

Au lecteur maintenant le loisir de juger de la conduite des opérations, de la discipline, de la valeur combative et de la générosité des Corps-francs Vengeance du maquis MARIAUX, et aussi d'apprécier à sa juste valeur le talent d'écrivain de Pierre DUCROC. Il a su écrire avec l'impartialité de l'historien une belle page de l'Histoire de notre région.

À Nevers, le 1^{er} juillet 1985
Docteur Raymond CHANEL



Préface du colonel **Jean LARDRY**
lieutenant *ROUSSEAU* au maquis **MARIAUX**

Rien de complet et à la fois sérieux n'avait été écrit sur le maquis **MARIAUX**. Avec ce livre, l'omission est ainsi réparée, et notre maquis méritait bien un tel témoignage.

Au fil des pages, j'ai vu revivre ces événements des bons et mauvais jours, les joies et les souffrances, tout ce que fut ce maquis, et aussi retrouvé bien des noms ensevelis sous le déjà lourd manteau des années.

Ce récit est marqué d'un grand souci d'objectivité, et les anciens seront heureux d'y retrouver dans le respect des faits, le souffle des souvenirs, les traces de leur jeunesse dressée, offerte, pour défendre leur terre. Comme la vie, comme les printemps, la jeunesse est éternelle, simplement elle se renouvelle. Celle d'aujourd'hui, n'en doutons pas, possède les mêmes vertus que celle d'hier. Elle trouvera dans ce livre l'exemple et le prix des sacrifices à accepter s'il fallait une nouvelle fois sortir le pays du malheur.

Ce livre a entre autres mérites celui d'analyser profondément les cheminements, longs et parallèles, des divers composants qui se retrouvèrent, au printemps 1944, pour la création du maquis :

- d'abord le refus de la défaite, en 1940, des « vieux » résistants nivernais, leur lutte solitaire puis progressivement organisée, payant cependant et déjà le lourd tribut du sang ;
- ensuite, la constitution de petits groupes de réfractaires au STO, le service obligatoire, groupes de plus en plus nombreux donc plus vulnérables, engagés dans des actions ponctuelles, sabotages, parachutages... ceux de Prémery, de Nevers, de La Charité... ;
- enfin, l'organisation militaire du maquis avec les officiers et sous-officiers d'active ou de réserve, beaucoup militant depuis 1942 au sein de l'ORA. Cette organisation de résistance de l'armée apparut en effet en novembre 1942 au moment où les Allemands, envahissant la zone sud du pays, libérèrent par là-même les militaires de l'armée d'armistice. Elle organisa alors un vaste réseau de recrutement de cadres, constitua des dépôts d'armes et de munitions. Elle évita cependant le déclenchement d'actions prématurées afin de garder intact son potentiel pour le moment décisif du débarquement allié en France. Elle entra en contact avec divers mouvements de résistance, notamment Libération-Vengeance, et fournira bientôt l'encadrement qui faisait partout cruellement défaut.

Puis ce fut, au printemps 1944, le regroupement de toutes ces forces en vue de l'action finale, réunion d'hommes de tous âges, de toutes conditions sociales, mais poussés par le même idéal de liberté et de lutte contre l'occupant.

Les combats de Forcy et de Moussy furent l'un des grands moments de la vie du maquis **MARIAUX**. Ils fournirent aussi l'occasion d'une fraternité exemplaire entre les maquis de la Nièvre et témoignèrent de l'efficacité du commandement unifié à l'échelon de la zone. Pour venir en aide à leurs frères d'un même combat, les maquisards du Morvan vont se lancer à l'attaque des arrières allemands en cette aube du 15 août 1944 où la situation des maquis encerclés après trois jours de durs combats est difficile voire dramatique.

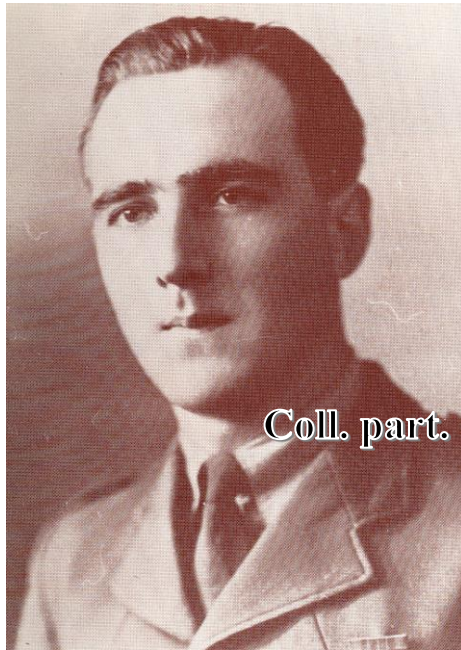
Quelqu'un a écrit : « La guérilla est le combat des pauvres ». Face aux armements offensifs lourds et sophistiqués de l'occupant, les maquisards n'avaient que des armes défensives légères et souvent peu récentes. Un combat de maquis, ce n'aurait été aussi qu'un combat de « pauvres » s'il n'y avait eu pour le mener l'étonnante richesse d'hommes jeunes, ardents, valeureux, mus par un attachement sacré à leur sol, à leur pays. Car ici on ne se lance pas dans de grandes chevauchées. On ne sort de l'ombre que pour des actions rapides mais violentes, sans conquête de terrain, avec des succès toujours limités, sans victoire. Au bout de l'effort, des luttes, des sacrifices et des peines, la gloire ne vient pas avec ses couronnes de lauriers.

Lorsque, venant des chemins du soleil, dans son irrésistible avance, l'armée régulière de libération sera passée, avec l'efficacité et la puissance de ses blindés, accordant un regard étonné et furtif à nos vêtements sales et usés, l'aventure sera finie et d'un seul coup les maquis auront terminé leur existence.

Mais ils resteront, les maquisards de MARIAUX, toujours serrés autour de leur drapeau, et fidèles à leurs amis disparus. Ils méritaient bien de n'être pas oubliés.

Fontaine-lès-Dijon, le 28 mars 1985

Colonel Jean LARDRY



Préface de Monsieur **Marcel VIGREUX**

Maître de conférences en Histoire contemporaine à l'Université de Dijon

Secrétaire général de l'ARORM (Association pour la recherche sur l'occupation et la Résistance en Morvan).

Cher ami,

Vous avez bien voulu me demander un mot d'introduction à votre nouveau livre sur le maquis MARIAUX.

Cet ouvrage présente les qualités reconnues dans le premier souci de ne rien négliger pour approcher la vérité au plus près possible, rigueur nécessaire du plan qui suit la chronologie en marquant les étapes principales, et aussi la maîtrise de l'écriture.

Il est juste, en effet, de rappeler au lecteur que votre livre *Georges LEYTON, dit SOCRATE*, publié en 1984, a obtenu le prix littéraire du Morvan. Ce prix, vous l'avez bien mérité, tant par l'importance et la nouveauté de l'ouvrage que par la « patte » d'écrivain que le jury a reconnue chez vous qui, avec votre modestie et votre simplicité auxquelles il faut rendre hommage, aviez posé une candidature sans tapage, mais avec le cœur de ceux qui ont aimé les résistants trop oubliés.

On reconnaît dans ce nouveau livre sur le maquis MARIAUX trois valeurs essentielles :

1) Il met -ou remet- à l'honneur des hommes qui, délibérément, ont choisi, en leur temps, la voie juste face à la barbarie tristement revenue quand on parlait de civilisation ou bien quand, outre-Rhin, certains « malades » tonitruaient pour la *kultur*.

2) Il rappelle à notre génération une vérité profondément humaine, énoncée par François RABELAIS au XVI^e siècle : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme ». La Résistance a été la conscience des hommes face à l'écrasante machinerie du nazisme. Les exemples que vous donnez en sont une magnifique illustration.

3) Il permet d'aller plus loin encore. Ce livre est une leçon pour l'enfance innocente, pour la jeunesse qui ne connaît pas ou qui ne mesure pas l'importance fondamentale de ces événements de 1940-1944. Les combats des maquisards, comme ceux de MARIAUX, resteront une source d'espoir et un stimulant pour l'avenir. À travers votre récit, les générations futures comprendront que la Liberté est parfois à reconquérir et souvent à protéger face à des idéologies que refusent l'Humanisme et la Fraternité.

Votre ouvrage, cher ami, est à la fois rassurant et prometteur.

Ménessaire, le 21 juillet 1985
Marcel VIGREUX.

Avant-propos

Pourquoi, me direz-vous, après avoir raconté l'histoire d'un des grands maquis du Morvan, le maquis *SOCRATE*¹, pourquoi aborder aujourd'hui celle du maquis MARIAUX ? Je répondrai sans hésiter : pour deux raisons, l'une de justice, l'autre affective.

J'ai voulu en effet effectuer d'abord acte de justice. Lorsqu'on parle de ce maquis, on commence généralement en juillet 1944, à la mort de Robert MARIAUX qui lui donna son nom. Et l'on termine à son apogée par la fameuse bataille de Moussy.

C'est oublier que les fondateurs de ce maquis étaient pour la plupart de « vieux » résistants, et avaient commencé leur combat dès 1940 et surtout en 1942. La création du maquis ne fut qu'un aboutissement, et il est normal de rappeler les actions de ceux qui notamment au sein du mouvement Vengeance ont œuvré dès les premières heures de l'occupation.

C'est également minimiser les durs combats comme ceux de Corancy, qui succédèrent, meurtriers aussi, à ceux de Forcy et de Moussy.

Par ailleurs, si les combattants de MARIAUX ont été, pour des raisons diverses, moins souvent nommés que ceux de *LOUIS* ou de *SOCRATE*, plus modestes que ceux de *BERNARD* ou de *CAMILLE*, ils n'en ont pas moins honoré la résistance par leur conduite exemplaire. Et comme me disait un jour Jean LONGHI, ex-commandant *GRANDJEAN*, chef départemental du service maquis : « Chacun à sa place a fait son travail et tous, petits ou grands, méritent notre admiration et notre reconnaissance ».

Il s'est agi enfin d'une motivation sentimentale personnelle. Je connais bien cette région de Prémery et de Moussy. Notre maison familiale est située à Giry (à son fronton figure la date de 1793). C'est dans l'église de cette petite commune que je me suis marié, et c'est l'abbé BION, dont nous reparlerons plus loin, qui bénit notre union. Nos tombes, celles des ancêtres et celle qui sera la nôtre, voisinent, dans le petit cimetière de GIRY, celles de Robert MARIAUX² et d'André NEUGNOT, deux enfants du pays, morts pour la France au maquis. C'est dire que tout ce qui a touché et touche cette région me va droit au cœur.

Et puis, je me souviens...

Août 1940. Village paisible au bord de son ruisseau, à l'ombre de son château, Giry a jusque-là vécu loin des tourments de la guerre. Bien plus encore, au-delà du cimetière, trois maisons isolées, au lieu-dit de La Vendée, ne vivent qu'au son du clocher de l'église, au milieu des champs et des prés que le fermier du « Grand domaine » a poussés jusqu'à l'orée des bois.

Qui aurait pu penser que les armées victorieuses, tout de vert vêtues, viendraient jusqu'à cette oasis de calme et de sérénité. Pourtant déjà un grand drapeau à croix gammée flotte, anachronique et triomphant, sur l'une d'elles.

L'*oberleutnant* KAISER, responsable de ce secteur, aurait pu s'installer dans l'une des belles maisons du village, ou mieux encore au château. Non, il a choisi, pour sa *kommandantur*, l'une de ces vieilles maisons. C'est que l'*oberleutnant* KAISER est poète.

Par ces beaux et chauds soirs d'été, il s'installe sur une chaise, sur le pas de la porte, à l'ombre d'un vieux marronnier. Il peut contempler à loisir, à sa droite, par-delà le clocher, le château s'effaçant au contre-jour des derniers rayons du soleil ; à sa gauche, tout proches, les bois illuminés. Devant lui, surtout, il admire le Crot Chaudron, la plus belle pièce du domaine, près de dix hectares d'un seul tenant. Les blés ondulent au soleil couchant, parsemés de rouges

¹ Georges LEYTON dit *SOCRATE*.

² L'état-civil de la mairie de Giry mentionne Robert MARRIAUX, mais la coutume et l'usage ont fait que le nom usuel ne comporte qu'un seul R ; nous nous y conformerons dans ce récit.

coquelicots, prémonition de futures taches de sang. Quel spectacle grandiose en effet chaque soir renouvelé.

- *Schön, sehr schön !* Oui, très joli !

Derrière lui, dans la maison, l'ordonnance a branché un vieux phonographe. Sans doute l'*oberleutnant* KAISER se prend-il pour un dieu à l'écoute du crépuscule de WAGNER !

Comment pourrait-il sentir à ce moment, KAISER, que la nature si belle, que cette terre apparemment soumise, n'admettent pas sa présence et déjà se rebellent ? Comment pourrait-il savoir que quelques mois plus tard, des armes descendront du ciel dans un des champs voisins, que vingt-sept de ses superbes soldats mourront dans une embuscade, en bas, dans la vallée, dans les virages des « grosses foëlls », que devant la maison un « collabo » passera, encadré par des combattants de l'ombre, pour finir sa triste vie un peu plus loin dans les bois, que des tombes aussi, hélas, s'ouvriront dans le cimetière afin d'y accueillir deux jeunes hommes du village pour prix de la souffrance et de la rédemption.

Non, cela, l'*oberleutnant* KAISER ne peut pas le savoir. Il savoure sa victoire, sans se rendre compte que du tréfonds de la terre quelque chose bouge, lentement, que les armes vaincues, un instant bâillonnées, vont lui faire payer cher, très cher, le viol de ce sol de France.

Alors j'ai repris le chemin des archives, puis mon bâton de pèlerin pour rencontrer la plupart de ceux qui ont écrit dans les faits l'histoire de ce maquis. Avec leur aide, j'ai réalisé cet ouvrage afin que ne se perdent pas, si longtemps après et par l'usure du temps, les souvenirs et les leçons.



Pierre Ducroc

1 Les racines – La gestation (1940-mai 1944)

1.1 Le mouvement Vengeance

1.1.1 Les débuts

Le maquis connu d'abord sous le nom de maquis de Prémery, puis de maquis MARIAUX en mémoire de Robert MARIAUX tué le 19 juillet 1944 à Lurcy-le-Bourg, a pris ses racines les plus profondes dans le mouvement Vengeance.

L'histoire de ce dernier, dans la Nièvre, commence à l'automne 1940. En septembre de cette année en effet, le docteur Raymond CHANEL, médecin à Nevers, organise avec quelques amis sûrs le passage de courrier, de renseignements, puis d'hommes à travers la ligne de démarcation toute proche au Veurdre et à Apremont³.

En décembre 1940, le docteur CHANEL fait passer en zone non occupée, par son agent et ami Albert LAGARON, de Talou près de Livry⁴, un camarade de longue date, médecin comme lui, le docteur Victor DUPONT qui a fait ses études avec lui à la Faculté de Paris.

Victor DUPONT et un de ses collègues, le docteur François WETTERWALD, de retour de captivité, ont en effet décidé de répondre à l'appel du général DE GAULLE et de lutter contre l'occupant. Alors que François WETTERWALD essaie en vain -il sera arrêté à Moulins- de rejoindre les Forces Françaises libres à Londres, Vic DUPONT se rend à Vichy pour y prendre contact avec le service de renseignements Air qui est en relation avec l'ambassade américaine dans cette ville.

À son retour de mission, fin décembre 1940, Victor DUPONT revient à Nevers et propose au docteur CHANEL de mettre un réseau sur pied. Ce réseau va fonctionner dès le début de 1941. À Nevers même, Raymond CHANEL, dit *Lelièvre*, entre en contact avec d'autres résistants, le docteur SUBERT, le commandant MARTIN, l'ingénieur des Ponts-et-Chaussées Roger BLANC qui ont constitué le mouvement des « Français du Morvan », avec le professeur Édouard HARRIS qui lui permettra de rencontrer à Paris le responsable pour la province l'Armée Volontaire, André DONNAY. Il obtient également la liaison avec la France Libre à Londres par l'intermédiaire de la mission DASTARD récemment parachutée et prend contact avec l'IS, l'*Intelligence Service*, en zone occupée.

Après une première arrestation, le 5 janvier 1942, ayant pu se faire libérer grâce à son exceptionnel sang-froid, il devient un des dirigeants nationaux de l'Armée Volontaire, jusqu'à sa capture définitive le 2 novembre 1942 et sa déportation à Mauthausen.

Entre temps, un autre point de passage a été mis en place à la Guerche avec Louis-Edmée NIAUDOT, huissier, le docteur SUBERT, Maurice et René PIC, commerçants rue Jean-Jaurès, Maurice JACQUET, tous de Nevers⁵.

Il est à noter que la majorité des Nivernais menant une résistance active de 1940 à 1942 et n'appartenant pas à une organisation déjà structurée, qui se réclameront par la suite de Vengeance, relevaient alors, sans toujours le savoir, de l'Armée Volontaire de Raymond CHANEL. Ces patriotes⁶ étaient parfaitement connus de Vic DUPONT qui travaillait la main dans la main avec le docteur CHANEL et cette fraction nivernaise devint, ipso facto, affluent de Vengeance dès l'arrestation du docteur CHANEL.

³ par la célèbre ferme des Boucards.

⁴ Albert LAGARON, dit *Oncle OSCAR*, sera arrêté le 16 janvier 1944 et déporté à Mauthausen. Il sera l'un des rares à en revenir en 1945.

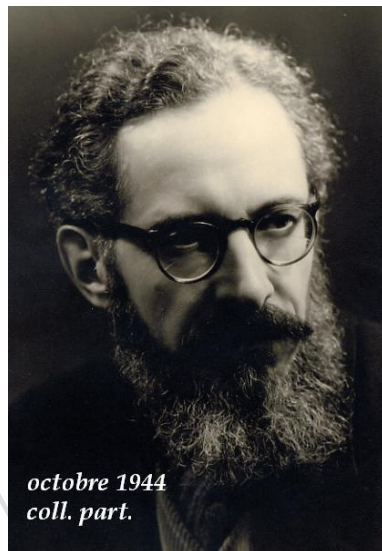
⁵ Au Veurdre, c'est Madame BREUZARD, femme du quincailleur, qui sert de boîte aux lettres entre l'Armée Volontaire et les services de renseignements alliés en zone non occupée.

⁶ Tels le capitaine en retraite BRICE, René LÉGER, Henri FRANCE, PÉROT, Gustave LAINE, Pierre GUYOT, l'inspecteur des Eaux et Forêts NORMAND...

L'arrestation, le 12 novembre 1942, du docteur SUBERT et de Roger BLANC⁷ ne stoppe pas l'essor de la résistance nivernaise. La semence a été bonne et le grain lève rapidement. Vengeance notamment se développe de telle façon qu'en avril 1943, François WETTERWALD⁸ peut organiser à Nevers, avec le capitaine BRICE placé par le docteur CHANEL à la tête de la section nivernaise de l'Armée Volontaire, une réunion à laquelle assistent trois résistants hors pair, et au cours de laquelle furent jetées les bases de l'organisation d'une part des corps francs, d'autre part du groupe Action Fer SNCF. Ces responsables exceptionnels étaient Georges SALLÉ, Lucien DELANCE, Jean LAVENANT.

1.1.2 Des chefs

Georges SALLÉ était instituteur à l'école du château à Nevers et habitait 13, rue des Perrières. Il fut chargé de l'organisation des corps francs. Il avait notamment sous ses ordres la région de Fourchambault (avec GEOFFROY et WETZEL, morts tous les deux en déportation), la région de Decize (avec PINON et Louis BUTEAU arrêté en mars 1944 et déporté), Nevers avec un adjoint particulièrement efficace, Lucien BERNARD, cordonnier, rue de Loire, arrêté et fusillé le 9 juin 1944, la région de Clamecy-Grenois avec un groupe commandé par NIAUDET, mort lui aussi des suites de sa déportation. Il était encore en contact, à Saint-Pierre-le-Moûtier, avec le capitaine Émile GRIBET, juge de paix, dit *BERNARD* futur chef du maquis de Chabet, et le lieutenant aviateur Marc DEMARNE.



Georges et Lucette SALLÉ

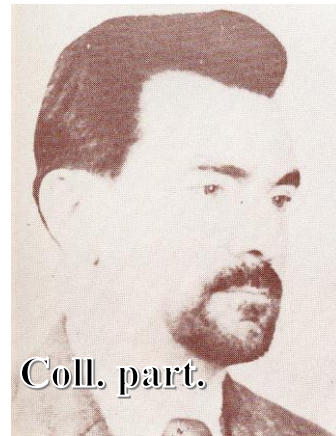
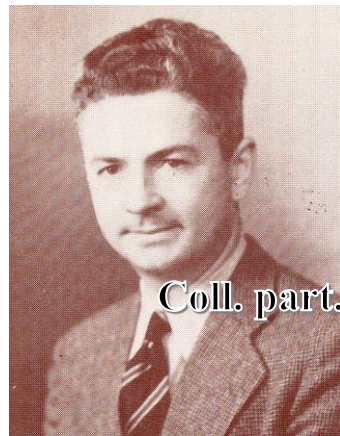
Lucien DELANCE, dit *SERGE*, de Guérigny, était chargé du recrutement et de la liaison avec les autres départements, ce qui ne l'empêchait nullement de participer aux sabotages et aux parachutages. Infatigable, il était en relation avec de nombreux groupes de la région :

- Albert LAGARON à Livry et le Veudre
- de SAINT-PHALLE à Saint-Benin-d'Azy
- DEBAILLEUX et BOILEAU à Cosne-sur-Loire
- DEFERT à Coulanges-lès-Nevers et PASDELOUP

⁷ Ils seront déportés tous les deux à Buchenwald où ils mourront.

⁸ François WETTERWALD, désormais MASSON, libéré à Moulins, est en effet venu se mettre à la disposition de son ami DUPONT, dit SOREL. Le 13 janvier 1943, ils mettent au point et précisent l'organisation du mouvement. SOREL garde le renseignement sous le code de TURMA. MASSON est chargé de l'action. Les corps francs viennent de prendre naissance sous le nom de Vengeance.

- Robert GAUDRY à Urzy
- CHAUFFOURNIER à Montigny-aux-Amognes
- André GAUPIER à Guérigny
- CHEVASSU à Pouilly-sur-Loire, chez RAVEAU
- La Charité, Varennes-Vauzelles...



Lucien DELANCE et Jean LAVENANT

Jean LAVENANT enfin, dit *MAHOT* ou *MAO* ou *KERMORGANT*, alors âgé de 39 ans (il était né le 12 novembre 1903 à Pluméliau), était un breton farouchement patriote. Il fut chargé de l'organisation des corps francs SNCF.

Il n'avait d'ailleurs pas attendu cette réunion pour commencer ses actions. Depuis 1941 en effet, il pratiquait le sabotage du matériel allemand ou de celui mis à la disposition des forces allemandes. Il traitait les boîtes de graissage des wagons à la pâte émeri, ou détournait des wagons de matériel et de munitions en changeant les étiquettes. Il envoya ainsi vers la Bretagne sept wagons de mitraillettes destinés à l'Italie.

L'activité et l'autorité de Jean LAVENANT s'étendirent peu à peu aux points les plus importants du réseau SNCF du département. Grâce aussi au dévouement de son adjoint Maurice MARTEL⁹, des groupes purent être formés à Saincaize, Cosne-sur-Loire, Saint-Pierre-le-Moûtier, Pougues-les-Eaux... et des contacts noués avec des groupes extérieurs comme le groupe *LIMOGES* à La Charité-sur-Loire.

1.1.3 Arrestations

En juin 1943 cependant, la *gestapo* vient arrêter *MAHOT*, à l'aube, dans son pied-à-terre de la rue de la Rotonde. Il réussit à s'enfuir et se réfugie à Paris pour continuer son action. La relève est assurée par Maurice MARTEL.

À Paris, Jean LAVENANT rejoint *Vic DUPONT* qui le fait nommer, par son comité directeur, responsable de toute l'action SNCF. Les corps francs Fer vont alors calquer leur organisation sur celle de la SNCF, et *MAHOT* s'entoure d'adjoints fidèles, tels RÉMY, RAYNAUD, et aussi Charles CHAMBON qu'il a connu à Nevers et à Moulins.

Pendant ce temps, afin de rendre plus efficace l'action des résistants et l'intégrer plus étroitement dans l'Armée secrète, l'état-major de Vengeance recherche des alliances et se tourne vers Ceux de la Libération dont *Vic DUPONT* est aussi le vice-président. Les deux mouvements fusionnent et les corps francs deviennent l'organisation paramilitaire de Ceux de la Libération-Vengeance, sous le commandement de *MASSON WETTERWALD*.

⁹ Parmi les membres du groupe Action Fer, lequel fut officiellement homologué à dater du 1^{er} juin 1943, il faut citer aussi Francis BAR et Quinto ELMETTI fusillés le 7 janvier 1944 et Alfred CARROY fusillé le 19 janvier 1944.

Le 9 octobre 1943 cependant, Vic DUPONT est arrêté à la gare Montparnasse¹⁰. Malgré les interrogatoires musclés, malgré les brutalités, il ne parlera pas. Mais sur trahison, de nouvelles arrestations vont déferler et le réseau TURMA perd sa direction et ses éléments les plus actifs. La fin de ce mois d'octobre fut, pour Vengeance pleine de déception et de doute. Mais le mouvement est réorganisé, les liaisons sont reconstituées, les groupes de province continuent à se développer, et Vengeance ressortit de l'épreuve plus fort que jamais.

La tâche est cependant ardue et incite, par souci d'efficacité, à la recherche d'appuis. C'est ainsi que MASSON entre en contact avec l'ORA et, en décembre 1943, une réunion entre notamment MASSON et le général REVERS, chef de l'ORA, permet un accord précisant les conditions d'un encadrement technique des unités de Vengeance. C'est déjà la préfiguration de ce que sera la structure du futur maquis MARIAUX.

À Nevers, c'est dans la nuit du 16 novembre 1943 que la *gestapo* vient arrêter Georges SALLÉ. Ce dernier réussit cependant à s'enfuir et Lucien DELANCE l'emmène de nuit, blessé, chez un de ses amis, instituteur à Varennes-lès-Nevers. Le lieutenant-colonel ROCHE, futur chef militaire départemental des FFI, l'y fait prendre en voiture et transporter dans le Cher où il séjourne quelque temps avant de s'en aller dans l'Yonne puis dans le Morvan.

Sa femme Lucette, hélas, qui l'assistait souvent dans ses missions, ne peut fuir. Arrêtée, déportée à Ravensbrück, elle mourra dès son retour du camp, le 25 avril 1945, minée par le typhus¹¹. Leur fils, Jean-Claude, menacé lui aussi d'arrestation, est enlevé sur instruction de Lucien DELANCE par Mademoiselle L'HARIDON, professeur d'anglais au collège de Nevers et emmené chez des amis sûrs dans la Sarthe.

À Paris, le 20 janvier 1944, une nouvelle vague d'arrestations est enregistrée. Parmi les résistants arrêtés figurent notamment Marius CHARLOT (chargé des liaisons avec la province), Charles CHAMBON et Jean LAVENANT qui va cependant réussir à s'enfuir.

À Nevers, Lucien DELANCE, resté seul chef, parvient à maintenir le contact avec Paris où il se rend fréquemment sous la couverture de son service au Secours National. Il y rencontre notamment MASSON et MAHOT, le plus souvent au café Balthazard, boulevard Saint-Martin. Mais de nouvelles arrestations disloquent ces liens. MAHOT, qui avait pu reprendre son groupe en main développant le service de renseignements, le recrutement et les sabotages, qui était devenu aussi l'un des adjoints directs de DEJUSSIEU PONTCARRAL chef de l'Armée Secrète, MAHOT est arrêté une nouvelle fois le 29 avril 1944¹². Lucien DELANCE ne voit bientôt plus à Nevers que MUTTER (*LE CARRÉ*) chef des départements du Centre-Est : Nièvre, Yonne et Aube¹³.

Les chefs de groupe se réunissent à l'hôtel du Courrier, chez HAENDLER, place Chaméane à Nevers. Une réunion de formation aux sabotages sera organisée à Urzy chez Robert GAUDRY avec un chef dynamiteur envoyé par Vengeance.

Robert GAUDRY, dit *ROBERT*, a alors 35 ans. C'est déjà un ancien. Son âge, son expérience le désignent tout naturellement comme un chef aux yeux des jeunes résistants. En 1940, il a hébergé un agent anglais -une femme- dont il a facilité la mission¹⁴. En 1941, il entre dans le mouvement Vengeance avec Lucien DELANCE. Il participe en 1942 et 1943 à diverses opérations de sabotage et à la collecte d'armes. Recherché par la *gestapo*, il se réfugiera, au

¹⁰ Il sera transféré à Compiègne en janvier 1944 et déporté à Buchenwald où il arrivera le 24 janvier 1944.

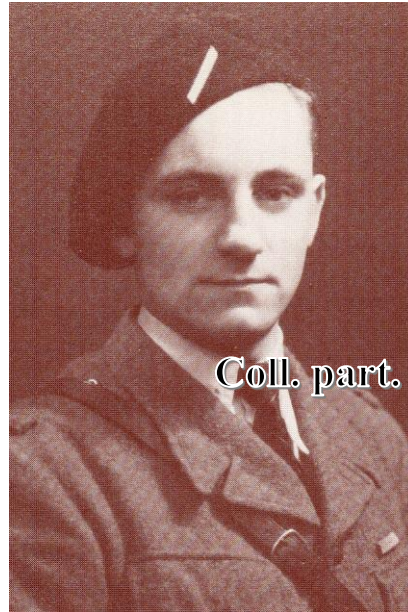
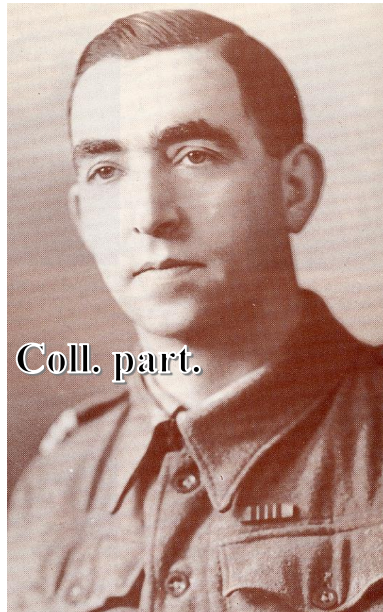
¹¹ Son nom sera donné à l'école maternelle de la rue Taverna, près du boulevard Victor-Hugo.

¹² Jean LAVENANT sera déporté le 14 août 1944, puis porté disparu « dans la nuit et le brouillard ». Son décès sera officialisé le 1^{er} octobre 1944. Il recevra à titre posthume la croix de guerre, sera nommé capitaine et porté au grade de chevalier de la Légion d'honneur.

¹³ En fait, Mutter relève de Ceux de la Libération (note de Marc Chantran).

¹⁴ Il recevra pour cette aide une lettre de remerciement du *War Office*.

printemps 1944, comme nous le verrons plus loin, aux environs de Prémery, puis au maquis d'Ariot, avant d'être amené à prendre la tête du maquis de Prémery.



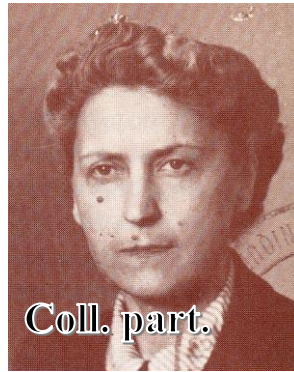
Robert GAUDRY et Raymond BERTIN

Toujours à Nevers, se signale aussi Raymond BERTIN, dit *ROGER*. Dès juillet 1940, il participe à l'évasion de prisonniers de guerre détenus dans les locaux du génie à Fourchambault, avec notamment Madame de TERLINE¹⁵ de Pougues-les-Eaux, Mademoiselle THÉVENIN qui sera arrêtée par la *gestapo* avec toute sa famille, GUÉRIN... *Roger* BERTIN entre à Vengeance le 2 mars 1942. Il a 19 ans. Il recueille alors des jeunes évadés ou des réfractaires au STO, le service du travail obligatoire, leur procure des faux papiers, puis les répartit en petits groupes dans les localités avoisinantes (Varennes-lès-Nevers, Pougues-les-Eaux...) ou près de Saint-Saulge (Varennes, Montapas, Sanizy...) ou dans des fermes et exploitations agricoles.

Dans ses mémoires, la baronne Joseph de TERLINE écrit, après sa remise en liberté en octobre 1941 :

« Naturellement, il ne pouvait être question de se croiser les bras. La ligne de démarcation n'était pas très loin et j'ai fait de mon mieux pour aider des prisonniers évadés à la franchir. Nous en avons eu à la maison jusqu'à quinze à la fois que nous hébergions et nourrissions jusqu'au moment où il serait possible de les faire partir... Ces quinze, ce fut un habitant de Fougues, nommé GUÉRIN, qui les a emmenés en les faisant passer par les bois, affaire très périlleuse car il y avait une longue route à parcourir. Ils sont passés au-dessous de la Guerche, près du hameau des Auvergnats... Nous avons eu à Pougues un autre Français exemplaire en la personne de M. DAUGY qui faisait partie du personnel de la mairie. Il a été horriblement battu par les Allemands qui voulaient obtenir de lui les noms de ceux qui facilitaient le passage de la ligne, mais il a tout supporté sans rien dire. Quand le STO a été décrété, je suis devenue experte en matière de fabrication de faux papiers et fausses cartes d'alimentation, très aidée en cela par mes filles et par un jeune garçon nommé Roger BERTIN qui s'est par la suite vaillamment battu au maquis. Pour imiter le cachet à croix gammée, nous utilisions une rondelle de pomme de terre... C'est ainsi que nous avons pu camoufler des jeunes gens par centaines... »

¹⁵ Mme de TERLINE fut arrêtée en octobre 1940 et condamnée à un an de prison pour distribution de tracts.



La baronne de Terline

1.1.4 Terrains de parachutage

Aux réunions de la place Chaméane, assistent également André DEMAY, représentant en machines à coudre, neveu de LAGARON, et Louis-Edmée NIAUDOT, membres du bureau départemental du BOA (bureau des opérations aériennes pour la zone nord)¹⁶ dont le chef départemental est Marcel BARON, dit *Le marquis*, commerçant en radio rue du Rempart à Nevers¹⁷.

Ces contacts étroits entre d'une part les membres du mouvement Vengeance, d'autre part le bureau du BOA, expliquent les parachutages d'armes et de matériel dont bénéficièrent de façon, il faut bien en convenir, privilégiée, ces mouvements.

Ils disposaient déjà, en 1943, de 17 terrains opérationnels parmi lesquels :

- NARVAL, à Saint-Benin-d'Azy (Montgoublin). Le responsable en était le marquis Christian de SAINT-PHALLE qui y reçut son premier envoi dans la nuit du 14 au 15 juillet 1943¹⁸
- LOTTE à Brain, près de Decize
- GARDON, près de Pougues-les-Eaux
- ROUGET, à Grenois près de Tannay
- CONGRE, près de Saint-Pierre-le-Moûtier
- BRÈME, à Oulon près de Prémary
- OTARIE, CARRELET, RASCASSE...

Le premier parachutage semble avoir été celui reçu le 1^{er} avril 1943 par Albert LAGARON sur le terrain OTARIE. Puis les opérations s'accélérent. Onze seront dénombrées dans le seul mois de juin 1943.

Le mauvais temps de l'automne va cependant les neutraliser, surtout après l'échec, dû à de mauvaises conditions atmosphériques, de deux parachutages dans la même nuit du 22 au 23 septembre 1943, l'un sur CARRELET, l'autre sur GARDON.



¹⁶ Le BOA fut officiellement constitué en avril 1943 et connut une intense activité grâce à l'énergie de son chef, Michel PICHARD, à la compréhension et à l'appui du *major* anglais Yéo THOMAS, dit *SHELLEY* ou *Lapin blanc*.

¹⁷ Marcel BARON sera arrêté le 12 novembre 1943 à Saint-Pierre-le-Moûtier où, menacé à Nevers, il s'était réfugié.

¹⁸ Le marquis Christian de SAINT-PHALLE enverra plusieurs groupes de jeunes gens de Saint-Benin-d'Azy vers le maquis MARIAUX qu'il rejoindra lui-même avec ses deux frères Robert et Jean. Un autre frère était aviateur à l'escadrille Normandie Niémen. Christian sera tué en Indochine, le 5 février 1946, près de Saïgon.

1.1.5 Action-Fer

Malgré les difficultés, malgré les arrestations, les groupes de Vengeance se signalent dans la région par de multiples actions. La relation de toutes ces interventions serait fastidieuse. Quelques-unes cependant méritent d'être rappelées.

Le groupe Action-Fer notamment, indépendamment des habituels déraillements, sabotages de véhicules et de matériel par acide ou action chimique, les détournements de pièces ou de wagons entiers, les incendies de paille et de foin réquisitionnés, réussit, en juin 1943, la destruction totale des 600 lignes du central téléphonique du *Splendid hôtel* de Pougues-les-Eaux reliant les PC allemands de la *wehrmacht* et de la *luftwaffe*.

Le 15 juillet 1943, le sabotage de la voie SNCF à Saint-Éloi, au PK 8848, dans la tranchée de Maison-Rouge, provoque le déraillement d'un train, la destruction de trois voitures, l'interruption du trafic pendant vingt-quatre heures.

Le 28 août 1943, le transformateur des Ateliers de Vauzelles est détruit, et le 20 septembre, sept transformateurs sautent à Fourchambault¹⁹. Et aussi l'attaque de la mairie de Fourchambault, celle, en janvier 1944, entre cette localité et Nevers, d'un convoi de gendarmes transférant un résistant arrêté (GEOFFROY)...

1.1.6 Groupe HOMÈRE

Un autre groupe a lié son sort au mouvement Vengeance comme il le liera ensuite à celui du maquis MARIAUX. C'est celui dit *HOMÈRE*. Henri MOLVEAU, dit *HOMÈRE*, était né à Fleury, dans l'Aude, en 1897. Grand blessé de la guerre 1914-1918, il était venu se retirer à Nevers en 1937.

Dès 1941 il forme -prématurément- dans les bois de Venille, entre Pont-Saint-Ours et Montigny-aux-Amognes, un petit maquis lequel va rapidement se trouver disloqué sur dénonciation.

En 1942, il regroupe quelques résistants de Nevers, dont Henri GUY, Émile BUTEAU... et entre en relation, par l'intermédiaire de GUY, avec le mouvement Vengeance lequel va lui procurer armes et matériel.

Le groupe s'étoffe rapidement et va compter 22 membres travaillant par équipes de trois²⁰. Parmi ses multiples actions nous en avons retenu trois nous ayant paru intéressantes :

- En 1942, Émile BUTEAU, qui est serrurier, est amené à effectuer des travaux à la caserne PITTIE. Peu après, les troupes allemandes qui y sont stationnées partent vers le front russe en se demandant pourquoi leurs boîtes de conserves sont percées et inutilisables.
- En 1944, le pont des Argougnots, en direction de Bourges, lieu de passage de nombreux convois allemands, est, de nuit, parsemé d'obstacles à pointes longues et acérées sur lesquels un premier convoi allemand est immobilisé. Les trois hommes du groupe *HOMÈRE* à l'affût, voient ou entendent arriver en sens inverse un second convoi ennemi, lis tirent quelques coups de feu et se retirent, laissant face à face les deux convois qui, pendant deux heures, se tirent dessus se croyant l'un et l'autre attaqué par des résistants, abandonnant sur le terrain morts et matériel.
- Le 6 septembre 1944, à 9h30, BUTEAU, GUY et LINET réussissent le déminage du pont sur la Loire à Nevers, pont dont les Allemands avaient programmé la destruction

¹⁹ Dans ces deux derniers cas, Vengeance a œuvré en liaison avec les équipes FTP. Quelques jours après, Alfred CARROY, contremaître de l'usine MAGONDAUX de La Charité, qui a fourni les armes et le matériel, est arrêté. Il sera fusillé le 19 janvier 1944 en même temps que Jean DUPRILOT, comptable, et Marc RIQUIER, tourneur.

²⁰ En plus de MOLVEAU, GUY et BUTEAU, nous citerons : Marcel BERGERAT, Louis BLANCO, Robert BOULET, André COTTE, Edmond GUÉDON, Albert GAILLARD, Alexis GODINOT, Pierre LEBŒUF, Marcel LINET, René PETIT, Raymond PICHEROT, Antoine RAVAT, Auguste et Maurice RENARD, Jean TONNELIER, René HAMON, Louise et Josiane GUY, Renée LÉGER.

pour 10 heures. Ils recevront pour cet exploit un diplôme de reconnaissance de la ville de Nevers.

HOMÈRE enfin enverra vers le maquis MARIAUX de nombreux résistants et réfractaires²¹.



Le groupe *HOMÈRE*

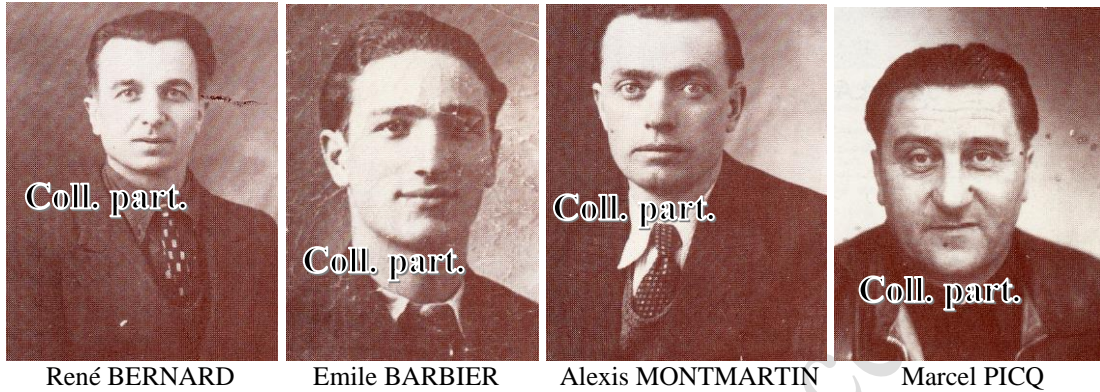
Parmi les autres groupes qui se manifestent ainsi, l'un d'eux va également se signaler par son activité, son audace, la progression rapide de ses effectifs. Ce groupe est celui de Prémery.

²¹ Le groupe *HOMÈRE* sera officiellement homologué à dater du 1^{er} janvier 1943.

1.2 Le groupe de Prémery

1.2.1 1942

Ce groupe du réseau Vengeance fut réellement constitué le 15 mars 1942 au cours d'une réunion qui amena Lucien DELANCE, à Prémery chez René BERNARD, garagiste. Il y trouva un de ses anciens condisciples de l'école professionnelle de Nevers, Adrien LÉVÊQUE, équarrisseur.



L'entente fut vite réalisée, la mission principale du groupe à étoffer devant être, en dehors des sabotages, à la fois de rechercher et camoufler des résistants, collecter des armes et les cacher en vue des actions ultérieures, trouver un possible terrain de parachutage, déterminer enfin, à plus long terme, un emplacement pour un futur maquis.

Trois hommes vont venir de suite apporter leur concours actif :

- Émile BARBIER, opticien²²
- Alexis MONTMARTIN, employé aux Éts Lambiotte
- Marcel PICQ, transporteur.

Les deux premiers seront spécialement chargés des contacts et du recrutement, le troisième, de par sa profession, assurera les liaisons notamment avec Nevers. Tous les cinq participeront aux premiers parachutages.

Connaissant bien la région, ils situent le terrain de parachutage sur la commune d'Oulon, à huit kilomètres environ de Prémery, entre Oulon, la ferme d'Aubigny et celle de Marolles. Il est baptisé *BRÈME*.

Deux opérations leur sont annoncées dès les mois d'octobre ou novembre 1942. Les indicatifs en sont « Micheline est menteuse » et « Caroline est boiteuse », mais elles n'auront pas lieu.

C'est le 13 juillet 1943 qu'un des membres du groupe participe à son premier parachutage, hors de son secteur. L'opération a lieu en effet sur le terrain *ROUGET* entre Tannay et Grenois, non loin du château de Pignol. L'équipe de réception est dirigée par Georges SALLÉ lui-même. Elle comprend aussi Madame SALLÉ et divers volontaires de Grenois.

C'est Adrien LÉVÊQUE qui est chargé d'assurer le transport des armes et du matériel jusqu'à Fourchambault. Il raconte lui-même son équipée :

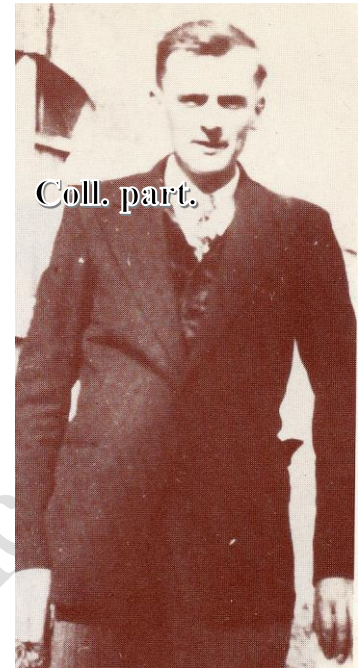
« ...Le parachutage de Grenois s'est effectué le 13 juillet 1943. L'organisation en fut réalisée par Georges SALLÉ. Le parachutage fut réceptionné avec l'aide des gens de Grenois. J'ai essayé d'en retrouver, mais ils sont tous morts. Je me souviens de quelques noms : Mathurin MOULOISE, Armand MILLARD, LELONG... Le terrain s'appelait *ROUGET* et le message était « Suzy est plus jolie que Marie ».

²² Déjà en liaison avec l'OCM à La Charité par Robert SAUVAGE.

Georges SALLÉ avait de la famille à Grenois où il allait souvent et y était bien connu. Il était passé à l'équarrissage à Prémery me demander si je pouvais assurer le transport des armes à Fourchambault. J'avais aussitôt accepté.

Au retour, nous n'étions que tous les deux dans ma camionnette avec le produit du parachutage moins quelques armes que les gens de Grenois avaient gardées. Le voyage s'effectua sans encombre, sauf le croisement qui nous donna des sueurs froides d'un convoi allemand entre Sichamps et Poiseux. Nous avons atteint Guérigny puis pris la route de Pougues. Au carrefour de la route nationale 7 nous avons fait halte. Madame SALLÉ s'y trouvait en couverture et nous donna le passage. Nous avons traversé Pougues, Garchizy, Fourchambault, et dirigé notre chargement jusqu'au bord de la Loire, à la Folie, où nous attendaient, dans une usine désaffectée, des hommes armés, d'ailleurs bien mal camouflés.

Le matériel -dont la destination finale demeura pour nous un mystère- fut placé dans des canalisations souterraines. C'était terminé. À huit heures la camionnette était vide et nous étions sur le pont de Fourchambault à Nevers. Nous nous sentions bien soulagés ».



Adrien LÉVÊQUE

1.2.2 1943

En 1943 cependant, des événements vont influencer au plus haut point la constitution du futur maquis MARIAUX.

Au cours de l'année 1943 en effet, la résistance nivernaise n'a pas ménagé ses efforts pour arriver à une unité de commandement. De multiples contacts ont eu lieu entre les divers mouvements. Fin juillet, début août 1943, une réunion a rassemblé à Nevers, rue Gambetta, Libération (Pierre GAUTHÉ et ROCHE chef militaire de ce mouvement), l'OCM (COMTE et CLERC), Vengeance (DELANCE, SALLÉ, LAVENANT), le BOA (BARON) auxquels vient se joindre l'ORA.

En décembre 1943, le lieutenant-colonel ROCHE est proposé comme chef militaire unique, proposition acceptée et entérinée par le général KOENIG, chef des Forces Françaises de l'Intérieur, les FFI. Le lieutenant-colonel ROCHE constitue aussitôt son équipe dans laquelle se retrouve, comme chef d'état-major, le capitaine ÉGELEY, dit *LEBAN*, qui s'occupe à Nevers du service des prisonniers de guerre et est le responsable de l'ORA pour la Nièvre.

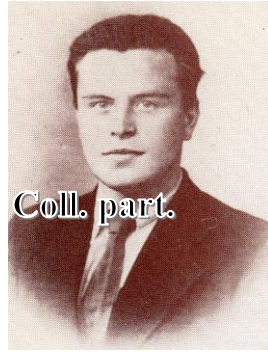
Or, en novembre 1943, le capitaine ÉGELEY a reçu à Nevers le lieutenant LARDRY. Ce dernier vient en effet de se mettre en rapport avec le capitaine ROUSSILLON, chef du Centre d'administration territoriale où il gère les personnels de l'ex-armée d'armistice. Âgé alors de 44 ans, capitaine à titre temporaire -il sera confirmé dans ce grade le 29 août 1944- Louis ROUSSILLON, dit *SAVE*, est déjà en liaison avec le lieutenant-colonel ROCHE et le capitaine ÉGELEY, et rallie à la cause de la résistance de nombreux officiers et sous-officiers.

Jean LARDRY a 24 ans. Il est lieutenant d'artillerie. Après l'invasion, en décembre 1942, de la zone non-occupée par les Allemands et la dissolution de l'armée d'armistice, il est revenu chez lui, dans le civil, à Beaune. Requis pour le STO, il s'enfuit et vient à Nevers pour chercher le contact avec le capitaine JEANPIERRE qui possède une filière pour passer en Afrique du Nord via l'Espagne. Mais JEANPIERRE²³ est arrêté le 19 janvier 1944 par la *gestapo* et l'entreprise tombe à l'eau.

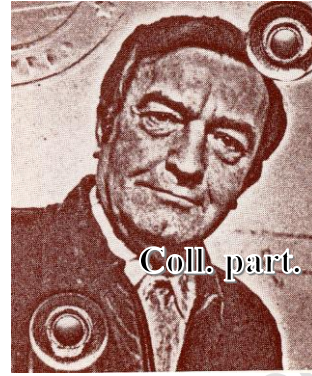
²³ Il deviendra plus tard colonel à la tête du 1^{er} REP en Algérie. Il sera tué en opérations le 29 mai 1958 à Guelma.



Cap. ROUSSILLON



Jean de SANSAL



Roger LEVERT

Le capitaine ÉGELEY entretient Jean LARDRY de divers projets et lui suggère notamment de rassembler quelques hommes susceptibles, le moment venu, de constituer et de diriger un maquis. Jean LARDRY, enthousiaste, accepte et se lance dans cette prospection. Des noms, des adresses lui sont communiqués par le capitaine ROUSSILLON. Mais la période est difficile, les arrestations se multiplient, la méfiance règne, et les résultats s'avèrent minces.

Jean LARDRY, dit *ROUSSEAU*, réussit cependant à nouer le contact avec Robert GAUDRY et Roger BERTIN. Un jeune homme de Nevers, Jean SANSON de SANSAL, apporte son concours malgré une certaine réticence familiale. Jean SANSON de SANSAL, alors âgé de 24 ans, ancien élève du Prytanée militaire de la Flèche, a quitté l'armée en 1942 et prépare l'inspection des Eaux et Forêts. Il va assurer la liaison à la fois entre Jean LARDRY et Roger BERTIN, entre Nevers et Prémery.

Rien de concret ne sortira dans l'immédiat de ces contacts, mais quelques mois plus tard, nous retrouverons tous ces hommes à la tête de ce qui sera le maquis de Prémery puis deviendra le maquis MARIAUX.

1.2.3 Début 1944

Les mois de janvier et février 1944 furent, pour le groupe de Prémery, relativement calmes, mais dès que les conditions météorologiques commencèrent à s'améliorer, les parachutages purent reprendre et s'intensifier.

Le 5 mars 1944, une opération est annoncée sur le terrain *BRÈME* d'Oulon, non loin de la ferme des Chaumes, sous le bois Maringe. L'indicatif en est : « Le zouave de l'Alma a les pieds gelés ». Par une ironie du sort, il fait très froid cette nuit-là, et le terrain est couvert de neige.

L'équipe de Prémery réceptionne 15 containers. Le chargement est camouflé dans l'usine d'équarrissage d'Adrien LÉVÊQUE. Ce dernier raconte cette opération :

« ...Quand nous arrivons sur le terrain, l'avion est déjà là et tourne en rond. Nous nous hâtons de faire les feux. Je ne dirai pas que nous n'étions pas inquiets, car avec l'avance qu'il avait sur l'horaire prévu, nous n'étions pas certains que c'était le bon. Le largage s'effectue normalement, sens contraire au vent. Nous voyons descendre les parachutes de l'autre côté de la route. Jusqu'à trois heures du matin nous travaillons dans la neige et le froid pour retrouver les containers, et enfin nous démarrons.

Une centaine de mètres avant d'arriver au poste électrique de Doudoye, sur la RN 77bis, une roue arrière nous lâche. Arrêt en plein milieu de la route. Pas moyen de réparer, la camionnette est trop chargée. Nous décidons, BERNARD et moi, de gagner Prémery - trois kilomètres - afin d'y prendre ma 201 avec un cric et une roue de rechange. Mais impossible de faire démarrer cette sacrée voiture. Après une heure de séance de manivelle, elle se décide enfin.

À Doudoye nous retrouvons notre chargement. À 5 heures du matin nous traversons Prémery. Les ouvriers de l'usine LAMBIOTTE commencent déjà à aller prendre leur travail. Je ne sais pas s'ils apprécient la beauté du spectacle des parachutes de toutes les couleurs sur le dessus de notre véhicule.

Nous nous arrêtons au garage de BERNARD, ne pouvant aller plus loin avec notre surcharge. Dans l'atelier nous allégeons la camionnette et nous transportons en deux voyages toute la marchandise dans la cour de mon équarrissage.

Tout est terminé, en ce qui concerne le transport, vers 7 heures. Il faut maintenant vider les containers, détruire les emballages, camoufler le matériel. Cela va durer jusqu'au mercredi minuit. Je connaissais une mare dans les bois, non loin de là. À dos d'homme nous emmenons les bidons vides. La mare est gelée. Nous faisons glisser les tubes jusqu'au centre de la mare et nous cassons la glace à coups de bâton. Tout disparaît.

L'aventure n'est hélas pas terminée. Le dimanche matin, le 12 mars, je vais voir si les bidons immergés n'apparaissent pas. À ce moment, Émile BARBIER²⁴ vient m'avertir qu'un fermier a trouvé un container près de l'endroit où nous avons réceptionné le parachutage. Une nouvelle fois, nous repartons, dans une camionnette tôle, et allons récupérer le matériel. Nous ramassons onze mitraillettes lesquelles ont toutes été tordues dans le choc, car apparemment le parachute ne s'était pas ouvert.

Nous rentrons par Prémery, mais il se trouve que les FTP ont choisi ce jour-là pour faire sauter la centrale électrique de l'usine LAMBIOTTE. Prémery est plein de « vert-de-gris ». Je ne sais plus comment nous sommes passés. Ce dont je me souviens, c'est que j'étais accroupi dans le fond de la camionnette, le nez presque contre le tuyau d'échappement. Je suis arrivé à moitié mort au garage... »

Il s'était trouvé aussi que quelques jours auparavant, Robert GAUDRY avait demandé à l'équipe de réceptionner, ce même 12 mars, un parachutage sur la commune de Saint-Martin-d'Heuille (« Une grenouille s'étendait sur un nénuphar »). Fort occupés comme nous l'avons vu, les hommes de Prémery ne purent se libérer et le parachutage ne put avoir lieu.

1.2.4 Arrestation de Lucien DELANCE

Le 28 mars 1944, Lucien DELANCE est arrêté à Guérigny par la *gestapo*. C'est un coup dur, pour lui comme pour son réseau. La relève est heureusement assurée par des hommes comme HAENDLER, comme Justin DEFERT. Apparaissent aussi, venant de l'extérieur, le commandant BRASSEUR, dit JEAN-PAUL, René HAMON dit VICTOR, le lieutenant RANNOU dit LOUIS, mais leur action dans la Nièvre sera de durée limitée²⁵.

De sa prison, à Nevers, Lucien DELANCE réussit à faire passer des instructions dans des colis de linge sale. Mais le 6 juin 1944, il est dirigé sur Compiègne puis déporté à Dachau²⁶.

Roger BERTIN, lui aussi, a failli être arrêté. Il quitte son domicile et se réfugie au château des Métairies de la baronne de TERLINE où il continue son activité clandestine et maintient les liaisons grâce à son adjoint Robert GUY.

Les hommes de Prémery sentent la menace se rapprocher. Ils prennent des mesures de prudence et de sécurité. Ils ne rentreront pratiquement plus coucher chez eux.

1.2.5 Robert GAUDRY

Le soir du 21 avril 1944, un vendredi, la *gestapo* vient à Urzy arrêter Robert GAUDRY.

²⁴ Alerté par le facteur-cafetier GUENOT d'Oulon.

²⁵ Lors de la réorganisation ayant suivi les arrestations de la fin de 1943, André BRASSEUR avait été nommé, après un stage à l'école des cadres de Cerisy chef régional de la région VII (Nièvre, Yonne, Aube et une partie de l'Allier). Pour la Nièvre un responsable départemental lui avait été adjoint, Joseph RANNOU, sorti également de l'école des cadres. En juin 1944, BRASSEUR, à la suite d'un différend avec le lieutenant-colonel ROCHE quitta la Nièvre avec RANNOU et rejoignit les unités de Loir-&-Cher.

²⁶ Il sera libéré le 29 avril 1945 par les Américains du général PATTON.

Par un heureux effet du hasard, comme il rentre chez lui venant de voir son médecin. Robert GAUDRY aperçoit tout près de sa maison cinq voitures pleines d'Allemands avec des chiens policiers. Un officier s'approche de lui. Ne pouvant fuir sans donner l'alerte et risquer une fusillade, il laisse l'Allemand venir à lui.

- Vous connaissez Monsieur GAUDRY ?
- Oui.
- Savez-vous où il habite ?
- Oui, cette maison un peu plus loin.
- Merci Monsieur.

L'officier s'éloigne, et Robert GAUDRY s'éclipse. Mais dans la maison, dans la chambre à coucher, le même officier aperçoit une photographie représentant à l'évidence l'homme qu'il vient de quitter. Il se précipite et lâche aussitôt ses chiens sur la trace du fuyard. Ce dernier, au son des aboiements, a très vite réalisé la situation et traverse la Nièvre, coupant ainsi sa piste. Les Allemands perquisitionnent, recherchant des armes. Ils ne trouvent rien mais reviennent le lendemain poursuivre leurs recherches. Dans le jardin ils vont à un abri, ouvrent la porte et se trouvent nez-à-nez avec... une truie menaçante. Ils se retirent prudemment, au grand soulagement de Madame GAUDRY qui sait que les armes sont cachées dans le toit de la soue. Les seules victimes seront les lapins et les poules d'un voisin sur lesquels les chiens policiers se sont acharnés.

Pendant ce temps, Robert GAUDRY s'est réfugié chez des voisins, chez le percepteur qui lui donne des effets de rechange. Il passe la nuit dans le dépôt de Paul MATRIOLET et se cache le lendemain chez les époux BOURDIER, route de Bizy.

René BERNARD est informé des faits par un fermier des Petites Vallées, Monsieur PETIT. Il faut trouver pour Robert GAUDRY une cachette sûre. Adrien LÉVÊQUE emprunte une camionnette à BERNARD, et pendant trois jours cherche une retraite où le fugitif pourra se mettre à l'abri. Mais les fermes sont saturées de réfractaires et de « forestiers ».

En désespoir de cause, ne trouvant pas de solution, LÉVÊQUE va récupérer Robert GAUDRY chez la famille BOURDIER. La difficulté est, qu'en face, au château, logent cent cinquante Allemands. GAUDRY est coiffé d'un chapeau à large bord rabattu sur le visage. Les deux hommes partent sans anicroche par Saint-Aubin, Beaumont-la-Ferrière, direction la Grange-Mouton. Au milieu de la forêt ils marquent un temps d'arrêt, le temps de souffler et de causer un peu, pour GAUDRY de relater les faits, pour LÉVÊQUE celui de prendre une décision.

Ils repartent et arrivent à Arzembouy, chez la belle-mère de LÉVÊQUE, Madame veuve MIDROUILLET chez qui Robert GAUDRY va rester une semaine, allant seulement à Prémery se faire établir des photographies avec lesquelles Madame LÉVÊQUE va se rendre à Nevers et obtenir, par l'intermédiaire de Marcel PAILLARD, employé à la mairie, une fausse carte d'identité au nom de *MOREAU*.

Robert GAUDRY ne peut cependant pas s'éterniser à Arzembouy. Pour la sécurité de tous, le curé de Giry, l'abbé BION, toujours plein de fraternité et de dévouement, grand cœur et ami des résistants, accepte de rechercher parmi ses connaissances un nouvel asile. Sur la route de Chaume, sur la commune de Châteauneuf-Val-de-Bargis, le prêtre réussit enfin. Philippe CARRÉ, qui vit avec sa sœur, veut bien héberger le fugitif.

La halte sera néanmoins de courte durée. Des miliciens se faisant passer pour des résistants viennent, sans doute sur dénonciation, chez Philippe CARRÉ, et par un grossier stratagème, décèlent la présence de Robert GAUDRY. Ils « tabassent » en effet le fermier, se disant résistants à la recherche de ravitaillement et de collaborateurs.

- Mais, dit CARRÉ, affolé sous les coups, je ne suis pas collaborateur ! Au contraire, j'héberge un des chefs de la résistance.

Quelques jours plus tard -le 3 juin 1944- les soi-disant résistants reviennent en force, croyant effectuer une bonne prise. Mais Robert GAUDRY a éventé le piège et peut s'échapper. Les

miliciens vont martyriser Philippe CARRÉ et sa sœur. Ceux-ci finissent par lâcher les noms de l'abbé BION et d'Adrien LÉVÊQUE. CARRÉ et sa sœur sont emmenés à Nevers où ils passeront trois mois en prison.



L'abbé BION (à Saint-Bonnot)

Battant le fer pendant qu'il est chaud, toujours ce 3 juin, les miliciens vont d'abord à Giry où ils arrêtent l'abbé BION. Il va rester plusieurs mois en prison²⁷. Sa libération sera obtenue à l'issue d'un curieux marchandage entre son évêque et les autorités allemandes. Ces dernières en effet souhaitent obtenir l'autorisation de l'évêché pour le mariage religieux d'un officier supérieur avec une Française. L'accord sera réalisé et le curé sera libéré.

Les miliciens se rendent ensuite à Prémery, d'abord à son domicile puis à l'équarrissage, pour arrêter Adrien LÉVÊQUE. Par chance, ce dernier n'est pas là. Sur une demande, en effet, de Victor HAMON de lui fournir des mitraillettes, du plastic et divers matériel, cette marchandise a été entreposée dans un lieu sûr où sont venus la charger dans sa camionnette Roger PINCOT de Saint-Saulge, ainsi que COLAS, HOURDEQUIN, JUVANON et VICTOR. Cela se passait le jeudi 1^{er} juin, à 11 heures du matin. LÉVÊQUE, parti en avant surveiller les voies d'accès, n'assistait pas à la fin du chargement.

Le samedi 3 juin, jour de marché, le père VALLET, des Bernets, ferme voisine de l'équarrissage, se rend à Prémery à pied en empruntant la ligne du bois où avaient été entreposées les armes. Son attention est attirée par un passage frayé. Croyant à une « musse » de sanglier, il avance et quelle est sa surprise de trouver plusieurs containers.

Arrivé à Prémery, il fait part de sa trouvaille à un de ses amis, Monsieur DARSON, qui heureusement se trouve avoir des relations avec les résistants²⁸.

- Mon père VALLET, lui dit-il, ne parle de cela à personne, et surtout ne va pas au bistrot. Retourne tout de suite aux Bernets.

Aussitôt prévenus par DARSON, BERNARD et LÉVÊQUE se rendent sur les lieux pour camoufler les containers oubliés par l'équipe de Saint-Saulge. C'est pendant ce temps que les miliciens sont passés chez LÉVÊQUE pour l'arrêter.

Ce fut ainsi qu'Adrien LÉVÊQUE dut « prendre » les bois. Il se cacha dans un abri en planches près des Chaumes-Grandjean non loin de Prémery.

²⁷ Dans la même cellule que Paul URBAIN cafetier à Pont-Saint-Ours.

²⁸ Militaire en retraite, DARSON connaissait bien Albert LAGARON et ce qui touchait à la résistance.

Quant à Robert GAUDRY, après un court séjour au château de la Vénérerie et dans les cabanes du Bois de la Celle, il put se réfugier dans les bois d'Ariot, au maquis de Pierre CORBIER, avant de revenir, comme nous le verrons, à la Fontaine du Coursier prendre la direction du maquis ayant commencé à s'y former.

1.2.6 Collabos

C'est qu'en ce printemps 1944, il s'en passe des choses à Prémary ! La petite cité est devenue un véritable bouillon de culture.

Tout devrait pourtant être calme, dans cette paisible localité de 2.500 âmes, à l'abri de son château des évêques de Nevers ou de son église ancienne collégiale des 13^e et 15^e siècles, à moins de trente kilomètres de Nevers.

Mais déjà les autorités s'inquiètent, un fonctionnaire de la préfecture écrivant même que « Prémary est devenu l'un des points névralgiques du département ».

Dès 1943, l'attention avait été attirée par l'exécution du premier collaborateur abattu par la résistance dans la Nièvre. C'était le 2 septembre 1943. Il s'agissait du greffier de justice HEBRARD tué par les FTP de Nolay et qui payait ainsi son anticommunisme notoire. Les 26 et 28 décembre, par deux fois, la mairie d'Arzembouy avait été dévalisée de ses titres de ravitaillement et de textile.

Dès le début de 1944, les événements s'accélérent. Les presses à fourrage sont les premières victimes, les 17 février et 11 mars. La mairie de GIRY est dévalisée le 25 février. Une femme de Nolay, dont les Allemands fréquentent assidûment la demeure, entend frapper à sa porte. Elle va ouvrir. Une rafale de mitraillette l'abat. Une autre femme, près de Giry, échappe de peu au même sort grâce à l'intervention de l'épouse d'un résistant.

L'un des deux pharmaciens de Prémary, collaborateur notoire, reçoit son petit cercueil, mais il échappera à la mort, par crainte sans doute de représailles sanglantes contre la population²⁹. Il partira plus tard dans les fourgons de l'ennemi en retraite.

Le 9 avril 1944, c'est le chef milicien WEIGEL qui est jugé et abattu dans les bois de Mauboux où est installé le maquis *SOCRATE*.

Mais c'est surtout l'usine LAMBIOTTE de Prémary qui va subir de multiples assauts. Parmi ses fabrications en effet figure du chlorure de méthyle servant de base à du carburant synthétique destiné à l'occupant. Alors, et bien que la direction locale, de nombreux cadres³⁰ fournissent aux résistants divers matériels, de l'habillement et aussi du carburant, l'usine va être l'objet de tous les soins des équipes avoisinantes.

Le 12 mars, les transformateurs de l'usine sont plastiqués. Puis en un mois, du 2 avril au 2 mai, les installations vont subir quatre raids : incendie des bacs de stockage d'alcool dans la nuit du 2 avril, tentative de destruction des organes les plus vitaux dans la nuit du 28 au 29 avril, tentative avortée en raison d'une alerte aérienne et du branle-bas qui s'en est suivi, mais seconde tentative réussie à la fin de la même nuit. Puis nouvelle opération et destruction de nouveau des bacs d'alcools...

C'est que dans la ceinture immédiate de Prémary, divers maquis se sont installés, particulièrement actifs, tels ceux de Raymond CLOISEAU à Nolay, de Pierre CORBIER à Ariot, de Georges LEYTON dit *SOCRATE* à Four-Vieux puis à Mauboux près de Saint-Benin-des-bois.

À Prémary même, on peut voir des résistants dont certains, blessés ou malades, viennent se faire soigner chez Joseph BOURDEAU, épicier, qui a transformé en infirmerie le premier étage de sa maison. On y voit des chefs, tels Georges LEYTON ou Jean LONGHI responsable

²⁹ Peut-être aussi a-t-il bénéficié d'une certaine clémence du fait que connaissant parfaitement et les résistants et l'emplacement du maquis, il ne les dénonça pas, fournissant même certains médicaments.

³⁰ Notamment Jean LAMBIOTTE lui-même, PLASSARD, de la direction et Charles COUTOR, ingénieur.

départemental des maquis de la Nièvre, hébergés par le dentiste GAGNARD ou le boucher DEMARIGNY.

À Giry, un collaborateur convoyant les ouvriers partant en Allemagne pour le STO est arrêté et fusillé dans les bois d'Oulon, plusieurs membres de sa famille étant exécutés à Guérigny.

Oui, véritablement, Prémery bouillonne et, à trois kilomètres seulement, dans la forêt domaniale toute proche, un maquis est en train de s'installer à la Fontaine du Coursier.

1.2.7 Mariaux

Aux environs de Prémery, se cache un jeune homme de 22 ans. Il est né à la Poularderie, le 29 mai 1922, près de la Grange-Mouton, sur la commune de Giry, où habitent ses parents. Il a un frère et deux sœurs. Après avoir travaillé chez le mécanicien MARCEAU à Prémery, il est allé à Guérigny aux Aciéries de Rombas, puis il est revenu à Prémery, pour quelques jours, chez le garagiste CALISTE.

Lui aussi fuit la réquisition, le STO. Il est devenu un « réfractaire ». Il ne sait plus quoi devenir, et il se cache. Il cherche un appui, des conseils, un refuge. Comme d'autres jeunes gens du pays, il va bientôt se trouver dirigé vers le maquis.

Ce jeune homme s'appelait Robert MARIAUX.

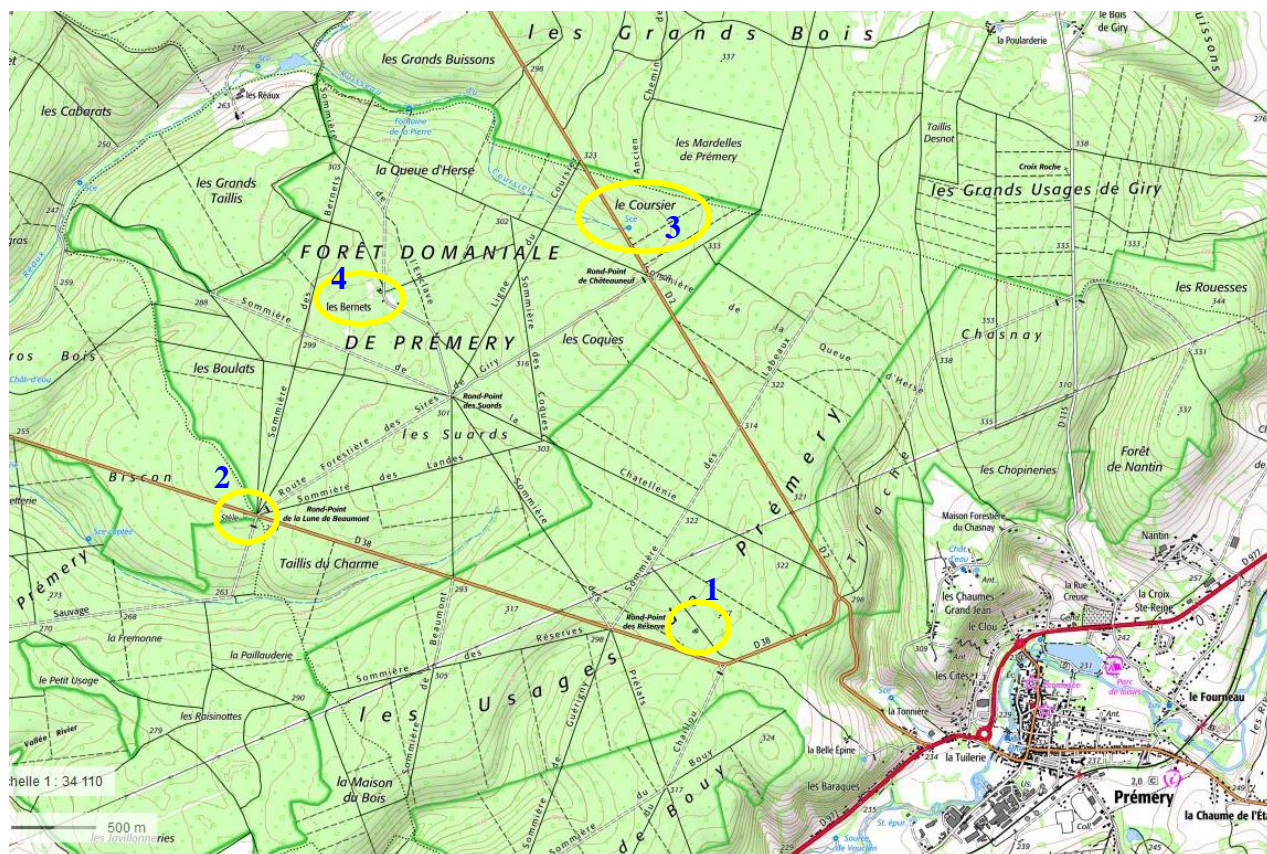
1.2.8 Mai 1944

Fin mai 1944, le lieutenant LARDRY a enfin appris que le maquis dont il aura à s'occuper sera implanté près de Prémery. Il part aussitôt avec *VICTOR* qui lui donne le contact avec René BERNARD et son groupe. L'entrevue a lieu près de la maison forestière de Tirache, sur la route de Beaumont.

À son retour à Nevers, Jean LARDRY rend compte au capitaine ÉGELEY de ce qui se passe à Prémery et lui demande ses instructions. Elles sont claires.

Devant la chasse de plus en plus impitoyable que mènent la milice et la *gestapo* contre les résistants et les réfractaires, devant l'impatience difficilement contenue et la vulnérabilité des petits groupes constitués çà et là, devant enfin l'imminence inéluctable du débarquement allié sur les côtes de France, il faut sans plus tarder organiser, encadrer, développer l'embryon du maquis en gestation près de Prémery où tous les éléments constitutifs et nécessaires se trouvent, semble-t-il, réunis.

Avec le groupe Vengeance, Jean LARDRY va s'y employer. Il prépare et organise son départ. La tâche, cependant, ne va pas être aisée.



La Forêt de Prémery

1. L'équarisseur
2. Lieu (avec stèle) où fut tué Jean de SANSAL
3. La Fontaine du Coursier
4. Maison forestière des Bernets

2 La maturité

2.1 La Fontaine du Coursier

2.1.1 Les débuts du maquis

Arrivé donc le premier dans les bois de Prémery, Adrien LÉVÊQUE va chercher, et trouver, le lieu d'implantation du futur maquis. Ce sera au point d'eau de la Fontaine du Coursier, à quatre kilomètres environ de Prémery, en bordure de la route menant à la Grange-Mouton et à Dompierre-sur-Nièvre.

Des jeunes gens de Prémery³¹ vont venir aussitôt s'y réfugier. Ils s'installent sous un abri de fortune fait de branchages appuyés contre un arbre à moitié abattu.

Leur première nuit va être agitée, déjà pleine de frayeur. Ils sont en effet réveillés en sursaut par les éclats d'un clairon sonnante la charge. Affolés, ils croient à une attaque. Ce n'était que le fait d'un fermier³² utilisant ce moyen pour chasser de ses champs une harde de sangliers.

Dans le même temps, le 8 juin, Jean LARDRY quitte Nevers par le car régulier pour Prémery accompagné de Jean de SANSAL. Il a été doté d'argent et de carnets de bons de réquisition frappés de la croix de Lorraine. À la sortie de Coulanges-lès-Nevers, le car est stoppé par un barrage de soldats allemands. Ils font descendre tous les voyageurs et procèdent à la fouille des passagers et des bagages. Par miracle, les documents que Jean LARDRY transporte ne sont pas découverts.

Jean LARDRY et son compagnon arrivent enfin à bon port et s'installent dans la maison forestière des Bernets proche de la ferme du père VALLET.

Des camions allemands sont signalés du côté de Saint-Bonnot, puis sur la route de Prémery à Beaumont. Cette insécurité pour des hommes non encore dotés d'armes rassurantes, l'absence aussi d'une autorité connue, ferme et permanente, font que bientôt ce petit noyau va se disloquer. Jean DURAND va se retrouver seul des jeunes réfractaires dont certains, certes, reviendront plus tard, mais pour l'immédiat Jean LARDRY sent la vulnérabilité de ses projets. La nécessité apparaît tout de suite, avant d'avoir une troupe, de désigner un chef pleinement responsable, qui soit de la région, qui ait une autorité suffisante, indiscutée et sécurisante, qui partage enfin totalement la vie de ses soldats. Aucun des cinq du groupe de Prémery ne se sent l'étoffe d'être cet homme. Aucun ne veut accepter cette difficile et délicate mission. Mais tous pensent à Robert GAUDRY qu'ils connaissent déjà.

Le 15 juin, un contact est aménagé entre Jean LARDRY et Robert GAUDRY. Au rendez-vous fixé en plein bois, LARDRY voit arriver soudain une voiture de gendarmerie. Il se croit perdu, d'autant plus que des hommes armés descendent du véhicule, l'un d'eux lui mettant le canon de son revolver sur le ventre. Heureusement il s'agit de Pierre CORBIER. LARDRY et GAUDRY vont pouvoir s'expliquer. GAUDRY demande à réfléchir et chacun retourne dans son camp.

Quelques jours plus tard, Robert GAUDRY fait savoir qu'il accepte la mission.

C'est Marcel PICQ qui est chargé d'aller le chercher. Il part donc et non loin d'Ariot il s'arrête pour demander sa route à un homme qu'il prend pour un cantonnier. L'autre lui répond :

- Nicht comprendre, moi Allemand !

Marcel PICQ sidéré s'éloigne aussi vite qu'il le peut. Un peu plus loin il rencontre deux autres hommes en bicyclette. Il reconnaît en l'un d'eux un alsacien travaillant aux aciéries de Rombas à Guérigny. Il est tombé sur deux maquisards de Pierre CORBIER. Il leur raconte sa mésaventure. Ils voient d'ailleurs arriver l'individu que l'alsacien interroge. Il s'agit d'un

³¹ Les tout premiers furent les frères BOULANGER envoyés par Roger BOUVIER, comptable à l'usine LAMBIOTTE, Jean DURAND, ami d'Émile BARBIER, Raymond BOISSON et Raymond RIGLET, puis André GASH, bientôt suivis par Albert SPAULT...

³² Probablement le père VALLET des Bernets.

déserteur allemand cherchant refuge dans les bois. Il est emmené au camp, mis sous surveillance, et finira par devenir le chauffeur dévoué de Pierre CORBIER.

Robert GAUDRY arrive donc au Coursier, et aussitôt un entretien essentiel réunit autour de lui LARDRY, BERNARD, LÉVÊQUE et aussi le commandant PATUROT. Ce dernier, dit *BAILLY*, est officier d'artillerie d'active et chargé du 4^e bureau (intendance, transports, parachutages...) à l'état-major départemental du lieutenant-colonel ROCHE encore installé non loin de là, à Saint-Saulge, en attendant de partir pour Cœuson près d'Ouroux.

L'explication, notamment entre Robert GAUDRY et Jean LARDRY tous deux hommes de caractère, permet de jeter les bases du maquis. Robert GAUDRY va faire confiance à cet officier ardent, et ce dernier apprécie les qualités d'organisateur et l'expérience de la clandestinité de son interlocuteur. Le premier aura la charge de l'organisation et de la gestion civiles et matérielles, le second prendra celle de toutes les questions militaires.

De son côté, le commandant PATUROT décide de rester au maquis. Il ne prendra pas rang dans la hiérarchie, mais il jouera le rôle de conseiller dont l'expérience et la sagesse calmeront l'ardeur souvent impulsive des jeunes chefs. Il sera alors un ciment catalyseur et aidera fortement à forger l'unité du maquis.

La question de l'encadrement étant ainsi réglée, il faut aussi et surtout donner maintenant au maquis un minimum d'effectif nécessaire à sa crédibilité. Jean de SANSAL, chargé des liaisons, est donc envoyé aussitôt auprès de *Roger BERTIN* pour lui demander de faire monter immédiatement quelques groupes. Parallèlement, des jeunes recrues vont être incorporées de Prémery.

Adrien LÉVÊQUE est chargé de l'intendance et du ravitaillement, ce qui ne sera pas la moindre affaire. Des voitures vont être réquisitionnées et René BERNARD aura la responsabilité du parc automobile.

Dès lors la croissance du maquis sera rapide. Fin juin, l'effectif comprend une cinquantaine d'hommes dont, autour de l'encadrement, 20 jeunes de Prémery et 23 des groupes de Roger BERTIN.



2.1.2 Un maquis structuré

Le maquis de Prémery va devenir alors, pour tous les réfractaires au STO, pour les résistants de la région, depuis Nevers, Pougues-les-Eaux, La Charité jusqu'à Corbigny, Saint-Saulge, Châtillon-en-Bazois, un pôle d'attraction et d'asile. Sa structure même, basée sur un juste équilibre entre l'expérience des anciens de Vengeance, l'enthousiasme des jeunes recrues, le

sérieux et la compétence de l'encadrement militaire, fait que son développement va devenir spectaculaire.

Par ailleurs, le maquis a reçu l'ordre de détruire les lignes téléphoniques longeant la voie ferrée de Nevers à Clamecy. L'opération est menée à bien dans la nuit du 20 juin dans une courbe entre Doudoye et Giry, à trois ou quatre kilomètres de Prémery. Sur 400 mètres, 22 fils téléphoniques sont coupés, poteaux sectionnés.

Le 2 juillet 1944, le capitaine Fernand VESSEREAU, dit *LAVILETTE*, de l'état-major du BOA, officier de gendarmerie, prend contact avec le maquis. Il jouera bientôt un grand rôle dans la vie de ce dernier.

Né à Cosne-sur-Loire le 26 décembre 1906, il est le fils du lieutenant-colonel Georges VESSEREAU, grand résistant de la première heure et futur président, en août 1944, du comité local de libération de cette ville. Fernand VESSEREAU a fait toute sa carrière dans la gendarmerie. Il indique aux responsables du maquis qu'ils doivent s'efforcer de recruter et d'entraîner le plus rapidement possible, en vue des missions futures, au moins 600 hommes. Nous verrons qu'il sera entendu au-delà de ses espérances.



Le commandant Fernand VESSEREAU et le commandant PATUROT

2.1.3 Montée en puissance

Ce même jour du 2 juillet, un parachutage est annoncé à la radio sur Oulon, « le tuyau de poêle a deux coudes », mais les avions ne viendront pas au rendez-vous.

Le 4 juillet, jour de foire à Prémery, Robert GAUDRY et Jean LARDRY s'attaquent à la perception³³ et, le soir, interceptent le courrier postal. Ces deux opérations rapporteront 300.000 francs de l'époque.

Le lendemain, le message indicatif d'un nouveau parachutage est capté. Cette fois les deux avions sont bien là et larguent leurs containers sur le terrain d'Oulon. Le lieutenant Jean LARDRY raconte ces moments d'intense émotion :

« Ces parachutages constituent un moment privilégié. La réception du message, la préparation des équipes de protection et de transport, l'attente, l'arrivée des avions que l'on entend d'abord, dont on devine les ombres plutôt qu'on ne les voit, le balisage du terrain, le passage de la lettre optique qu'il faut effectuer à intervalles lents et réguliers, l'admiration et la reconnaissance envers ces aviateurs que l'on ne connaîtra jamais, dont on se demande comment, partis d'Angleterre, ils peuvent arriver ainsi à trouver, en pleine nuit et avec cette précision, notre petit carré d'herbe, tout cela forme un tout qui bouleverse les esprits et enthousiasme le cœur... »

Le 7 juillet, le docteur SALMON, de La Charité-sur-Loire où il exerce à l'hôpital psychiatrique, arrive au camp. Robert GAUDRY est allé le chercher à la ferme de la Réserve sur la route des

³³ Avec la complicité de l'agent du Trésor Georges DÈBRE, ancien adjudant, qui se joindra au maquis.

Bertins à Prémery. Le docteur va former une petite équipe médicale. D'un abord faussement froid, il va s'attirer rapidement la sympathie de tous par son humour inégalable.

On veut le doter d'un pistolet. Il repousse l'arme avec un geste horrifié.

- Oh ! je ne veux pas toucher à cela et, ajoute-t-il de son ton doux et lent : c'est contraire à la Convention de Genève !

Un peu plus tard, à son premier repas, il demande qu'une bouteille d'eau soit mise sur la table. Elle y restera plusieurs jours, pleine, jusqu'à ce que le cuistot intrigué interroge :

- Eh bien, docteur, votre bouteille ?
- Je ne bois jamais d'eau.
- Mais alors ?
- C'était pour ceux d'entre vous qui en auraient voulu.

La glace fut d'autant plus vite rompue que le médecin se montra vite d'une extrême gourmandise, s'occupant et prenant soin des menus pourtant éminemment spartiates.

Le 9 juillet 1944, au cours d'une mission à Pougues-les-Eaux, Roger BERTIN est alerté par le fils PIVERT, agriculteur et fermier de Madame de TERLINE, qu'un avion allié, soit en détresse soit trompé par les feux d'un camion allemand qui a brûlé toute la nuit, s'est délesté d'un parachutage d'armes sur la colline de Neuilly, à environ cent mètres à peine de la route nationale n° 7.

Roger BERTIN se rend sur place. Avec le fils PIVERT il coupe les cordages pour laisser descendre au sol les parachutes aux couleurs vives qui, pris dans les arbres, étoient la colline. Comment les Allemands qui sillonnent la route ne les ont-ils pas aperçus ? Roger BERTIN va prévenir le maquis, et vers 15 heures il revient avec Adrien LÉVÊQUE, un camion, une voiture légère et quelques hommes.

Le maximum de containers est empilé sur le camion, mais tout ne tient pas. Roger BERTIN demande alors à René BLANDIN, résistant de Fourchambault qui se trouve sur les lieux, d'assurer le plus rapidement possible la récupération de ce qui n'a pu être emmené³⁴.

Au retour à Prémery, le petit convoi est doublé par une voiture allemande et tout de suite c'est l'accrochage. Les maquisards ouvrent le feu les premiers. La voiture ennemie, pneus crevés, parvient à s'échapper en direction de Guérigny. Le groupe BERTIN-LÉVÊQUE parvient à passer avant que l'alerte ne soit donnée. Le lendemain, des habitants de Guérigny signaleront que, dans cette rencontre, un officier allemand a été tué et deux autres blessés. Ils étaient stationnés au camp de Châtres à proximité de la maison forestière de Guérigny.

Le 13 juillet, un nouveau groupe venant de Nevers et envoyé par Roger BERTIN arrive au camp. Le maquis compte maintenant une centaine d'hommes.

À l'occasion du 14 juillet, une manifestation est décidée et préparée afin de conditionner et de stimuler la population. Jean de SANSAL, envoyé en éclaireur dès l'aube, signale le passage de petits convois allemands. La décision est cependant maintenue.

Le maquis prend donc la route en quatre groupes de 10 hommes chacun -les autres assurant la couverture- en treillis bleus fournis par les Éts LAMBIOTTE, brassard tricolore, drapeaux déployés sur les camions. Ils sont emmenés par Robert GAUDRY, PATUROT, Jean LARDRY, BERNARD et LÉVÊQUE. Le docteur SALMON a voulu être aussi de la fête. À Prémery, où

³⁴ Depuis 1942, à l'usine de la SNAC à Fourchambault, René BLANDIN, aidé par DOBEL et POTEL, s'emploie à saboter les listes de départ au STO et à procurer aux réfractaires des cartes d'alimentation et des certificats de travail. En juin 1944, au moment du débarquement allié en Normandie, ils prennent contact avec Roger BERTIN afin de gagner le maquis. ROGER les fait patienter et c'est en juillet 1944 qu'ils rejoindront MARIAUX. René BLANDIN parviendra même à emmener la paie de l'usine et deux camions avec leurs chauffeurs. Parmi ce petit groupe figuraient notamment René et Michel BLANDIN, Roger DOBEL, Pierre POTEL, Roland BARDON, Fernand MOREAU, Albert THOMAS, Raoul CARLIER, Georges CALLIER, BESSAIRE, Pierre DARS, Philippe MAZIER...

le convoi arrive sans encombre, deux drapeaux sont accrochés au monument aux morts et les honneurs sont rendus. Une cérémonie identique se déroule à Champlemy et à Dompierre. La population reste pourtant hésitante et craintive, ne prenant guère part à l'événement, mais l'effet psychologique est indéniable. Les volontaires notamment vont arriver de plus en plus nombreux au camp.

2.1.4 Environnement

Un autre maquis est venu s'installer dans la région, celui de Pierre HENNEGUIER, dit *JULIEN*. Il a quitté le 11 juillet son camp de, la Chaume aux Veaux sur la commune de Brassy pour prendre son cantonnement le 16 juillet à proximité du village de Sancy, près de la source du Laitier.

Un après-midi, deux hommes, à Prémery, demandent à une habitante comment prendre contact avec la résistance locale. Ingénue et imprudente, elle répond :

- Allez donc voir le garagiste BERNARD, il vous donnera toutes les indications !

René BERNARD avertit le maquis et les deux hommes sont interceptés, montés au camp, attachés à un arbre, interrogés. Ils se disent maquisards de *JULIEN*. Deux hommes de MARIAUX vont se rendre à Sancy vérifier les indications qui leur sont données et qui s'avèrent exactes³⁵. Ce fut le premier contact avec *JULIEN*. Il va être immédiatement suivi d'une réunion, à 22 heures, chez André VAGEON à Busseau, sur la commune de Moussy³⁶. Dès le lendemain et pour une semaine, huit des meilleurs hommes de Prémery³⁷ sont envoyés à Sancy pour y suivre un stage de formation de chefs de groupe qualifiés.

Le 19 juillet va être une journée capitale. Tout d'abord, dans la matinée, arrive le capitaine Fernand VESSEREAU qui était déjà venu le 2 juillet en tournée d'inspection.

Cette fois, le maquis de Prémery prenant de plus en plus d'importance et devant les menaces de plus en plus pressantes de l'ennemi, le lieutenant-colonel ROCHE, de son PC maintenant installé à Cœuson, lui a demandé d'en assurer désormais le commandement militaire.

Fernand VESSEREAU est alors âgé de 37 ans. Ancien élève de Saint-Cyr, de l'école d'application de Saumur et du Centre d'état-major, ancien chef du 3^e bureau, il a fait la guerre dans la 6^e division d'infanterie. Il est un officier remarquable, expérimenté et chacun pourra apprécier sa valeur sur le terrain dans les moments difficiles qui vont venir.

L'entretien qui réunit Fernand VESSEREAU, dit *LAVILETTE*, Robert GAUDRY, le commandant PATUROT et Jean LARDRY est cordial mais efficace et constructif. Selon d'ailleurs les directives de l'état-major, Robert GAUDRY garde toute l'organisation générale, VESSEREAU prenant en charge la responsabilité du maquis et la formation militaire des jeunes recrues. À Jean LARDRY est confié le commandement d'une unité de combat formée par les plus anciens éléments du camp. Cette unité est solide et ardente. Elle constituera dans l'immédiat la seule véritable force réellement opérationnelle, en attendant de devenir à la fin de juillet la 1^e compagnie. Roger BERTIN fait partie de cette unité comme adjoint de Jean LARDRY. Tous deux restent associés aux décisions importantes concernant le maquis.

L'autre événement de cette journée sera la mort de Robert MARIAUX et de trois de ses compagnons.

2.1.5 Mort de MARIAUX

Dans l'après-midi de ce 19 juillet, deux voitures comprenant chacune un chauffeur et un tireur avec son FM sont envoyées à Corbigny pour y prendre huit nouvelles recrues. La première

³⁵ Jacques CHATILLON et Raymond BOISSON.

³⁶ Y participent, pour Prémery, le commandant PATUROT, BERNARD, LÉVÊQUE et BOUVIER.

³⁷ André CASSEYRE, Pierre COURCOUL, André DERRIAULT, Guy de MAUMIGNY, Marcel PROVOT, Raymond RIGLET ainsi que, sous réserve, Jean MOREAU et Joseph CHAUVÉ.

voiture est conduite par Jacques CHATILLON, le tireur étant Roger HISQUIN, la seconde par Robert MARIAUX avec son tireur Albert DESRUE.

Vers 17 heures, sur le chemin du retour, à Lurcy-le-Bourg, les voitures, avec chacune six hommes à bord, se trouvent nez-à-nez avec un convoi allemand de trois voitures et deux camions, en tout une cinquantaine de soldats.

Jacques CHATILLON, voiture de tête, accélère à fond, réussit à passer entre les véhicules malgré les pneus crevés. Robert MARIAUX a moins de chance. Criblée de balles sa voiture capote. Ses occupants s'enfuient mais quatre vont être repris et massacrés. C'étaient Robert MARIAUX 22 ans, Georges CORNU 20 ans, boucher à Corbigny, André MALVICHE 23 ans de Quipy, René DÉTIENNE 45 ans de Chitry-les-Mines, père de trois enfants. Les seuls rescapés de cette voiture sont Francisco LOPEZ et Albert DESRUE qui, malgré une balle dans la cuisse, parvient à se sauver et à se cacher.



Robert MARIAUX, Georges CORNU, René DÉTIENNE et André MALVICHE, tués à Lurcy



Stèle de Lurcy

Le récit détaillé de ce moment dramatique a été écrit par l'un des survivants, Roland GOBILLOT. Il m'a paru intéressant de le rapporter, aménagé légèrement en tenant compte des précisions données par deux autres des participants, Jacques CHATILLON et Roger HISQUIN :

Le 16 juillet 1944, à l'école de Marigny-sur-Yonne, où sa femme enseignait, Roland GOBILLOT, réfractaire depuis 1942, réunissait ses camarades Robert CONTIAN, Pierre

BREULLES et Georges CORNU, tous de Corbigny, afin de mettre au point le départ d'un petit groupe d'hommes vers le maquis du Coursier, près de Prémery. Roland GOBILLOT aurait souhaité que chacun gagnât le camp par ses propres moyens. Pierre BREULLES préférait que l'on vînt les prendre en voiture. Ce fut sa thèse qui l'emporta.

Au rendez-vous fixé le 19 juillet sur la route de Pazy, près du pont de la Chaize, vinrent René DÉTIENNE de Chitry-les-Mines, Francisco LOPEZ, CONTIAN, BREULLES, CORNU et GOBILLOT. Deux Citroën traction-avant les y attendaient, pilotées par Jacques CHATILLON et Robert MARIAUX. Chacune était armée d'un FM braqué vers l'arrière dont les servants, HISQUIN et DESRUE, étaient installés dans le coffre des voitures.

Il était 17 heures. Dans les bois de Vaux, Antoine BLONDEAU et son beau-frère, André MALVICHE, les attendaient. Leur ami MOREAU n'était pas au rendez-vous. Ils se répartirent ainsi : dans la première voiture, conduite par CHATILLON, BREULLES, CONTIAN, BLONDEAU, GOBILLOT, au FM, HISQUIN ; dans la seconde pilotée par MARIAUX, DÉTIENNE, CORNU, MALVICHE, LOPEZ, au FM, DESRUE. Cette voiture transportait aussi les paquetages bien garnis.

À 1.500 mètres environ de Lurcy-le-Bourg, un homme les avertit que les Allemands, postés à Prémery, paraissaient attendre quelque chose et qu'il semblait préférable de ne pas continuer par cette route. Les chauffeurs, qui connaissaient bien la région, pensèrent les gagner de vitesse et rejoindre le maquis par des voies détournées.

Et ce fut le drame ! Passé le dernier virage avant Lurcy-le-Bourg, les Allemands étaient déjà là, cinq véhicules arrêtés en quinconce, portières ouvertes, un camion en tête, trois voitures au milieu, un camion en queue. Manifestement ils attendaient, mais qui donc avait pu les prévenir ?

Les Citroën arrivèrent à toute vitesse, se suivant à soixante mètres l'une de l'autre. Les Allemands levaient et abaissaient leurs fusils, faisant signe de stopper. CHATILLON hésita une seconde, GOBILLOT cria : « Fonce ! Dans le fossé ! ». À 100 à l'heure la voiture passa sur l'accotement droit, arrachant au passage la portière ouverte de l'un des véhicules ennemis, les deux roues de droite sur le bas-côté, criblée de balles de mitrailleuse. Grâce à sa petite taille, Jacques CHATILLON put s'accroupir sous le volant, continuant à piloter en se guidant sur les fils téléphoniques au-dessus de lui, l'accotement maintenant tant bien que mal la direction.

BREULLES se tassait à droite, l'unique mitrailleuse sur les genoux. À l'arrière, CONTIAN et BLONDEAU étaient accroupis sur le plancher. GOBILLOT, serré dans l'encoignure gauche, reçut des éclats de verre sécurit dans l'œil gauche et dans le front. Par miracle, HISQUIN ne fut pas éjecté de son coffre quand la voiture passa sur l'accotement. Il eut même le réflexe de tirer une rafale qui obligea les Allemands à se baisser une fraction de seconde permettant ainsi à la voiture de passer. Mais une balle de mitrailleuse coupa son FM à hauteur du verrouillage. Il ne tenait plus que la crosse.

Déjà la voiture, pneus arrière crevés, ralentissait. CHATILLON, blessé au front par des éclats de verre, saignait abondamment. GOBILLOT par-dessus lui l'aida à maintenir le volant. Dans le coffre, à l'arrière, HISQUIN eut encore le temps de voir déboucher la voiture de MARIAUX. Des balles avaient crevé les pneus avant. Elle piqua du nez et capota.

La voiture de CHATILLON heurta de l'arrière le petit pont et fut heureusement remise dans l'axe de la route. Mais, avec ses pneus arrière déjantés elle se traînait et il fallut l'abandonner dans Lurcy-le-Bourg. Pierre BREULLES avait été brûlé au cou par une balle tirée presque à bout portant mais chacun put courir pour se mettre à l'abri des balles qui sifflaient toujours. Il fallait rejoindre le camp du Coursier dans les plus brefs délais. Ils traversèrent une cour entourée de hautes grilles dont GOBILLOT ferma la porte à clé

et jetant celle-ci afin de retarder une éventuelle poursuite. HISQUIN cacha sa crosse de FM sous une pile de bois puis tous, par les prés et les bois, arrivèrent enfin dans la propriété de Monsieur BOISSON à Prémery. Ce dernier leur donna des réconfortants et ils parvinrent à la nuit au camp.

Plus tard y arriva aussi Francisco LOPEZ, rescapé de la seconde voiture. Il ne savait que peu de choses. Avec DESRUE il s'était enfui de la voiture, grimpant sur le talus à droite, échappant on ne sait par quel miracle aux balles. Puis on apprit que DESRUE était vivant, une balle dans la cuisse. Il avait pu se traîner jusque dans les bois d'Ambrée où il fut trouvé par M. JULIEN et ramené avec l'aide de Marcel PICQ et MONTMARTIN par Paul MARTEAU dans le vieux Ford de l'usine LAMBIOTTE à la ferme de Monsieur LEPESME près des ponts de Varzy. Il sera soigné ensuite au moulin des Chaumes de Monsieur CHAMPEAU.

Les quatre autres occupants de la voiture, (CORNU, DÉTIENNE, MALVICHE et MARIAUX) sortis indemnes, s'étaient enfuis par la gauche dans la prairie sous le feu des mitrailleuses vers la « rivière morte ». On retrouvera plus tard leurs corps dans les roseaux, en partie dépouillés de leurs vêtements, de leurs montres...

Une stèle, à Lurcy-le-Bourg, porte leurs noms. Les survivants du groupe, commandés par Roland GOBILLOT, furent de tous les coups de mains, de tous les combats, Forcy, Moussy, Ardoux, Corancy, Razou, Saint-Pierre-le-Moûtier. Ils eurent la chance de s'en tirer.

Celui qui n'eût pas de chance non plus ce fut cet habitant de Lurcy-le-Bourg qui, travaillant à Vilaine, vint, au bruit de la fusillade, voir ce qui se passait chez lui. Ramassé par les Allemands, il fut aussitôt exécuté devant le domicile de ses parents. Il s'appelait R. RABDEAU.

Ce soir-là, le maquis de Prémery devint le maquis MARIAUX, le nom de son premier mort.

2.1.6 Première alerte

Toujours ce 19 juillet, un agent de liaison, Robert DEBRUÈRES, apporte un renseignement émanant du 2^e bureau de l'état-major. Les Allemands projetaient d'attaquer le camp dès le lendemain, 20 juillet.

Des dispositions sont prises en conséquence. Un dispositif d'alerte est mis en place avec huit groupes de combat disposant chacun d'un à trois FM. Une possibilité de repli est envisagée vers Giry, puis vers les bois des étangs de Vaux. Un message est envoyé au maquis JULIEN pour une aide éventuelle au débouché des bois de Giry.

L'attaque n'a pas lieu, mais les incidents qui se succèdent, les renseignements reçus tant de la population que des patrouilles sur les mouvements de plus en plus fréquents de convois ennemis aux environs de Prémery font craindre le pire. La prudence pousse à un changement de camp. Le mouvement est décidé pour la nuit du 20 au 21 juillet. Le maquis s'installera dans la forêt de Tronçay, au sud de la route menant de Prémery à Corbigny, entre Moussy et Saint-Révérien. Des reconnaissances sont effectuées, des contacts sont pris notamment avec le garde-forestier PETIT de Forcy. Des cars sont réquisitionnés, avec leurs chauffeurs. Des postes de sécurité sont installés sur tout l'itinéraire. Le déplacement est réalisé sans encombre, mais sous une pluie battante.

Le 21 juillet, le maquis prend ses positions dans les bois entre Moussy et Forcy, abandonnant cette Fontaine du Coursier envahie aujourd'hui par les broussailles et les ronces, où plus rien, ni croix ni pierre, ne rappelle qu'en ce lieu tant d'hommes se sont rassemblés, se sont battus, ont souffert, où Jean de SANSAL bientôt torturé, ligoté à un arbre, mourra en se sacrifiant pour ses camarades. Dure loi de l'oubli ! Courte mémoire des hommes !³⁸

³⁸ Depuis la sortie de ce livre, une stèle a été élevée sur le lieu de la mort de Jean de SANSAL, fleurie chaque année lors d'une cérémonie commémorative (note de Marc Chantran).



La stèle commémorative sur laquelle est gravée l'inscription :
à Jean de SANSAL
mort héroïquement pour la France
le 9 août 1944
le maquis MARIAUX reconnaissant

2.2 Maquis MARIAUX

2.2.1 Déploiement

La défense du nouvel emplacement est plus facile, plus rationnelle que celle de la Fontaine du Coursier, laquelle, à la vérité, était particulièrement vulnérable. À la sortie de la forêt cependant, il n'y a pas de grands glacis aux vues dégagées. Partout ce ne sont que haies qui hachent les champs et les prés. La saine gestion militaire prend désormais le dessus sur la nécessité de se cacher.

Après étude du terrain et des axes possibles d'attaque, il est décidé de constituer des points d'appui à l'extérieur de la forêt avec possibilité de repli rapide sous les couverts. Des arbres, des haies sont abattus pour dégager les axes de tir. Il paraît également indispensable de maintenir un axe de liaison avec le maquis JULIEN.

Pour assurer une défense efficace, cinq compagnies sont jugées nécessaires. En ce 22 juillet, la première, composée des éléments les plus anciens et confiée au lieutenant LARDRY, est la plus aguerrie. Une seconde unité est mise sur pied, commandée par le lieutenant JUVANON³⁹. Une troisième sera constituée dès que possible et au fur et à mesure de l'arrivée de nouvelles recrues, et confiée au lieutenant LORENZO.

La 1^{re} compagnie s'installe sur la route départementale n° 38 entre Forcy et Moussy, un peu avant Forcy, à la Goutte du Charme. C'est l'axe d'attaque le plus probable, le plus sensible. Les trois sections sont commandées par l'aspirant POIRIER, les adjudants SEFSAF et NÈGRE.

La 2^{re} compagnie prend position face à Moussy, à hauteur de la ferme de la Colonne⁴⁰. Les chefs de section sont l'aspirant CLARAS, les sergents-chefs FOULON et NOURRY.

Le PC est installé entre ces deux compagnies, non loin de la source de la Foëlle MARCEAU. Un champ de tir est aménagé près de l'étang de Chausselas.

Les recrues continuent d'arriver, ainsi que de nouveaux cadres. La vie du maquis demande un ravitaillement de plus en plus important, aussi bien en vivres qu'en véhicules et en armement. Adrien LÉVÊQUE et son équipe parcourent inlassablement la région qu'ils connaissent bien, avec les difficultés que l'on imagine, parfois aussi avec humour.

Demandant un jour à une fermière des produits pour le maquis, Adrien LÉVÊQUE s'entendit répondre :

- Mais vous n'êtes pas résistant !
- À quoi donc voyez-vous cela ?
- Vous n'avez pas de mitraillette !

Les risques encourus étaient pourtant grands, bien sûr de la part de l'ennemi, mais parfois aussi du fait de ses amis. Ainsi un camion parti au ravitaillement de pommes de terre à Auxonne avec deux hommes revint quelques heures après au camp. Il venait de tomber dans une embuscade - le jour de l'incendie de Montsauche- tendue au pont du Boulard par le maquis BERNARD. L'un des maquisards, Louis DEMARIGNY avait reçu une balle dans la cuisse et son compagnon, Emmanuel VATAN, put, après les premiers soins donnés à l'hôpital militaire de Cœuson, le ramener chez MARIAUX. L'auteur de ce coup de feu malencontreux, Léon BOUREAU, en fut le premier mari.

L'équipe cependant assurera près de 300 kilos de pain par jour et des rations de viande de 100 à 200 grammes à chaque repas.

Le 25 juillet, une unité allemande investit Prémery. Elle fait sauter les maisons de René BERNARD et de Marcel PICQ, met à sac celle d'Adrien LÉVÊQUE. Dans le même moment,

³⁹ Les époux JUVANON, propriétaires de l'hôtel de la Poste à Saint-Saulge, furent de grands résistants et d'un appui sans défaillance pour les maquisards de la région.

⁴⁰ Propriété du comte de BREUILLES et exploitée par une famille de fermiers, les DEVER, qui habitent Busseau, près de Moussy. Fuyant les combats, ayant perdu bêtes et matériels, ils repartirent dans l'Aisne, leur région d'origine.

Roger BERTIN et Robert GUY traversent la localité avec deux camions pleins de jeunes recrues pour le maquis. Ils n'ont pour tout armement qu'un revolver et une mitraillette STEN. Ils ont la présence d'esprit de ne pas s'affoler. Ils passent juste devant les Allemands qui se regroupent sur la place de l'église. Pas un coup de feu n'est tiré, et les camions poursuivent leur route vers Forcy sans encombre.

Quittant Prémery, les Allemands vont à Guérigny chez Robert GAUDRY et font sauter sa maison. Jean de SANSAL vient le lendemain chercher Madame GAUDRY. Les enfants sont emmenés en sécurité dans le Cher, puis Madame GAUDRY rejoint le maquis où elle arrive le samedi soir 29 juillet.

Deux spécialistes de sabotage viennent d'arriver au camp. Il s'agit des deux frères LEVERT, Roger et Alphonse. Roger LEVERT faisait partie d'un des maquis FTPF de Roland CHAMPENIER à Ariot. Il a été blessé d'une balle dans la poitrine au cours des combats qui se sont déroulés à Ariot le 5 juillet 1944. Laissé pour mort sur le terrain, une balle dans la poitrine, il parvient à se cacher puis à se faire soigner au château de Vulaines près de Poiseux. Dès qu'il le peut, il veut reprendre la lutte et prend contact avec Roger BERTIN. Il constitue alors avec René BLANDIN et quelques camarades⁴¹ l'équipe « corps francs » du maquis.

Il va réussir notamment, avec René BLANDIN, l'interception de la paie de la SNAC de Fourchambault en prenant de haute lutte la voiture des convoyeurs du Crédit Lyonnais. L'encaisse était importante et donnera pour un temps au maquis une aisance financière bien nécessaire.

De son côté, Alphonse LEVERT, avec une poignée d'hommes courageux⁴², forme une équipe de sabotage laquelle, jouissant d'une large autonomie, agit efficacement, principalement sur l'axe Prémery Pougues-les-Eaux. C'est ainsi que dans la nuit du 21 au 22 juillet, sur renseignement fourni à Roger BERTIN par le fils du chef de gare, une locomotive *Pacific* est détruite dans la gare de Pougues-les-Eaux. Entre chaque opération, l'équipe rejoindra le camp pour s'y réapprovisionner en matériel et en munitions, et y recevoir des directives.

À cette époque, partout, la lutte se durcit et le maquis MARIAUX n'échappe pas à la règle. Deux collaborateurs de Prémery, les époux B... soupçonnés de dénonciation et qui avaient ouvertement manifesté leurs sentiments hostiles lors du défilé du 14 juillet, la destruction de la maison de René BERNARD ou le pillage de celle d'Adrien LÉVÊQUE, sont arrêtés.

Interrogés, ils ne nient pas les faits ni leurs délations, narguant même leurs accusateurs. Lui reconnaît aussi avoir reçu de l'argent pour les renseignements fournis. Bien que les chefs du maquis ne soient pas hommes portés aux excès, les deux accusés sont condamnés à mort. L'autorisation d'appliquer la sentence est même demandée à la hiérarchie. Les deux époux subissent leur peine, réglementairement et courageusement, devant le peloton d'exécution.

Ce fut, à ma connaissance, à part celui de la « Polonaise » dont nous reparlerons plus loin, le seul cas de châtiment suprême appliqué par le maquis MARIAUX.

2.2.2 La bagarre approche

Le 26 juillet, l'état-major à Cœuson donne l'alerte d'une attaque allemande probable contre le maquis. Des reconnaissances sont envoyées sur tous les axes d'accès au camp. Une embuscade est même tendue dans la côte de Varzy. Sans résultat.

La 3^e compagnie, sous les ordres du lieutenant LORENZO, continue à s'étoffer, mais elle ne dispose encore que de deux sections confiées d'une part à l'adjudant-chef GAINÉ, d'autre part au sergent-chef PEUBRIER. Elle va tenir le point d'appui face à l'étang de Chausselas.

Une 4^e compagnie en cours de formation est confiée au capitaine CLIQUET, avec comme chefs de section le sous-lieutenant de SAINT-PHALLE, l'adjudant André FOUSSON, le sergent-chef ÉLIE dit *BOYARD*.

⁴¹ CAPITAINÉ, ÉLIAS, GARNIER, LAUBIER, LECAZ, LÉCHEVIN, LIVRAIN, LUCAS, MOREAU...

⁴² VAN ACHTE, BERTRAND, BOURGEOIS, COUILLARD, GUÉDON, LÉGER...

Le capitaine ROUSSILLON arrive au camp, précédé par son neveu, le lieutenant MONTUPET et l'un de ses adjoints à Nevers, l'adjudant Abel GIRAULT. Le capitaine ROUSSILLON sera chargé de l'administration générale du maquis.

Le parc automobile, dont René BERNARD est le responsable, occupe des alvéoles pratiquées dans le bois en bordure de la route Moussy Forcy.

À la fin du mois de juillet, conformément aux instructions du PC de Cœuson, le maquis, comme tous les autres, est érigé en bataillon. Le capitaine VESSEREAU et Robert GAUDRY constituent leur état-major dont nous donnons l'organigramme complet à la fin de ce chapitre. Mesdames VESSEREAU et JUVANON rejoignent Madame GAUDRY et prennent place à l'antenne médicale⁴³. Madame JUVANON ne restera que quelques jours, de même que Madame ROUSSILLON qui menacée d'arrestation transitera avec son plus jeune fils par le maquis. Madame VESSEREAU fait fonction d'agent de liaison. Quant à Madame GAUDRY, elle participera aux actions avec un courage étonnant et exemplaire. D'après l'état-major de Cœuson (1^{er} bureau) l'effectif du maquis MARIAUX comprend, à ce moment, environ 300 hommes.

Un nouveau parachutage est annoncé. Il est impatiemment attendu car les armes ne suffisent plus à équiper la totalité des jeunes recrues. Le message passe à la radio : « La course en taxi coûtait cinq francs ». Trois avions vont parachuter leurs containers le 3 août sur le terrain d'Oulon. En seront extraits : 18 FM, 80 fusils, 80 mitraillettes, 4 pistolets, 4 lance-torpilles PIAT, des explosifs, des grenades...

Le 5 août, le capitaine VESSEREAU donne l'ordre à Roger LEVERT de se rendre à Cercy-la-Tour avec ses hommes (BLANDIN, CAPITAIN, LUCAS) pour y détruire le pont de chemin de fer de Saint-Hilaire-Fontaine.

Bien qu'empruntant des routes secondaires, malgré les signes désespérés qu'elle ne comprend pas d'un civil à l'approche du village, l'équipe tombe dans une embuscade à l'entrée du hameau des Loges près de Saxi-Bourdon. Tout le monde tire en même temps mais les maquisards sont rapidement encerclés. Roger LEVERT, au volant de la traction recule dans la cour d'une ferme écrasant des corps ennemis, CAPITAIN, plein de sang-froid, ne cessant d'arroser les assaillants de rafales de son FM. Roger LEVERT est atteint d'une balle explosive dans le bras droit et perd le contrôle du véhicule qui tombe dans le fossé. Les hommes par miracle arrivent à se disperser dans les broussailles. CAPITAIN ne quitte pas LEVERT et se cache avec lui dans une haie touffue de noisetiers.

Les Allemands fouillent le secteur et passent à quelques mètres seulement de cet abri précaire. À 2 heures du matin, BLANDIN et LUCAS reviennent sur les lieux et retrouvent leurs deux compagnons. Roger LEVERT est emmené à l'hôtel de la Poste à Saint-Saulge, chez Madame JUVANON, où le pharmacien vient lui faire une piqûre de morphine. Puis il est conduit à la brigade de gendarmerie où il est camouflé avant d'être transféré par les gendarmes eux-mêmes auprès du docteur LE GUILLAND à l'hôpital psychiatrique de La Charité-sur-Loire pour y être opéré. Les patrouilles allemandes qui sillonnent la région à la recherche des résistants arrêtent le véhicule mais les gendarmes ont établi les papiers nécessaires pour le transfert d'un prisonnier de Saint-Saulge à La Charité.

Pendant ce temps, aux Loges, les Allemands sont revenus perquisitionner dans la ferme où Roger LEVERT a tenté sa manœuvre de demi-tour. Exaspéré par les brutalités, le fermier embroche un Allemand avec sa fourche. Il est aussitôt abattu.

⁴³ Avec Roger ROUSSILLON étudiant en médecine, BARTHÉLÉMY, HUSS, LÉCHEVIN, SIMON... Une mention spéciale doit être faite pour le docteur LAURENT de Saint-Saulge arrivé le 29 juillet. Ancien combattant de 1914-1918, né en 1876, il fut le vétéran du maquis. Il participera courageusement aux plus durs combats et effectuera, malgré ses 68 ans, barda au dos, la difficile retraite vers Cœuson.

À l'hôpital psychiatrique, le docteur BERGERON de Cosne-sur-Loire, est venu avec sa femme, à bicyclette, pour opérer le blessé. L'opération se passe bien et Roger LEVERT est hébergé chez Madame PERRAULT à La Charité. Mais une dénonciation amène les Allemands qui encerclent le pavillon et perquisitionnent dans toute la maison. Madame PERRAULT, avec un sang-froid et une finesse extraordinaires, réussit à écarter les visiteurs de la petite chambre où Roger LEVERT, sans possibilité de fuir, sans réaction, attend stoïquement sur le lit son triste sort. Et le miracle s'accomplit...

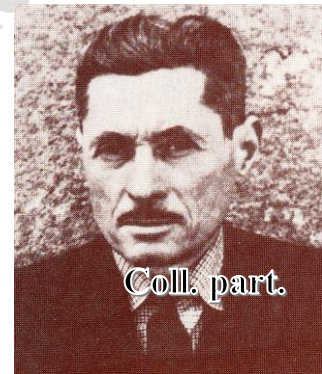
Roger LEVERT mettra longtemps à se rétablir et c'est René BLANDIN qui prend sa place à la tête du corps franc.

2.2.3 Le groupe LIMOGES

Le 5 août 1944 commencent à arriver au camp divers résistants de La Charité-sur-Loire dont une partie de l'important groupe LIMOGES emmené par son chef Pierre LENGRAND. Entre le 5 et le 11 août, ce seront une centaine d'hommes de cette région, bien armés, qui vont ainsi rejoindre le camp de Forcy. D'autres, 80 environ, non équipés ou qui se sont égarés, attendront par petites unités, dans les bois de Saint-Bonnot et de la Grange-Mouton, leur incorporation. L'histoire de ce groupe LIMOGES qui représente ainsi un apport important au maquis mérite que nous nous arrêtions un instant.

C'est qu'en effet, Pierre LENGRAND est lui aussi un homme de caractère et un résistant de la première heure.

En 1940, il est âgé de 33 ans. Il est installé à La Charité-sur-Loire où il a acheté en 1934, après des études de droit, la charge de greffier d'instance. D'une famille de soldats, il n'accepte pas la défaite. À peine le pont sur la Loire a-t-il sauté, le 16 juin 1940, qu'il cherche sa voie, d'abord en zone occupée, puis à La Charité même où il est revenu. En septembre 1940, il rassemble une dizaine d'amis sûrs qu'il prend sous sa coupe, avec lesquels il entreprend, en vue d'actions futures, la collecte et le camouflage d'armes de toutes sortes. Il est devenu LIMOGES.



En février 1942, par l'intermédiaire de Louis Maurice CHAVE, il entre en relation avec le réseau Vengeance auquel il adhère, et plus particulièrement avec le Corps franc de Jean LAVENANT. Courant 1942, il « réforme » 80 jeunes gens au moyen d'imprimés allemands provenant du service médical de l'organisation TODT, documents fournis par Robert PERRIER, infirmier en rupture de ban qu'il cache chez lui. Son petit groupe compte alors une trentaine d'hommes.

En 1943, le capitaine ROUSSILLON le met en contact dans le Cher avec SERVOIS dit DURET lui-même sous les ordres du marquis de VOGUË dit COLOMB. Il va désormais assurer la liaison entre Cher et Nièvre. Indépendamment de la collecte des armes et de renseignements, de coups de mains, il participe à divers parachutages dans le Cher et pourra ainsi garder pour son groupe un tiers de l'armement parachuté.

Après le départ de Nevers, en décembre 1943, de Jean LAVENANT, il poursuit sa collaboration avec Action-Fer, avec le successeur de MAHOT, Maurice MARTEL, qu'il connaît déjà bien.

En 1944 enfin, le capitaine ROUSSILLON lui transmet en temps opportun l'ordre de rallier le maquis MARIAUX. En bon patriote, Pierre LENGRAND obéit sans discuter, emmenant avec lui et ses hommes un armement non négligeable.

Le groupe LIMOGES s'intégrera parfaitement dans le maquis MARIAUX, et, dans l'organigramme, Pierre LENGRAND sera chargé du service des liaisons et observations.

2.2.1 Mort de Jean de SANSAL

Dans la nuit du 5 au 6 août, vers 4 heures, des groupes de couverture sont attaqués par des patrouilles allemandes à Forcy et à l'étang de Chausselas. Ils ouvrent le feu et repoussent les tentatives d'infiltration.

Dans l'après-midi du 7 août, alors qu'il effectue une mission de liaison, Jean de SANSAL est arrêté par les Allemands sur la route de Nevers, peu après Prémery. Il est probable qu'il a été dénoncé, mais nul ne saura jamais avec certitude par qui. Interrogé par les Allemands, il les conduira pour les tromper à l'emplacement que le maquis a abandonné, à la Fontaine du Coursier. Il est lié à un arbre, tout près de là. Il va mourir le 9 août, sous la torture, sans jamais parler, et abandonné. Ses restes ne seront découverts qu'après la libération de la région, lambeaux de chair et d'étoffe encore attachés à un tronc. Son corps sera identifié d'après l'une de ses chaussures, chaussure anglaise en cuir craquelé, dont il n'avait jamais voulu se défaire. « Les autres, disait-il, ont plus besoin que moi de vos chaussures neuves », et puis aussi d'après le numéro matricule resté sur son vieux caleçon de l'armée.

Il laissera l'image d'un garçon d'une sincérité et d'une générosité exemplaires, d'un modèle de courage, de patriotisme et d'abnégation. Il sera décoré à titre posthume de la médaille militaire et de la croix de guerre.

2.2.2 Ultimes préparatifs

Malgré les difficultés, l'état d'esprit des maquisards demeure excellent et d'un haut niveau. Alors qu'approche le temps des épreuves, Fernand VESSEREAU pourra écrire :

L'amalgame est vite réalisé entre d'abord le petit noyau d'hommes chevronnés venant des divers mouvements de la résistance, puis les jeunes réfractaires arrivant en nombre de plus en plus important, enfin l'encadrement militaire particulièrement sélectionné d'officiers et de sous-officiers de carrière et de réserve.

Alors peut commencer, en vue de la bataille qui s'annonce pour la libération, une préparation intensive comportant notamment l'instruction du tir et des combats. Grâce aux efforts des cadres, la troupe est rapidement mise à même de multiplier les actions au cours desquelles elle s'aguerrit, comme aussi dans les rencontres parfois fortuites avec l'ennemi.

Entre temps les parachutages se multiplient sur le terrain d'Oulon apportant du matériel, léger certes, mais particulièrement nombreux.

L'organisation du maquis, son encadrement, l'entraînement auquel il est soumis⁴⁴, l'armement dont il dispose, expliquent l'orientation de plus en plus militaire de son activité, et son aptitude à livrer des combats relevant, de par leur ampleur et les procédés mis en œuvre, beaucoup plus de la guerre régulière que de la guérilla.

Les signes alarmants, cependant, se multiplient. La menace sur le maquis se précise chaque jour. Plusieurs alertes ont lieu de nuit et les postes avancés ouvrent le feu à diverses reprises. On sent nettement que l'ennemi tâte les moyens de défense. Les agents de renseignements⁴⁵ multiplient leurs avertissements.

Le 10 août, l'aspirant CLARAS aperçoit, dans le courant de l'après-midi, de son poste d'observation, un groupe de miliciens semblant effectuer une reconnaissance. Un chauffeur des Éts CREVET, de Nevers, fait prévenir qu'un grand nombre de véhicules ont été réquisitionnés. De forts convois allemands sont signalés passant à Prémery.

Une section anti-char est mise sur pied aux ordres de l'adjudant PIERQUET. Elle comprend deux groupes de lance-torpilles PIAT, un groupe de deux bazookas et deux groupes de lanceurs de « gamones ».

⁴⁴ Notamment sous la férule de l'adjudant-chef NÈGRE.

⁴⁵ Dont M. GAUTHIER, maréchal-ferrant à Moussy, qui avait notamment installé une ligne téléphonique clandestine avec le maquis.

À 7h30, le matin du 12 août, des agents de renseignement font état d'unités allemandes fortement armées dans les secteurs de Moussy, Forcy, Crux-la-Ville, Sancy. Ils précisent même que des pièces d'artillerie sont mises en batterie à Crux-la-Ville.

La grande bataille du maquis, puis celle de tous les maquis de la Nièvre, est commencée.

2.2.3 Organigramme début août à la veille des combats

Capitaine VESSEREAU

Adjoints : Commandant PATUROT - Lieutenant ALÉON
Organisation générale : Robert GAUDRY
Administration : capitaine ROUSSILLON - adjudant Abel GIRAULT
Renseignements : lieutenant MONTUPET
Liaisons : lieutenant MÉTAYER - Pierre LENGRAND
Parc automobile : lieutenant René BERNARD
Intendance : Adrien LÉVÊQUE
Service médical : Docteur SALMON - Docteur LAURENT
Section de commandement : adjudant-chef DÈBRE
Corps francs : Roger LEVERT
Groupes de sabotage : Alphonse LEVERT - *HOMÈRE*

1^e compagnie : lieutenant LARDRY

1^e section : aspirant POIRIER

2^e section : adjudant ALI SEFSAF

3^e section : adjudant-chef NÈGRE

2^e compagnie : lieutenant JUVANON

1^e section : aspirant CLARAS

2^e section : sergent-chef Louis FOULON

3^e section : sergent-chef NOURRY

3^e compagnie : lieutenant LORENZO

1^e section : adjudant-chef GAINÉ

2^e section : sergent-chef PEUBRIER

4^e compagnie : lieutenant GERRIET

1^e section : sous-lieutenant de SAINT-PHALLE

2^e section : adjudant André FOUSSON

3^e section : adjudant *BOYARD-ÉLIE*

5^e compagnie : capitaine CLIQUET

(réserve)

Section Engins : adjudant PIERQUET

3 La bataille de Forcy-Moussy

3.1 Les causes et les moyens

3.1.1 Situation générale

Pourquoi ces combats vont-ils faire l'objet, de part et d'autre, d'un tel acharnement, d'un si total engagement ? C'est que l'enjeu de la bataille est d'une importance primordiale.

En ce mois d'août 1944, les troupes alliées qui ont débarqué le 6 juin 1944 en Normandie ont, le 1^{er} août, élargi leur tête de pont puis réussi leur percée. Elles s'engouffrent dans la brèche et, par leur flanc sud, progressent rapidement le long de la Loire. Elles occupent Laval le 6 août, le Mans le 8, Angers le 11.

Par ailleurs, en Méditerranée, après les opérations de Corse, de Sicile, d'Italie (Rome a été prise le 4 juin), l'ennemi pressent le prochain débarquement sur les côtes françaises. Le plan allié est en effet clair. Si le général PATCH, remontant vers le nord le long de la vallée du Rhône avec sa VII^e armée, peut réaliser sa jonction avec la III^e armée de PATTON qui, venant de Normandie, fonce vers l'est, les forces allemandes se trouveront enfermées dans un piège et seront amenées à capituler.

Prévoyant la manœuvre et pour éviter l'encerclement, HITLER, contrairement à son habitude, autorise le repli. Les troupes allemandes, notamment tout le groupe d'armées G du sud-ouest, de même que la XIX^e armée du Centre, reçoivent l'ordre de la retraite vers l'est, d'abord vers Chalon-sur-Saône et vers Dijon.

Les forces allemandes -80.000 hommes selon certaines sources- ont pour premier objectif de franchir la Loire à hauteur de Nevers et de forcer les portes de la Bourgogne par le Nivernais et le Morvan.

Elles n'ignorent pas la présence de nombreux maquis mais sont incapables d'en évaluer l'importance exacte que souvent elles surestiment tant leur crainte en est grande.

Le général HEYDRICH, commandant la défense nord-est en France, décide un plan d'anéantissement de ces maquis. Il donne l'ordre de dégager « par tous les moyens » le couloir devant permettre le passage de ses troupes en retraite -et non encore en déroute-, de faire sauter ces obstacles qui risquent de devenir, et deviendront effectivement bientôt, de véritables verrous.

Les ordres d'exécution, les mesures d'application sont discutés et mis au point au cours de deux réunions rassemblant, à Dijon, sous les auspices du général HEYDRICH, une soixantaine d'officiers parmi lesquels le général HIPPE, commandant l'école des élèves-officiers de Dijon, les colonels HULF et IRMISH.

En face, du côté de la résistance, les maquis de la Nièvre sont nombreux. Indépendamment de la quinzaine de maquis FTPF localisés surtout autour de Nevers, on en compte au moins autant, maquis FFI, vers le Morvan, tous plus entreprenants les uns que les autres. Ils sont, à cette époque, bien organisés, assez bien encadrés, bien armés. Ils représentent globalement une force d'environ 8.000 à 10.000 hommes soutenus par quelques troupes SAS (*Special air service*) anglaises parachutées dans le Morvan depuis le débarquement en Normandie, soulignant par leur présence l'importance que représente cette région pour le commandant allié.

L'ordre d'alerte est donné à tous les maquis par l'état-major départemental à Cœuson, dans l'ordre d'opérations n° 2 du 27 juillet 1944.

Les troupes allemandes n'ont donc aucune chance de pouvoir passer sans dommage à travers la souricière qui se forme et qui se ferme. L'épreuve de force est devenue inévitable, et c'est, aux avant-postes du Morvan, le maquis MARIAUX qui va subir, de plein fouet, le grand choc.

3.1.2 Les forces

Les combats qui vont se dérouler à partir du 12 août 1944, au petit matin, dans le quadrilatère Moussy, Saint-Franchy, Crux-la-Ville, Saint-Révérien, seront d'une intensité, d'une violence

inouïes. Ils figurent parmi les plus importants de ceux qui opposèrent, sur le sol national, la résistance à l'occupant. Selon le comité d'histoire de la 2^e guerre mondiale, les « combats de Moussy » -c'est sous ce nom qu'ils ont été enregistrés au ministère de la guerre- viennent tout de suite après ceux du Vercors par l'importance des forces qui y furent engagées.

Cette bataille impitoyable va durer du 12 août au 17 août inclus. Pour la décrire sans trop alourdir le texte, j'ai réalisé d'abord, jour par jour, une synthèse des récits rapportés par les participants, notamment dans les journaux de marche des maquis concernés, MARIAUX, JULIEN, DANIEL, et de ceux qui les ont ensuite aidés, état-major de Cœuson, maquis BERNARD, JOSEPH, CAMILLE, le LOUP, FTPF de la Loire...

Je me suis également inspiré -largement- du récit et de l'analyse donnés par le chef d'escadron Fernand VESSEREAU, ancien chef militaire de MARIAUX, dans la revue historique de l'armée de juin 1948.

J'ai retenu enfin deux témoignages écrits lesquels, plus que tous autres, m'ont paru particulièrement dramatiques et humains, d'une part celui du lieutenant LARDRY qui commandait alors la 1^e compagnie, d'autre part celui de l'abbé MULOT, curé de Crux-la-Ville, qui vécut ces heures tragiques au milieu de ses paroissiens.

Les forces en présence vont comprendre, du côté de la résistance, trois maquis d'importance inégale :

- Le maquis MARIAUX, de loin le plus nombreux, et bien encadré. Il est installé entre Forcy et Moussy, entre la Goutte du Charme et la ferme de la Colonne, à environ trois kilomètres au nord-ouest de Crux-la-Ville. Il compte, abstraction faite des 80 résistants de La Charité-sur-Loire encore stationnés dans les bois de la Grange-Mouton, 535 hommes dont certains cependant ne sont encore que de jeunes recrues nouvellement arrivées mais qui montreront dans l'épreuve courage et combativité.
- Le maquis JULIEN, de Pierre HENNEGUIER, à la fontaine du Laitier, non loin de Sancy. Il compte 263 hommes bien armés, encadrés et aguerris.
- Le maquis DANIEL, à l'origine duquel se trouvent Georges BOURNOT dit MORGAN et le vétérinaire de Saint-Saulge PERRIN dit DAUPHIN. Il est commandé par MAURICE MAGIS et RAYMOND TIREL. Installé d'abord avec sa centaine d'hommes dans les bois de Vaux à la Fontaine de Chagnie, il a rapproché son camp, le 8 août, au débouché des bois de Vorroux, à quatre kilomètres à l'est de Crux-la-Ville.

De l'autre côté, en face, il a été possible de déterminer avec assez d'exactitude les troupes engagées. Au cours d'un procès d'officiers allemands à Dijon, le 11 janvier 1947, furent en effet connus les moyens mis en œuvre par l'ennemi :

- un état-major de vingt officiers aux ordres du *major* TEICHMAN ;
- le 654^e bataillon de volontaires russes, à effectif de 800 hommes, sous les ordres du *hauptmann* MAYOR ;
- le 108^e bataillon de sécurité, à effectif de 900 hommes, commandé par le *major* HOLSTEIN ;
- un bataillon de parachutistes, non identifié ;
- le 2^e escadron du 5^e régiment de cosaques du Kouban sous les ordres du *hauptmann* HEFEKE ;
- plusieurs formations de *feldgendarmarie* ;
- l'école d'artillerie d'Autun ;
- une unité de la milice ;
- les pilotes de la base aérienne d'Avord, près de Bourges.

Il est difficile d'évaluer avec une grande précision l'effectif global, lequel doit cependant avoisiner 4.500 hommes, sans compter les unités d'artillerie ainsi que les escadrilles de bombardement et d'appui tactique au sol.

L'ensemble est placé sous les ordres du colonel VIER.

Selon une déclaration du capitaine MAYOR, lors de son interrogatoire, ces troupes étaient disposées sur deux bases d'opération :

- la première sur la ligne Moussy les Ombreaux ;
- la seconde sur la ligne Forcy le Cloiseau.

La tactique allait consister à appliquer la valeur de deux bataillons d'infanterie sur chacun des deux axes d'attaque fixés :

- Forcy, la Goutte du Charme,
- Les Ombreaux, la Colonne,

et à frapper alternativement à partir de ces deux bases afin d'absorber les réserves du maquis, les assaillants ayant au contraire la possibilité de relever les unités les plus éprouvées et d'engager à volonté des troupes fraîches.

La carte du plan d'attaque établie par la *wehrmacht* montre bien aussi le projet d'encerclement projeté des deux principaux points d'appui du maquis.

Au maquis MARIAUX les chefs ne sont pas pris au dépourvu et ont parfaitement analysé la situation.

L'étude du terrain, écrit Jean LARDRY, a montré que le camp ne pouvait en principe être abordé que par quatre couloirs principaux :

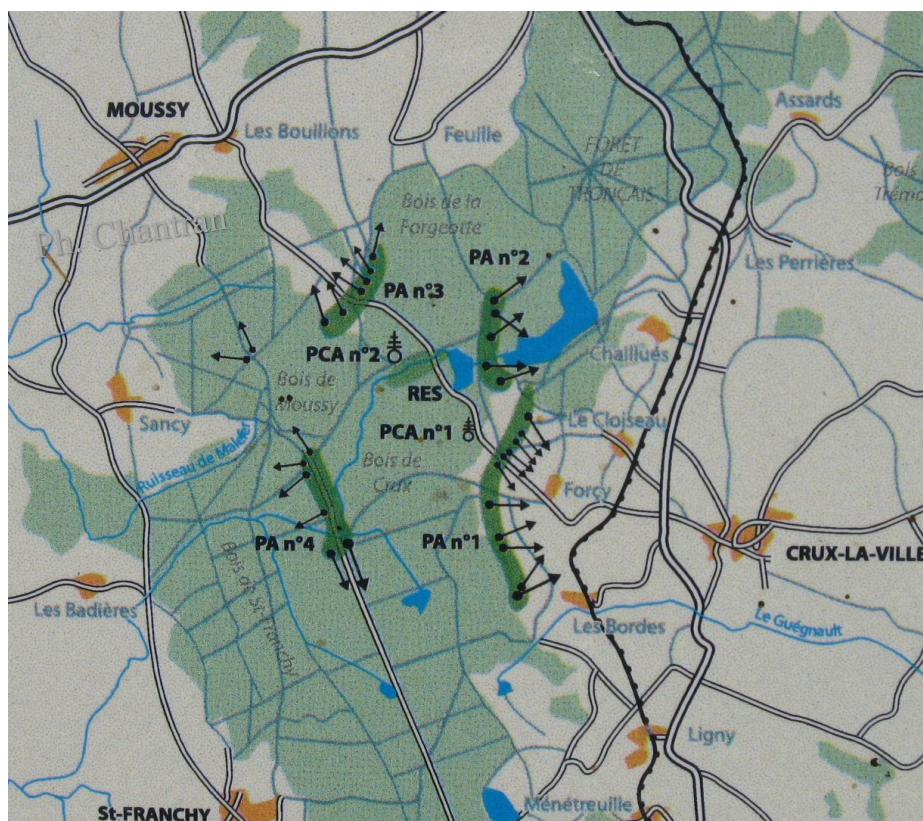
- 1) Forcy - Goutte du Charme.
- 2) Secteur des étangs d'Aron et de Chausselas.
- 3) Les Ombreaux, Moussy, la Colonne.
- 4) Etang du Merle, ruisseau de Mattefer.

Il s'agira donc de bloquer chacun de ces couloirs le plus longtemps possible. Une réserve de manœuvre pour parer à toute situation imprévue sera tenue au camp. La liaison avec le maquis *JULIEN* devra être préservée.

La carte jointe donne l'implantation des points -PA- occupés le 12 août 1944 :

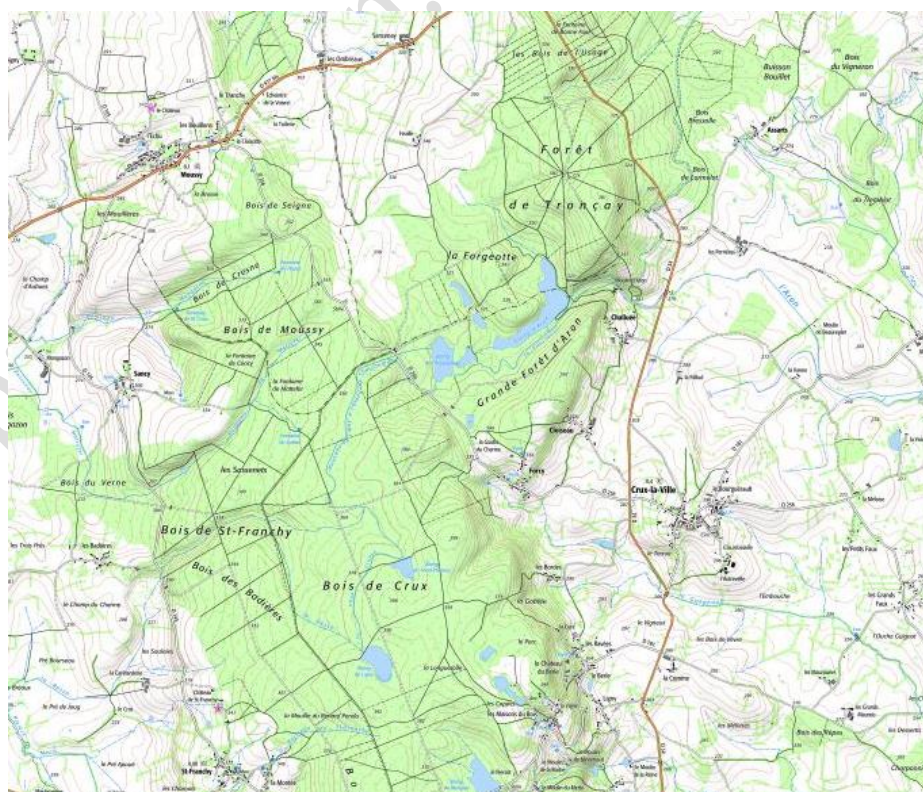
- PA n° 1 : 1^e compagnie, lieutenant LARDRY.
- PA n° 2 : 4^e compagnie, lieutenant GERRIET
- PA n° 3 : 2^e compagnie, lieutenant JUVANON
- PA n° 4 : 3^e compagnie, lieutenant LORENZO.

Les 1^e et 2^e compagnies, qui disposent des éléments les plus aguerris et sont les plus complètes, occupent les deux points d'appui les plus sensibles, face à Forcy d'une part, à Moussy d'autre part. On constatera par la suite qu'il n'y a pas eu erreur d'appréciation. L'essentiel des attaques allemandes portera sur ces deux points, sur ces deux compagnies. La réserve de manœuvre est constituée par la 5^e compagnie aux ordres du capitaine CLIQUET.



Le dispositif défensif du maquis

Croquis réalisé à partir de la carte IGN de l'époque : quelques lisières ont évolué, la voie ferrée à l'est de la forêt a disparu. Mais on s'y retrouve bien avec la carte actuelle :



3.2 La bataille d'encerclement

3.2.1 Le samedi 12 août 1944

La nuit du 11 au 12 août, pour le maquis MARIAUX a été fort occupée. Un important parachutage a été réceptionné à une heure du matin sur le terrain *BRÈME* d'Oulon. Le temps de rassembler les containers largués par trois avions, de les transporter, l'équipe de réception arrive au camp vers 6 heures, fatiguée, fourbue.

À 7 heures, les habitants de Crux-la-Ville sont surpris par l'arrivée massive de troupes allemandes avec du matériel lourd, canons, obusiers... Le bourg est rapidement investi, les routes, les carrefours sont occupés. Crux-la-Ville est devenue la base principale avancée pour les attaques allemandes, le gros des troupes étant cantonné entre Saint-Révérien et Moussy.

À 7h30, les agents de renseignements signalent ces concentrations. Des petits groupes de jeunes gens arrivent des hameaux voisins et viennent s'incorporer au maquis⁴⁶. Chacun gagne rapidement son poste de combat.

Pierre LENGRAND entend le compagnon qui occupe avec lui la petite tente bleue surmontée d'un parachute rutilant lui dire :

- Depuis que l'on me parle de cette attaque des Allemands, je finis par ne plus y croire.

Il n'a pas terminé sa phrase qu'une bombe éclate près de la tente, la souffle, jetant les deux hommes à terre.

- Tu disais ? demande LENGRAND.

L'attaque vient de commencer. Cinq avions ennemis, rasant les arbres, attaquent en plusieurs passages, à la bombe, en piqué et à la mitrailleuse, d'abord le camp qui subit des dégâts matériels sans perte humaine les hommes étant déjà disséminés à leurs postes, puis les défenses de Forcy. Pendant une heure, les escadrilles se succèdent à une cadence infernale.

Les derniers avions se sont à peine éloignés, écrit Fernand VESSEREAU, que l'infanterie allemande, débouchant en hurlant des bois d'Aron et du village de Forcy, passe à l'offensive, appuyée par les tirs de l'artillerie et de *minenwerfer*. Moment de suprême inquiétude ! Quel va être le comportement de ces jeunes résistants soumis pour la première fois à l'effet démoralisant d'une puissante offensive aérienne puis à ces cris de sauvages ?

Les minutes sont longues, quand tout à coup, comme à un signal donné, le feu cadencé, magnifiquement conduit par le lieutenant LARDRY, des 18 fusils-mitrailleurs de PA de Forcy bloque net l'avance de la *wehrmacht* qui, surprise, reflue en désordre. Malgré les efforts réitérés de l'aviation qui, au cours de la journée, interviendra à cinq reprises, l'ennemi ne parviendra pas à gagner un pouce de terrain.

À 11 heures, c'est au tour du point d'appui de la Colonne, tenu par la 2^e compagnie du lieutenant JUVANON, de subir la seconde attaque. Durant deux heures, la lutte va être sauvage, et la ferme, qui brûle, va changer plusieurs fois de mains. Là aussi les hommes font preuve de remarquables qualités.

À 13 heures, la pression allemande augmente encore d'intensité. Un nouvel assaut se déclenche, massif, total. Devant la disproportion des forces, et pour éviter l'encerclement, les maquisards doivent se replier sur la lisière ouest des bois de la Forgeotte.

La situation est grave, écrit encore Fernand VESSEREAU, une porte du camp vient de s'ouvrir et l'ennemi va sans doute essayer d'exploiter son succès. À la hâte, la compagnie de réserve entraînée au pas de charge par le capitaine CLIQUET, le lieutenant de SAINT-PHALLE et l'adjudant FOULON prend position à cheval sur le chemin Forcy-Moussy⁴⁷.

⁴⁶ Georges et Serge BERNARD, Ludovic GEOFFROY, Raphaël PERRET de Forcy, Auguste MINNIER, Louis SEPTIER, Jacques TIRION de Challuées, Charles LHARDY, un réfractaire parisien...

⁴⁷ Fernand VESSEREAU oublie de dire qu'il s'est porté lui-même au cœur du combat avec Robert GAUDRY, galvanisant leurs hommes.

Les missions sont réparties d'urgence et dans la forme la plus simple. Le combat s'engage immédiatement à très courte distance, à certains endroits même au corps à corps. Le maquis se bat avec l'énergie du désespoir. Les SS, enivrés par leur récent succès, veulent coûte que coûte emporter la décision sur ce point. Pendant une heure la lutte est incertaine, mais à 14h15, par leur ténacité, les résistants imposent leur volonté à l'adversaire qui se retire sur la ferme de la Colonne.

Court répit ! La *wehrmacht* s'est repliée, mais pour mieux reprendre son élan. À la façon d'un béliet, elle veut enfoncer cette ultime défense. À quatre reprises successives, elle part à l'assaut des lisières des bois de la Forgeotte. Tout l'après-midi la situation va rester critique. La bataille, conduite de part et d'autre avec la même farouche volonté, connaît une violence extrême. Elle apparaît comme une épreuve d'endurance et d'abnégation. Les paroles du maréchal FRANCHET d'ESPEREY, « la victoire est au plus tenace », reçoivent ici une éclatante démonstration.

À 20 heures, les dernières vagues d'assaut ont toujours été incapables d'aborder notre position. À ce moment précis, deux sections de fusiliers-voltigeurs et une section de *PIAT* -les derniers éléments de réserve- prennent l'ennemi de flanc, ouvrant le feu à moins de 30 mètres, lui causant des pertes sévères⁴⁸. Totalement surprises, les unités de SS parachutistes se retirent sur leur base de départ, abandonnant la ferme de la Colonne qui est aussitôt réoccupée par les sections du capitaine CLIQUET.

Au cours de cette action, le chef de groupe Marc LAFOND est grièvement blessé d'une balle explosive qui lui arrache le coude droit. D'abord soigné au camp, il est transporté à l'antenne chirurgicale de Sancy où il doit être amputé. L'opération est effectuée au moyen d'une scie de boucher par le docteur PRASLON et le vétérinaire de Saint-Saulge PERRIN.

À 20h30, les patrouilles de reconnaissance signalent que l'ennemi, s'il a desserré son étreinte, est encore dans les villages de Forcy et de Moussy. Il ne les abandonnera qu'à 22 heures, se retirant sur ses bases de Crux-la-Ville et ses cantonnements de Saint-Révérien.

Ainsi, après cette journée de lutte acharnée, le maquis n'a perdu aucune parcelle de terrain.

Dans le camp *JULIEN*, la journée a été également chaude et difficile. À 8 heures, le matin, plusieurs colonnes allemandes montent à l'assaut du camp de Sancy après une intense préparation de mortiers et d'armes automatiques. La 1^{re} section, celle du lieutenant LOUKY, placée aux avant-postes devant la ligne principale de défense, s'accroche et résiste bien à ce premier contact. Une section de MARIAUX est venue en renfort.

Un groupe de combat, mené par le chef RITTON, opère même un mouvement d'enveloppement sur la gauche et surprend l'ennemi de flanc. Les Allemands doivent se replier avec leurs six premiers blessés.

À 12 heures, l'ordre est donné aux postes avancés de rejoindre la ligne de défense en bordure de la forêt. Cette opération s'effectue à l'insu des Allemands qui, entre 13 et 14 heures, attaquent à nouveau les postes avancés... vides. Trouvant la place déserte, l'ennemi croit à un repli total et s'avance l'arme à la bretelle. Dès qu'il se trouve à quarante mètres, les fusils-mitrailleurs ouvrent le feu et déciment les assaillants.

L'aviation lâche ses bombes sur les premières lignes et sur le PC. L'artillerie arrose le centre du dispositif.

À 16h30, un troisième assaut est lancé après une ultime et formidable préparation aux mortiers, aux lance-grenades, à la mitrailleuse. Deux civils ont été placés devant les troupes d'assaut, les poings liés derrière le dos : le jeune neveu (à peine 15 ans) de Lucien PINSON de Sancy, et

⁴⁸ Les roquettes lancées par les *PIAT* (*Projector Infanterie Anti-Tank*) n'éclatant qu'à la condition de frapper un corps dur, cette section dirigea le tir de ses pièces en prenant pour objectif les blocs de rocher se trouvant à proximité des armes automatiques adverses. Cette façon de procéder, en persuadant l'ennemi de l'importance des moyens matériels engagés, eut un effet moral considérable.

Alphonse MILLERAND de Crux-la-Ville. Le premier arrivera blessé dans le camp⁴⁹, le second pourra s'enfuir dans la confusion du combat.

L'ennemi lance ses dernières attaques de chaque côté du dispositif avec une extrême violence, laissant de nombreux morts sur le terrain, mais il ne passe pas. A la nuit tombante, il commence à décrocher, abandonnant sur place un important matériel : mitrailleuses, mortiers, grenades et de nombreux fusils.

Dès sa première offensive du matin, l'ennemi a mis le feu au village de Sancy qui va entièrement brûler.

Le maquis *DANIEL*, à Vorroux, malgré une pression de fixation sur ses avant-postes, n'a pas été attaqué, mais il a entendu le bruit de la bataille. Les réserves allemandes basées à Crux-la-Ville, donc juste au milieu entre son camp et celui de MARIAUX, empêchent toute intervention de sa part, d'autant plus que des avions surveillent en permanence le camp et ses approches.

Dans les villages de Crux-la-Ville et de Forcy, dans les hameaux de Cloiseau, des Bordes, de Challuée, toute la journée les habitants perçoivent avec inquiétude le fracas des combats. Ils voient aussi s'élever les colonnes de fumées des maisons et des fermes qui brûlent. Des soldats s'infiltrèrent peu à peu dans les maisons et le pillage commence : denrées alimentaires, linge, argent, bijoux, tissus, tout disparaît. Forcy est vidé aussi de ses volailles et de ses porcs.

Quand arrive le soir, la vue des combattants allemands vaincus, ensanglantés, se retirant avec leurs morts et leurs blessés, n'apporte même plus le soulagement mais la peur.

Au cours de cette journée, les pertes ont déjà été lourdes :

- 6 morts chez MARIAUX : André CASSEYRE, Maurice GAUTHIER, Georges JEANTY, René KUVIKOWORSKI, Raoul PAGNIER, Maurice PILL.
- 4 morts chez JULIEN : BOB (ANCIAUX), OMER, NARCISSE (LAURENT) et TIGRE.

L'ennemi, pour sa part, a eu 90 tués.

3.2.2 Le dimanche 13 août

Après une nuit de garde et de veille sur tout l'ensemble du front, les hommes sont relevés. Ce dimanche sera un jour de relative accalmie durant lequel les deux parties vont panser leurs blessures.

Chez MARIAUX, où la vigilance ne se relâche pas, des tentatives d'infiltration et des accrochages ont lieu à la Maison Ruinée, à la Goutte du Charme, sur les hauteurs de Forcy. Partout l'ennemi est repoussé.

À la Colonne, au PA III, la 2^e compagnie du lieutenant JUVANON, fortement éprouvée par les combats de la veille, est remplacée par la 3^e compagnie du lieutenant LORENZO. Celle du lieutenant LARDRY reste à son PA face à Forcy.

Le lieutenant MONTUPET a été envoyé à Cœuson afin de rendre compte de la situation au lieutenant-colonel ROCHE. Il est parti dans une traction-avant Citroën transformée et aménagée, avec le tireur au FM Robert CAPITAINÉ et son pourvoyeur. Ils réussissent à traverser sans dommage les lignes ennemies.

À Corbigny cependant ils rencontrent deux *feldgendarmes* qui se couchent au sol sous les rafales tirées par CAPITAINÉ. La voiture arrive à une heure du matin au PC où ils sont reçus presque immédiatement par le lieutenant-colonel ROCHE. Ce dernier précise que les positions doivent être tenues jusqu'à l'arrivée des renforts qui seront envoyés dès que possible. Le dimanche matin, à l'aube, le lieutenant MONTUPET et ses deux hommes sont de retour au camp.

Au maquis, dans la conviction et l'espoir d'un ordre de repli, les préparatifs ont déjà été entrepris. Une colonne de véhicules chargés de matériel sous les ordres du capitaine ROUSSILLON est prête pour le départ en liaison avec le maquis *DANIEL* qui a été contacté

⁴⁹ « Il a reçu huit balles de mitraillette qui lui ont fracassé les jambes, et une longue balafre ensanglantant son épaule » (Pierre HENNEGUIER -*Présent pour eux*).

pour participer à la protection du convoi. L'opération se trouve donc annulée. Les positions sont réoccupées. Les maquisards savent qu'ils vont avoir à supporter de nouvelles attaques et ils s'y préparent.

Le menuisier de Crux-la-Ville est venu chercher les corps des tués.

Chez *JULIEN*, à 11 heures, une cérémonie aux couleurs a lieu, et le groupe de combat de *BOB* tué la veille rend les honneurs. Les blessés sont opérés sur place par les médecins de la formation. À 22 heures, les morts sont enterrés au rond-point de l'étoile des Badières. Le curé de Saint-Saulge a été requis pour assurer la partie religieuse de la cérémonie funèbre.

À Crux-la-Ville, les habitants des hameaux voisins viennent aux nouvelles et se reconforter au contact de leurs concitoyens, du maire et du curé. Tous se rassemblent à l'église où le prêtre prodigue des paroles d'encouragement et des conseils. Puis, pendant que l'entrepreneur *GAUGE* fabrique des cercueils, au cimetière des tombes sont creusées. Les corps des cinq maquisards de *MARIAUX* tués la veille sont amenés au village vers 22 heures et mis en bière afin de recevoir le lendemain l'honneur d'une sépulture religieuse. Le sixième, tué à Moussy, est enterré dans ce village.

Et la nuit tombe sur des combattants, sur des civils qui ne savent pas ce que les prochaines heures vont leur apporter.

3.2.3 Le lundi 14 août

Dès 7h30, le matin, les Allemands, qui ont réoccupé les villages autour des camps, repartent à l'assaut, toujours appuyés par leur aviation, mais avec beaucoup plus de prudence et une forte préparation d'artillerie.

L'aviation bombarde le camp *JULIEN* à plusieurs reprises, mais la ligne de défense, considérablement améliorée durant la journée du dimanche, résiste bien.

Alors l'ennemi va porter tout son effort sur *MARIAUX*. Le camp est bombardé, mitraillé, puis harcelé par des tirs nourris d'artillerie. L'infanterie allemande se lance à la fois sur les deux points d'appui de Forcy et de la Colonne.

À ce dernier, vers 9h30, l'adjudant d'active de la Légion étrangère *NOURRY*, chef de la section engagée au point le plus sensible, est tué d'une balle en pleine tête. Il en résulte un certain désarroi que l'ennemi met à profit pour atteindre son premier objectif, la ferme de la Colonne. La contre-attaque est aussitôt menée par deux sections de la compagnie de réserve emmenées par Fernand *VESSEREAU* et Robert *GAUDRY*. À 11 heures, la ferme est reprise et le secteur se calme.

À Forcy cependant, la bataille fait rage. Les attaques d'infanterie succèdent aux raids en piqué de l'aviation. Mais à 12 heures, l'ennemi n'a toujours pas progressé.

Dans l'après-midi, écrit Fernand *VESSEREAU*, la bataille croît encore en intensité. Appuyées par l'aviation et l'artillerie, les unités de la *wehrmacht* gagnent du terrain. Le point d'appui tient bon cependant. Le lieutenant *LARDRY* et le sous-lieutenant *POIRIER* font des prodiges. Le tireur au FM, *ROBIN*, a trois fusils-mitrailleurs détruits dans ses mains.

Bloqué sur l'axe Forcy-la Goutte du Charme, l'adversaire cherche à envelopper tout le dispositif. À l'ouest, il se heurte à la magnifique défense de l'adjudant-chef *NÈGRE*. Le combat se déroule au corps à corps et à la grenade. Vers 16 heures, la pression s'accroît, l'adjudant *ALI SEFSAF* intervient à la tête de sa section et rétablit la situation.

Au nord de Forcy, la lutte atteint son paroxysme. Artillerie, aviation, *minenwerfer* concentrent leurs tirs sur la Maison Ruinée. C'est le point névralgique. Le terrain est très bocage et gêne la défense. Les groupes de combat, commandés par de jeunes chefs courageux -*LUC BERTIN*, *COURCOUL*, *MOREAU*, *THÉVENARD*...- rivalisent de valeur et d'entrain.

Vers 17 heures, désespérant d'en finir, l'ennemi procède à une relève de ses troupes. Nous ne pouvons malheureusement pas en faire autant. À 18 heures, sur un signal-fusée lancé d'un avion, la bataille reprend. Les Allemands couvrent leur progression par des lance-flammes. Ils incendient les haies et les bois. À la faveur de l'écran de fumée qui se dégage, ils réussissent plusieurs infiltrations. Le rythme de la bataille s'accroît encore, les pertes de part et d'autre sont importantes. Vers 19 heures, la *wehrmacht* s'introduit dans le dispositif à l'ouest de Forcy, mais elle en est chassée par une énergique intervention de la compagnie JUVANON.

Un autre récit montre l'intensité de la lutte, celui du tireur ROBIN, concernant ces combats de l'après-midi.

Tout d'un coup, ça recommence ! Un court moment de joie : des avions viennent de lâcher des bombes sur leurs propres lignes. Mais ça ne dure pas. Les mortiers nous arrosent, des grenades tombent à quelques mètres de nous. La bataille prend de l'ampleur. L'ennemi arrive de tous côtés. Notre chef de groupe, *Luc BERTIN* est blessé d'un éclat de mortier ou d'obus. Mon frère Marcel et moi l'emmenons vers l'arrière et c'est *COURCOUL* qui vient le remplacer. Je reprends ma place de tireur au FM avec *THOLEY* comme chargeur. Il saute d'un seul coup de son trou, comme un fou. Il a pris une balle dans la bouche. Me voici tout seul au FM.

Près de moi, *LEBRAS* prend une balle dans l'épaule. Je reçois *BEUGNON* comme chargeur. Mon camarade *MENIN* est tué d'une balle en plein corps. Je vois mon frère qui se replie vers moi et au même moment je reçois une balle dans la jambe droite. Mon frère me fait passer comme il le peut par-dessus une haie et veut rester près de moi pour me protéger. Les balles sifflent de tous les côtés. Je me retourne et je vois alors mon frère tomber les bras en croix. Je veux aller vers lui, mais ce n'est plus possible. Je rampe alors à travers les herbes jusqu'à une marmite à charbon où je retrouve quelques camarades. Sur notre groupe de combat, avec *COURCOUL* qui a remplacé *Luc BERTIN* blessé, trois seulement sont indemnes : *NÉANT*, *BRIZARD* et *FAVEROT*.

Le lieutenant *LARDRY* raconte également :

COURCOUL, qui est arrivé au contact à un moment crucial de la bataille, avait parfaitement pressenti la manœuvre d'infiltration de l'ennemi sur le flanc gauche de son unité. Il s'en était rapidement entretenu avec moi venu soutenir le groupe après la blessure de *Luc BERTIN*. Mais il n'y avait plus aucun espoir d'obtenir un élément de renfort, il n'y avait plus de réserves. Partout les divers éléments du maquis étaient engagés avec tous leurs effectifs.

Vers 17 heures, nos groupes même disloqués tiennent encore et se battent avec un rare courage. Il se produit alors un instant de répit. L'ennemi procède à une relève de ses troupes. Mais à 18 heures les combats reprennent de plus belle et les Allemands incendient les bois, les haies où se trouvent nos groupes. Utilisant l'écran de fumée ainsi provoqué, les éléments adverses accentuent leurs infiltrations et parviennent à installer deux mitrailleuses derrière ce qui reste du groupe *COURCOUL* qui s'accroche toujours à sa position.

Je tente alors une ultime manœuvre pour permettre le repli de ce groupe en grand danger. Je récupère un lance-roquette *PIAT* avec le tireur *LAMESCH* et le chargeur *DE CROY*. Tous trois nous rampons dans les couverts et arrivons face aux mitrailleuses qui tirent derrière une haie à une trentaine de mètres. Les balles sifflent de partout, hachant les herbes et labourant la terre. *LAMESCH* arme son *PIAT* mais la roquette est mal enclenchée et il doit se découvrir pour la replacer. Il est tué aussitôt d'une rafale qui lui scie littéralement le ventre. *DE CROY* prend immédiatement sa place et, pendant que j'arrose la haie au FM chargeur après chargeur, réussit à expédier la torpille sur l'une des

mitrailleuses que l'on repère facilement par la fumée des départs et dont le tir s'arrête instantanément.

Mais la fumée de l'incendie qui s'étend cache la seconde mitrailleuse. On tire maintenant vite et au hasard. Le corps de LEMESCH est ramené en arrière. Le groupe encerclé peut se replier. L'ennemi avance en hurlant : « *Hand auf ! Hand auf !* »

Un autre groupe de combat est encore sur le chemin de Forcy, avec deux FM. Le premier est servi par HIGIER, tireur et par NEUGNOT. Cette arme est à peine en position qu'André NEUGNOT est tué. HIGIER vide son chargeur engagé dans l'arme, mais le groupe doit se replier. L'autre FM est servi par Marcel ISAAC qui raconte lui-même son combat :

Je suis posté avec un Bren à l'embranchement des chemins menant l'un au camp l'autre vers l'étang de Chausselas. Le tir ennemi est particulièrement violent. J'entends les départs d'un *PIAT* un peu plus loin que moi vers Forcy, des hurlements, des appels.

L'ennemi se rue à l'assaut et le *PIAT* se replie. Je le couvre en balayant la route, fauchant plusieurs Allemands qui voulaient la franchir. Je me trouve maintenant seul au contact. Alors je tire, je tire... Un autre groupe, celui de COURCOUL je crois, vient heureusement me soutenir et nous pouvons ainsi décrocher. Je suis fier aujourd'hui d'avoir réussi ma mission, et aussi d'avoir servi pendant cette période sous les ordres et à l'exemple du lieutenant de SAINT-PHALLE...

On ne peut citer, continue Jean LARDRY, tous les actes de courage, lesquels furent nombreux. C'est ainsi que le caporal HEIM demanda au commandant PATUROT l'autorisation d'utiliser une des traction-avant dont les portes avaient été blindées, pour foncer sur Forcy tel un char d'assaut. L'autorisation accordée, Roger BERTIN se porta volontaire et prit un FM pour cette équipée. En arrivant au point de combat ils me rencontrèrent et je leur interdis cette sortie manifestement vouée à l'échec.

Fernand VESSEREAU reprend à son tour :

À 20 heures, une formation ennemie, attaquant au lance-flammes, réussit à s'infiltrer entre le PA de l'étang de Chausselas et celui de Forcy. La situation est extrêmement grave. Les hommes du maquis, harassés par trois jours et trois nuits de lutte, privés de tout ravitaillement depuis trente-six heures, faiblissent.

Les deux derniers groupes de combat maintenus en réserve⁵⁰ entrent en ligne sur la rive sud de l'étang de Chausselas pour retarder le mouvement ennemi. Le répit ainsi gagné permet au lieutenant LARDRY de faire pivoter tout son dispositif autour de Forcy et de dégager son aile gauche sur le point d'être anéantie.

Le front risque cependant d'être disloqué d'un moment à l'autre et il n'y a plus aucune réserve pour le consolider. Dans ces conditions, l'ordre est donné aux unités de décrocher par échelons successifs pendant qu'il en est encore temps. La nouvelle position est fixée à 800 mètres en arrière à l'intérieur de la forêt, jalonnée par la ligne de flottation, sorte de grand fossé orienté SE-NO.

Le mouvement s'opère dans des conditions satisfaisantes face à Moussy, mais il s'avère extrêmement difficile sur le front de Forcy. L'ennemi, hâtant sa progression le long du chemin Moussy-Forcy, menace d'encercler toutes les forces situées au nord de ce chemin. La situation est critique. Coûte que coûte ce danger doit être conjuré. La mission en est confiée à un officier particulièrement énergique, le lieutenant ALÉON (dit *SABATIER*). Il disposera, à cet effet, de la section de commandement du bataillon et de deux groupes de combat ralliés au cours du repli, au total une cinquantaine d'hommes, six officiers et six fusils-mitrailleurs.

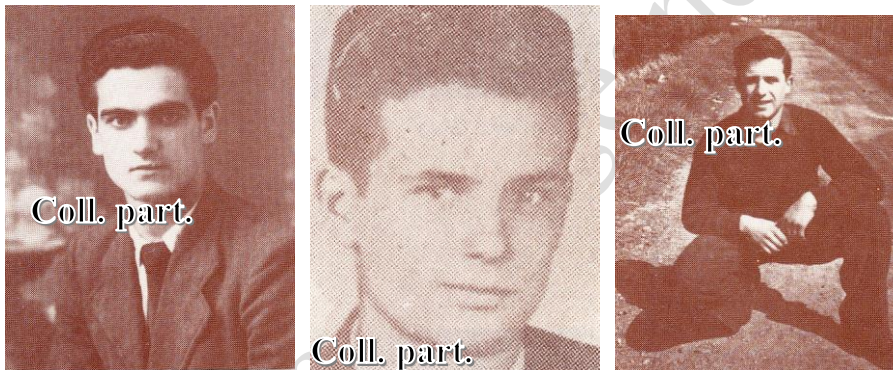
⁵⁰ Ceux d'HIGIER et d'ISAAC.

Dans un suprême sursaut, cette troupe magnifiquement galvanisée engage résolument le combat et contre-attaque si vigoureusement que l'ennemi, ployant sous le choc, relâche son étreinte. L'effort n'a pas été inutile. Il maintient l'infanterie allemande assez éloignée pour que le repli s'achève méthodiquement et en bon ordre.

De son côté, le lieutenant LARDRY apporte quelques précisions :

Le dernier combat de ce 14 août sera livré par quelques officiers ayant pu se rendre disponibles. Je me retrouve aux côtés de VESSEREAU, de GAUDRY, de Roger BERTIN, d'ALÉON. Trois FM sont installés de chaque côté de la route, face à Forcy. Il s'ensuit un échange de tirs nourris avec les Allemands et les miliciens que l'on voit arriver d'un peu partout pour disparaître dans les couverts. Ainsi l'ennemi peut-il être contenu sur cet axe principal encore quelques instants.

Ce répit va permettre à Robert GAUDRY aidé par l'adjudant JOUARD de faire sauter au plastic tout le parc automobile et un peu plus tard le dépôt de munitions. L'ennemi ne récupérera aucun matériel. Fernand VESSEREAU fait miner la route de Forcy par le lieutenant MONTUPET assisté de Robert BOUSSEMART et d'Albert GAL, garçons remarquables qui, sous le feu de l'ennemi, prirent alors des risques considérables.



André CASSEYRE, Pierre COURCOUL, Marcel ROBIN, tués lors de la bataille

La nuit arrive enfin sur les hommes épuisés. Onze des leurs sont encore tombés : LAMESCH, LANCOCHE, MENIN, MÉRANDET, MOUQUOT, NEUGNOT, NOURRY, ROBIN, THOLEY, VALLÉE, VÉGNOT. Heureusement, l'ennemi lui aussi est à bout de forces, ébranlé par tant de résistance, et il ne poursuit pas son avantage.

Nuit terrible que Jean LARDRY raconte :

La nuit est venue, et avec elle une fatigue immense sur tous les combattants. Une chapelle ardente a été installée sous des tentes et où des maquisards viennent saluer leurs camarades tombés face à l'ennemi. Cette nuit est de celles qui marquent une vie. Étrange, dramatique, lourde de menaces, où chacun ressent intérieurement une angoisse profonde. Il n'y a aucun signe de panique, mais de la gravité. Chacun est à sa place, tendu. Des obus éclatent dans les arbres à intervalles irréguliers et maintiennent dans les esprits la présence des troupes allemandes qui encerclent le camp. En prévision des événements qui peuvent survenir, certains brûlent leurs papiers personnels susceptibles de dévoiler une identité. D'autres, croyants ou simplement par un réflexe de leur enfance, diront plus tard avoir prié...

Heureusement la liaison avec le maquis JULIEN, près duquel MARIAUX se trouve maintenant adossé, a pu être préservée. Les chefs des deux camps se réunissent, afin de déterminer leur action qui doit être commune. Deux solutions sont envisageables pour une décision unique :

- continuer la lutte défensive jusqu'à épuisement et au sacrifice suprême,

- risquer le tout pour le tout et, dans un dernier combat usant les dernières forces, les dernières munitions, s'efforcer de rompre l'encerclement afin de rejoindre les maquis du Haut-Morvan.

Fernand VESSEREAU a précisé sa position.

La troupe, a-t-il écrit, a subi des pertes sévères : 153 hommes (sur 535) ont été tués, blessés ou sont portés disparus. L'amenuisement des réserves en munitions, à peine suffisantes pour alimenter une nouvelle journée de combat, la médiocrité de la position de repli choisie non pour la qualité de ses champs de tir mais en raison des possibilités qu'elle offrait pour le regroupement des unités, ne permettaient pas d'envisager favorablement une prolongation efficace de la résistance.

L'un des témoins de la scène me dira l'intensité dramatique de la discussion, de l'affrontement. « Bataille de chefs » écrira le lieutenant-colonel ROCHE. À mon avis ce sont plutôt deux conceptions -que l'on retrouvera dans bien d'autres armées- qui se sont opposées, d'une part celle de *JULIEN* qui était pour la résistance à tout prix, l'action d'éclat pour le panache et la gloire, d'autre part celle des chefs de MARIAUX qui étaient pour la sauvegarde du potentiel humain, pour l'économie des vies.

Quoi qu'il en soit, cette première réunion ne donne rien, chacun restant sur ses positions. L'état-major de MARIAUX se réunit. Fernand VESSEREAU ne veut pas partir sans *JULIEN* envers qui il se sent une obligation morale. Ce sera le commandant PATUROT qui, avec quelques officiers, ira signifier à *JULIEN* leur décision irrévocable de départ.

C'est donc, en définitive, la solution de repli qui va être adoptée, imposée même, par MARIAUX. Elle sera d'ailleurs approuvée par l'état-major de Cœuson et par le lieutenant-colonel ROCHE qui la défendra ouvertement à l'encontre des propos amers de *JULIEN*. Le lieutenant-colonel ROCHE écrira en effet :

Le décrochage a eu lieu en bon ordre et conformément aux directives du commandant départemental.

Chez MARIAUX, les ordres sont donnés sur le champ. La percée sera tentée simultanément, à l'ouest par le lieutenant LARDRY vers la ferme de la Caretarderie, à l'est par le lieutenant GERRIET sur le hameau des Maisons du Bois. Ces deux officiers recevront chacun trois sections de fusiliers-voltigeurs et un groupe de mortiers. Le mouvement sera déclenché aux premières lueurs du jour et à l'initiative de chacun des commandants de détachement. Les 3^e et 5^e compagnies seront chargées d'exploiter l'éventuelle percée et seront stationnées en formation articulée, pour le 15 août à 5 heures, autour du carrefour de l'étoile. La 2^e compagnie maintiendra le contact avec l'ennemi et assurera la couverture de l'opération.

Les blessés seront confiés au détachement LARDRY et à une petite équipe médicale avec le docteur LAURENT, Mesdames VESSEREAU et GAUDRY. Le point de ralliement est Jailly. Les papiers du PC susceptibles d'être compromettant en cas de capture sont brûlés. D'autres sont enterrés au pied d'arbres (ils seront par la suite récupérés). La caisse du maquis est répartie entre les officiers.

Au cours de cette journée du lundi 14 août, cependant, l'état-major de Cœuson a enfin réagi, à la suite notamment de l'intervention du lieutenant MONTUPET.

Alors tous les maquis de la Nièvre, alertés, *BERNARD*, *JOSEPH*, le *LOUP*, *SERGE*, *CAMILLE*... ainsi que les FTPF des bords de Loire, vont se précipiter à la rescousse, soit par intervention directe sur les lieux des combats, soit par des embuscades sur toutes les routes, sur tous les axes susceptibles d'être empruntés par les renforts allemands.

Dans toute la région, durant une semaine, dans un rayon de 25 à 30 kilomètres autour de Crux-la-Ville, vont se succéder embuscades et accrochages meurtriers pour les deux parties, sur toutes les voies menant vers la bataille.

La concertation avec les maquis, la coordination des moyens, le rassemblement des unités ne sont cependant pas, pour l'état-major, une entreprise facile. Ce ne sera que dans l'après-midi que les premiers renforts pourront être acheminés vers leur destination.

Ce matin, lit-on dans le journal de marche de l'état-major, le camp MARIAUX a demandé de l'aide à envoyer à Bazolles. Une section du maquis *JOSEPH* (la section BORDERON) et une section de la compagnie du PC partent vers cette localité à 16 heures. Le lieutenant TURPIN, commandant les deux sections est victime d'un accident de voiture et se casse un bras. Le capitaine ÉGELEY, qui devait l'accompagner en observateur, prend le commandement du détachement.

À 17 heures, écrit le capitaine AUBIN (maquis *BERNARD*), le lieutenant *ANDRÉ*⁵¹, commandant la 1^e compagnie, reçoit l'ordre de départ avec une compagnie composée :

- d'une section du maquis *BERNARD*
- d'une section du maquis *CAMILLE*
- d'une section du maquis *SERGE*
- d'un groupe de mortiers.

Le ralliement est fixé au pont de Boulard, le point d'arrivée est Bazolles. L'itinéraire est donné à 19 heures au lieutenant *ANDRÉ* : Pont de Boulard, Ouroux, Chassy, Montreuillon, Égreuil, Pain, Bazolles. Le départ ne pourra cependant se faire qu'à 21 heures car les camions de *BERNARD* ne sont pas en place.

Les sections de *CAMILLE* et de *SERGE* se trouvent déjà au rendez-vous depuis plus d'une heure et demie.

Le voyage s'effectue sans incident jusqu'au passage à niveau d'Égreuil. Là, on entend nettement le bruit du canon dans le lointain. Le lieutenant *ANDRÉ* donne alors l'ordre de rouler tous feux éteints. Une voiture légère établit la liaison avec Bazolles et un guide nous conduit au maquis *DANIEL*. Arrivée le 15 août à 8h30. Le lieutenant *ANDRÉ* se met à la disposition du capitaine ÉGELEY arrivé la veille avec le premier détachement.

Le maquis *DANIEL* a donc vu arriver, ce lundi 14 août, les premiers renforts :

Deux sections (celle du PC, l'autre de *JOSEPH*) arrivent les premières et sont postées, dès la soirée, en direction des Assarts avec une de nos sections commandée par le lieutenant MORGAN. La première mission de ces renforts est de chercher le contact avec les assiégés et de leur porter du ravitaillement et de l'eau. Chaque soldat est muni d'un pain et d'une gourde d'eau.

Un agent de liaison envoyé en éclaireur pour tenter de s'introduire dans le camp MARIAUX manque deux fois de se faire prendre et la troisième fois subit une fusillade de la part de l'ennemi. Par ailleurs, un groupe de notre section parti en pointe avancée se heurte à une patrouille allemande sur la route des Assards. Il ouvre le feu à moins de quinze mètres et la patrouille est anéantie.

L'approche des maquis encerclés s'avère impossible. Le capitaine ÉGELEY, qui dirige l'opération, décide le repli sur notre camp.

De leur côté, au cours de cette journée noire, les populations ont vécu dans la terreur.

À Crux-la-Ville, les habitants peuvent voir flamber non seulement la ferme de la Colonne ou le village de Sancy, mais aussi les hameaux de la Corne et des Maurouées. La *gestapo* ouvre les cercueils des maquisards dans l'église. Le maire MAGNIEN, l'abbé MULOT, l'entrepreneur GAUGE sont arrêtés. On les interroge sans relâche. On leur fait creuser des tombes, celles des maquisards ou les leurs ?

⁵¹ Georges-André GUYOT, *ANDRÉ*, est de Vengeance. Voir ses écrits sur le site (note de Marc Chantran).

À Moussy, les Allemands perquisitionnent et pillent dans toutes les maisons. Ils emportent linge, provisions, bicyclettes, postes de radio, bijoux, argenterie... Le maire PIFFAULT qui proteste est menacé d'arrestation.

La ferme de Lucien MICHEL accusé d'approvisionner le maquis -les Allemands ont trouvé à la ferme de la Colonne la dépouille d'une de ses vaches ainsi qu'une bâche portant son nom- est incendiée. Lucien MICHEL parvient à s'enfuir mais sa femme est menée contre un mur pour être fusillée. Elle ne doit la vie, au dernier moment, qu'à son état de grossesse avancée.

Lucien MICHEL a été dénoncé par un de ses ouvriers agricoles, dit *le BOULONNAIS*. Mais ce dernier, réfugié plus allemand que boulonnais, s'avère rapidement un complice de l'ennemi. Il sera exécuté par le maquis *JULIEN* et enterré au cimetière de Moussy.

Un autre réfugié ouvrier agricole, *le POLONAIS*, déjà arrêté par MARIAUX pour son excessive curiosité mais relâché faute de preuves, réussit à s'enfuir après avoir été vu avec les Allemands durant les combats. Il commit cependant l'imprudence, à la libération, de revenir dans la région. Reconnu à Prémery, amené aussitôt à *JULIEN* qui venait de réoccuper ce secteur, il sera exécuté par ce dernier. Sa femme, *la POLONAISE*, connut le même sort, fusillée par les responsables de MARIAUX.



Des groupes du maquis Mariaux

3.3 Le repli

3.3.1 Le mardi 15 août.

Dans la nuit du 14 au 15 août, vers 2 heures, deux avions anglais survolent les camps. Ils viennent parachuter sur le terrain *Cadre noir* de *JULIEN*. En morse lumière il leur est signalé que le camp est encerclé d'où l'impossibilité de recevoir le matériel. Un dérisoire SOS est lancé. Les avions signalent qu'ils ont compris le message, puis disparaissent. Les deux détachements de *MARIAUX* vont prendre leur position de départ, de même que les troupes de soutien.

Le jour qui se lève, écrit Jean *LARDRY*, voit les groupes étirés, rasant les couverts, transportant les blessés sur des brancards improvisés, les hommes titubant de fatigue, se camouflant au bruit des avions ennemis.

Dans cette marche de cauchemar, un accident ajoute à notre misère. Harassé un homme trébuche, une balle de son arme part et blesse mortellement le sergent *COURCOUL*, un de nos meilleurs chefs de groupe.

- Faites donc quelque chose ! crie Madame *GAUDRY* au docteur *LAURENT*. Ce dernier hoche la tête, impuissant. Tous ont compris. En quelques minutes *Pierre COURCOUL* meurt, vidé de son sang.

La marche continue. On est étonné de passer si facilement. C'est qu'un fait nouveau, inattendu, vient de se produire. Certains maquis regroupés interviennent sur les arrières de l'ennemi pour nous aider.

Les renforts envoyés par l'état-major sont en effet entrés en action :

- à l'est, débouchant des bois de *Vorroux*, les sections du capitaine *ÉGELEY* attaquent, en les prenant à revers, les troupes allemandes de *Crux-la-Ville* et de *Forcy* ;
- à l'ouest, les FTPF du commandant *ROLAND CHAMPENIER* harcèlent les troupes ennemies engagées sur *Moussy*.

Pour les maquis du *Mon/an*, le dispositif suivant a été adopté par le capitaine *ÉGELEY* :

- à l'aile nord, la section du *PC* et une section *DANIEL* tiennent la route entre *Mourry* et *Lâché*, la D 181, surveillant les axes en direction de *Vitry*, *Guipy*, *Pazy* ;
- à l'aile sud, une section *DANIEL* assure la couverture ;
- au centre, la section *CAMILLE* occupe le carrefour des Grands Faux sur l'axe *Crux-la-Ville Bazolles*, la D 256. La section *SERGE* tient le carrefour forestier à un kilomètre environ au nord sur *Crux-la-Ville Vorroux*, non loin de la *Méloise*. Ces deux sections ont mission de s'accrocher sur leurs positions jusqu'au soir pour permettre à la fin de l'opération le décrochage du camp *DANIEL* ;
- entre ces deux carrefours des Grands Faux et de la *Méloise*, les deux sections de *BERNARD* et *JOSEPH* sont échelonnées le long de la route. La section *BERNARD* sera chargée de progresser au-delà de cette base afin de réaliser la liaison avec les maquis *MARIAUX* et *JULIEN* qui vont tenter la sortie par les *Maisons du Bois*. Cette progression sera rendue difficile par la présence de guetteurs signalés dans le clocher de *Crux-la-Ville* ;
- la section du *LOUP* est tenue en réserve.

À 7h30 le dispositif est en place, juste au moment où les Allemands reprennent leurs activités de patrouilles. La section *BERNARD* avance et le contact est établi avec l'ennemi vers les *Maisons du Bois*, alors que les détachements *LARDRY* et *GERRIET* sont déjà en marche. La *wehrmacht*, prise entre deux feux, ne résiste guère et se retire. Le lieutenant *GERRIET*, puis *JULIEN* vont pouvoir passer, tandis que le lieutenant *LARDRY* que le gros du maquis a suivi est parti plus au sud.

À l'ouest, les FTPF, de leur côté, ne sont pas restés inactifs :

- le 12 août, à 21h30, un convoi se dirigeant vers Prémery tombe dans une embuscade tendue par le maquis JEAN et le groupe YVAN au Chêne des Quatre Bandes près d'Aunay-en-Bazois. Dix Allemands sont tués ;
- le 13 août, à 16 heures, un convoi ennemi est accroché au Greux d'Urzy par un groupe du maquis MELNICK. Un Allemand est tué, les autres s'enfuient abandonnant 16 mousquetons et 1500 cartouches ;
- le 14 août, un groupe FTP de Chaulgnes attaque une voiture allemande et une camionnette à Parigny-les-Vaux. Deux Allemands sont tués ;
- le 14 août encore, une embuscade tendue à trois kilomètres de Saint-Saulge sur la route nationale n° 55 détruit un camion et met une quarantaine d'Allemands hors de combat, tués ou blessés ;
- toujours le 14 août, une embuscade sur la route de Bona fait cinq *feldgendarmes* tués ;
- le 15 août, encore au Greux d'Urzy, une section du maquis *Gabriel PÉRI* attaque un convoi de trois camions et deux voitures légères. Elle détruit les deux camions. Dix Allemands sont tués, dix sont blessés ;
- le 15 août, le maquis de Chaulgnes, en embuscade sur la route nationale Nevers-Prémery entre Sichamps et le Chaillou, détruit complètement un camion bourré de ravitaillement et de munitions pour les troupes de Crux-la-Ville. Huit Allemands sont tués. Malheureusement le lieutenant FTP Louis BODIN, qui commandait la section en embuscade, trouve la mort dans ce combat.

Devant cette réaction brutale et inattendue de la résistance, devant ces attaques meurtrières, les Allemands, surpris et inquiets, ont un moment de flottement et vont procéder à un regroupement de leurs forces. Il va s'en suivre un certain répit qui va d'une part permettre aux maquis MARIAUX et JULIEN de terminer au mieux leur percée, d'autre part empêcher les Allemands d'engager la poursuite des groupes qui se replient. Il faut d'ailleurs faire vite, la supériorité en hommes et en matériel de l'ennemi lui permettant de se ressaisir rapidement.

Le détachement du capitaine VESSEREAU et du lieutenant LARDRY arrivent au petit jour à la ferme de la Caretarderie. Les hommes sont fourbus, traînant les brancards, portant chacun plusieurs fusils qu'ils n'ont pas voulu laisser à l'ennemi. Puis le détachement se dirige vers Jailly à l'ouest de Saint-Saulge, ravitaillé au passage par les fermiers de Maubranche et de la Thionnerie. Il arrive vers 23 heures à Sainte-Marie. La population fait l'impossible pour apporter du ravitaillement et un réconfort hautement appréciés. Les hommes vont pouvoir se reposer une partie de la nuit. Les blessés les plus sérieusement atteints sont installés dans une ferme isolée où ils vont rester, soignés par l'équipe médicale sous la protection d'un groupe de combat commandé par le sergent BEAUJARD.

De son côté, le détachement du lieutenant GERRIET est arrivé, avec ses 117 hommes, à Jailly entre Vorroux et Bazolles, dans le dispositif de DANIEL. Il apparaîtra alors qu'au cours de ce repli une confusion s'est établie dans les objectifs entre les deux Jailly, celui de Saint-Saulge vers lequel se dirigera le détachement LARDRY et celui de Bazolles où est allé le détachement GERRIET.

Au camp JULIEN, après la décision de décrocher, le matériel a été enterré. Les sections sont relevées une à une et en bon ordre. Un des groupes s'incorporera aux sections de SERGE et de CAMILLE avec lesquelles elle continuera le combat. Les autres, après divers cheminements, se retrouveront le soir tout près du camp DANIEL.

Pendant toute cette journée, le capitaine ÉGELEY va maintenir sa pression pour permettre aux maquisards des deux camps, notamment aux retardataires, de pouvoir se regrouper à Vorroux et Bazolles.

Vers midi, une section de la formation *ANDRÉ* du maquis *BERNARD* entre au contact au carrefour de la Corne. L'accrochage est sérieux et l'ennemi attaque avec un certain succès. L'automitrailleuse de *JULIEN*, débouchant des Maisons du Bois arrive à la rescousse, enlève un nid de mitrailleuses et nettoie le carrefour.

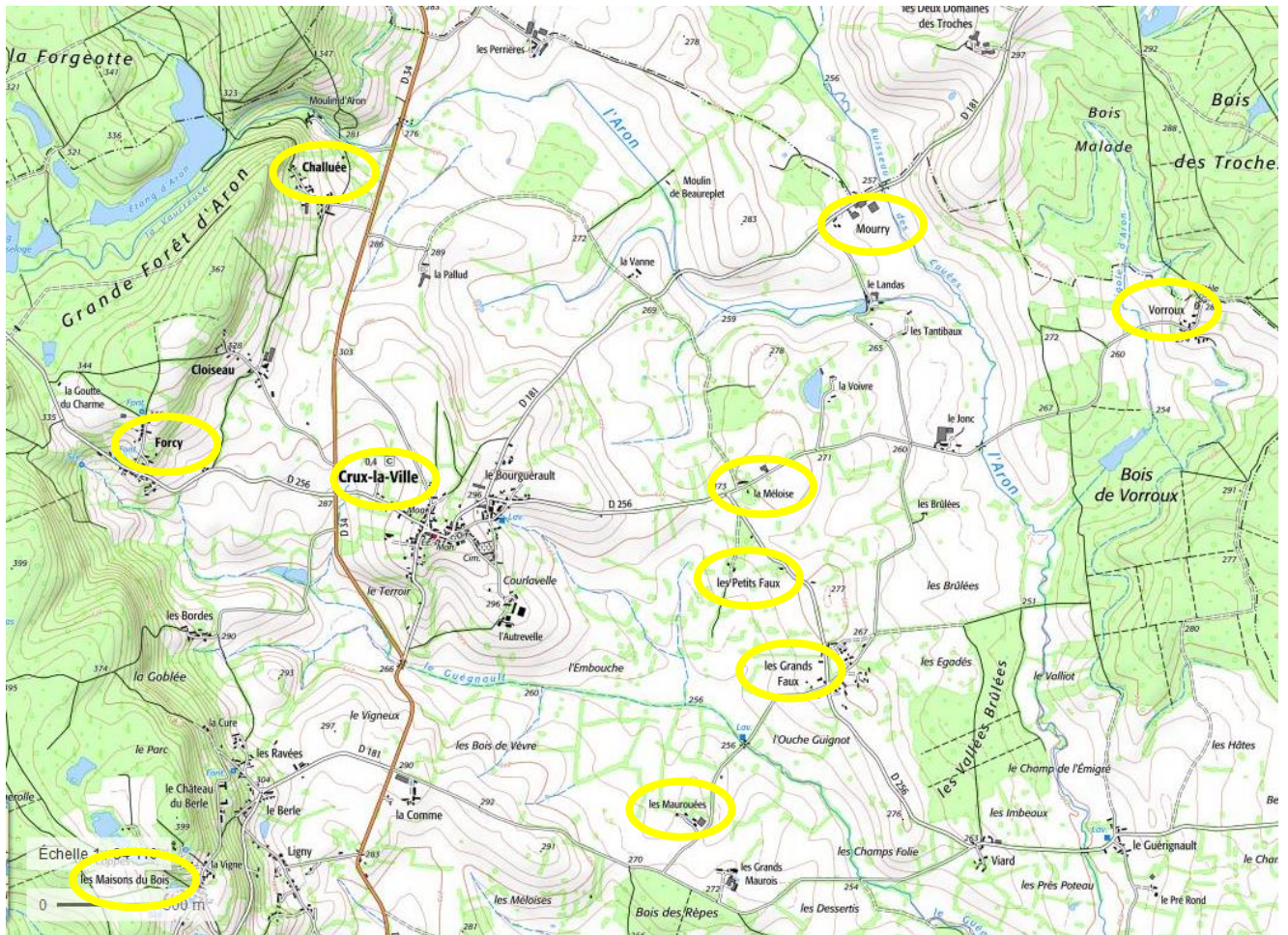
À la ferme de Maurouées, un des groupes de *JULIEN* se fait surprendre par les Allemands et des miliciens. Les maquisards tentent une sortie désespérée et en force de la ferme. Ils se font tuer sur place plutôt que de se rendre⁵². Plus loin, deux autres résistants sont pris et massacrés⁵³. À 15 heures, les Allemands tentent une nouvelle et forte attaque contre ce carrefour des Cornes où ils entendent passer des camions. Elle est repoussée et finalement, à la nuit tombante, les sections perdent le contact avec l'ennemi et, mission accomplie, décrochent sans difficulté.



Des groupes

⁵² *BRUNO, LULU, TITO, HONORÉ*, ainsi que Marcel MARQUER (de MARIAUX).

⁵³ *MONTMORENCY* et *GÉNIE*.



Le repli du maquis vers Cœuson : les différents lieux évoqués

À l'état-major de Cœuson, le capitaine ÉGELEY est revenu pour rendre compte de la situation. Il confirme que les maquis MARIAUX et JULIEN ont pu décrocher et se regroupent sur le camp DANIEL. Les renforts envoyés pour permettre l'opération sont toujours au contact de l'ennemi.

À Moussy cependant, toujours le 15 août, le soir, le maire PIFFAULT est arrêté et emmené sous la pluie et la grêle sur un camion de munitions au château de Plagny pour y être fusillé. Il est pourtant ramené le 16 août à la prison de Nevers où il reste sans nourriture jusqu'au 18 août. On lui refuse même un verre d'eau. Il y restera jusqu'au 28 août, date à laquelle il sera libéré.

À Crux-la-Ville, les trois otages passent une journée difficile :

- M. GAUGE est emmené avec sa voiture sur les lieux des combats en direction du camp MARIAUX par le lieutenant GERLACH du bataillon russe ;
- M. MAGNIEN, le maire, est conduit auprès du colonel VIER pour un nouvel interrogatoire ;
- quant au curé, un peloton de six hommes, trois à sa droite, trois à sa gauche, commandé par un sous-officier, l'emmène au cimetière et l'oblige à creuser une tombe. Au cours de son procès, le lieutenant GERLACH confirmera, comme le curé le supposait, qu'il avait reçu l'ordre de l'exécuter. On lui jette des pierres, on le provoque, mais l'abbé MULOT, conscient que s'il répond, il sera immédiatement abattu, supporte tout sans faiblir. Un sous-officier arrive avec un contre-ordre. Le curé est ramené dans sa geôle où il retrouve le maire MAGNIEN et, stupeur, tous deux sont libérés.

Quant à l'entrepreneur GAUGE, il devra suivre le soir, avec sa voiture dans laquelle six blessés ont été entassés, une colonne allemande qui se retire sur Nevers. Il y sera emprisonné puis relâché quelques jours plus tard après avoir payé une forte amende.

3.3.2 Le mercredi 16 août

Dans la nuit, le lieutenant MONTUPET est reparti à Cœuson avec le capitaine ROUSSILLON -en passant par Saint-Saulge où ils récupèrent la voiture du docteur LAURENT sur les indications de ce dernier- pour réclamer des moyens de transport. Ils repartent vers 4 heures avec trois camions et plusieurs camionnettes ainsi que leurs chauffeurs. Les 117 hommes de MARIAUX ayant rejoint le camp *DANIEL* sous les ordres du lieutenant GERRIET sont embarqués vers Cœuson où ils arrivent vers 18 heures. Les blessés sont dirigés vers le maquis *JOSEPH*. Puis les camions repartent vers Bazolles.

Pendant ce temps, l'autre partie du maquis, celle du lieutenant LARDRY, s'est remise en route à 2 heures du matin, par une pluie fine qui transperce. Par l'itinéraire de Saint-Martin, contournant Saint-Saulge par le nord, elle se dirige vers la ferme de Champigneux à quelques kilomètres à l'Est de cette localité. Le soir venu, on se remet en marche pour atteindre Aahun en pleine nuit.

De leur côté, les hommes de *JULIEN* ont fait leur entrée dans le camp *DANIEL* à 7 heures. Après un court repos et la reconstitution des groupes de combat, ils quittent le camp vers 20 heures en direction des étangs de Vaux, la Collancelle, Aunay-en-Bazois.

Dans son décrochage, le lieutenant LOUCKI de *JULIEN* se sépare -sans ménagement- de la section MARIAUX qu'il avait reçue en renfort. La section va effectuer son propre repli vers Sainte-Marie mais elle y arrivera après le départ du gros de la troupe. Ne sachant où retrouver le maquis, elle va se disloquer. Certains vont rentrer chez eux, les autres réussiront à rejoindre par leurs propres moyens.

L'ennemi n'a cependant pas abandonné. Dès le matin il attaque les postes avancés de *DANIEL*. Peu avant midi, il menace l'aile gauche du dispositif en même temps qu'il réussit à s'approcher du centre. Une section du *LOUP* est envoyée en renfort au centre cependant qu'une autre section se déploie à l'extrémité de l'aile gauche afin d'intercepter les infiltrations qui se produisent dans les taillis.

La section *CAMILLE* et les deux sections de *BERNARD* qui se trouvent en avant et aux Grands Faux se replient de quelques centaines de mètres. Vers 14 heures, le décrochage général est décidé. Le matériel est embarqué et à 19 heures tout est prêt pour le départ en direction du Morvan.

Un nouveau dispositif est établi. Les troupes du *LOUP* se chargent d'assurer la sécurité sur les axes devant permettre le débouché vers la forêt de Montreuillon. Certains éléments, les plus éprouvés, sont ramenés sur Vorroux cependant qu'une section *JULIEN* prend position pour couvrir le repli.

Le décrochage définitif est effectué à la tombée de la nuit, un des groupes *DANIEL* se chargeant de couvrir la retraite générale. Ce groupe va tenir dans Vorroux jusqu'à 4 heures du matin, puis se retirera à son tour pour rejoindre à pied le gros du maquis dans la forêt de Montreuillon. L'ennemi est heureusement lui aussi fatigué et n'exploite pas la situation. Le camp ne sera même pas occupé.

Pendant ce temps, la population de Crux-la-Ville poursuit son calvaire. Elle voit arriver du champ de bataille des camions allemands pleins de morts et de blessés. Les Allemands sentent que les maquisards vont leur échapper. Alors, comme à Planchez, comme à Montsauche, ils vont se retourner contre la population civile et ils accentuent leurs opérations de pillage et de brigandage. Pire encore, comme à Dun-les-Places, ils vont s'acharner sur les habitants eux-mêmes.

Aux Petits Faux, les soldats allemands abattent dans les bras de sa mère Julien RICARD, jeune homme de 18 ans, qui aux cris des Allemands a répondu en levant le bras porteur d'un tire-vache, geste menaçant qui lui vaut la mort.

Ils arrêtent le père de la victime, Louis RICARD, et un domestique Joseph FRANIACK. Ils arrêtent aussi, dans les maisons voisines, Simon ROY, un ancien de la guerre 1914-1918 -il a 56 ans- puis Joseph BLASKA, employé à l'entreprise GAUGE. Ils mettent le feu aux maisons COMTE et SEGOND à la Méloise. Puis ils remontent à Crux-la-Ville. Les prisonniers sont molestés, outragés, torturés. À la tombée de la nuit, ils sont conduits dans un petit pré appartenant à Adrien LEBLANC et là ils sont froidement abattus à coups de mitraillette.

Déjà le matin, les Allemands avaient exécuté, après l'avoir torturé et outragé -« Ils ont pissé sur son corps », écrit l'abbé MULOT- André CHERMETTE, de Longpont, chauffeur chez GAUGE, entré au maquis *JULIEN* et fait prisonnier le matin même.

Autre épisode bouleversant au milieu de ces horreurs. L'on put voir arriver, au milieu des combattants, une petite vieille avec sa voiture à âne. C'était Madame GOUNOT, de Giry, mère nourricière d'André NEUGNOT, tué à Forcy. Ayant appris la mort de son fils -son mari Louis GOUNOT était le maire de Giry et fut le premier informé- elle était partie avec sa carriole chercher le corps de son enfant malgré les adjurations de tous. À chaque rafale, à chaque tir, la bourrique s'arrêtait, mais rien n'aurait pu stopper « la Jeanne CHATIN » comme on l'appelait à Giry. À grands coups de trique dans l'arrière-train de la bête, elle parvint sur les lieux des combats, chargea le corps de son gars dans la voiture, sur un lit de fougères, et le ramena au pays à travers les troupes allemandes qui la laissèrent passer, comme avec respect.

3.3.3 Le jeudi 17 août

Dès l'aube de ce 17 août, les hommes d'ÉGELEY et de *JULIEN* arrivent, vers 5h30, au passage à niveau d'Égreuil et continuent leur route jusqu'aux bois de Montreuillon. À 7h30, ils embarquent dans les camions pour le retour à Cœuson. Ils emmèneront le lendemain à Brassy les maquisards de *JULIEN* qui rejoindront à pied leurs nouveaux cantonnements à Plainevas.

Le gros du maquis MARIAUX s'installe à Maison-Comte au nord de Corancy et récupère ses blessés restés à Sainte-Marie. L'autre fraction de la troupe, c'est-à-dire le détachement GERRIET, prendra à Cœuson où elle avait été transportée, quelques heures de repos.

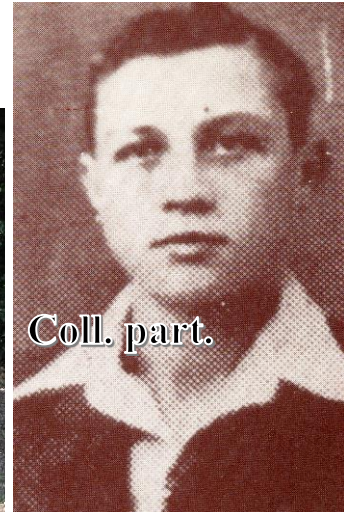
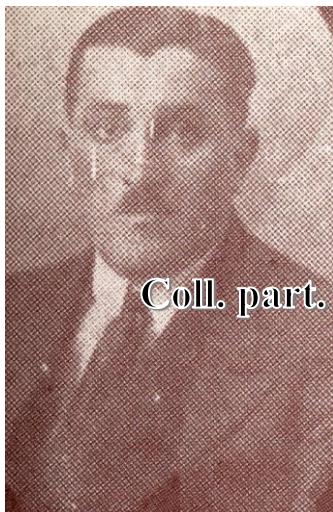
Mais il était dit que le maquis MARIAUX irait jusqu'au bout de son calvaire. Au cours de ces déplacements, en effet, un détachement conduit par le lieutenant JUVANON, les adjudants-chefs NÈGRE, GIRAUD et GAINE, doit livrer un combat de rencontre.

Du point de rassemblement d'Égreuil, le gros du détachement LARDRY est parti dans les véhicules des maquis *BERNARD* et *JOSEPH*, et arrivera sans encombre à destination dans ses nouveaux cantonnements. Une cinquantaine d'hommes, ceux du lieutenant JUVANON, attendent le retour d'un véhicule. Ce dernier arrive enfin, conduit par le chauffeur DÉGLISE du maquis *JOSEPH*. Les hommes s'y entassent et s'assoupissent, épuisés par plusieurs jours de combat.

Il est 17h30. Au carrefour de la RN 44 et de la D 126, à hauteur de la ferme de la Chaumière, le car se heurte à deux camions allemands pleins de soldats -une soixantaine- qui, comme à la parade sautent de leurs sièges, s'éparpillent dans les fossés et ouvrent le feu alors que sur les camions des mitrailleuses jumelées arrosent le car. Un second véhicule, une camionnette conduite par le chauffeur René *JULIEN* vient buter contre le car.

Le jeune DÉGLISE n'a pu forcer le barrage et a « pilé », calant son moteur. De l'arrière du car, heureusement un FM a ouvert le feu, obligeant l'ennemi à courber la tête. Ce bref répit permet aux passagers de s'évacuer en catastrophe, par la porte, par les fenêtres restées ouvertes en raison de la chaleur. Par miracle, personne n'est touché, et pourtant, plus tard, on pourra compter près de 250 impacts de balles.

Il fut heureux, dira l'adjudant-chef NÈGRE⁵⁴ qu'aucune des grenades à manche dont l'ennemi nous arrosait ne tombe dans le car. C'aurait été un véritable massacre. Devant cette avalanche de feu, les maquisards comprennent que leur salut n'est que dans la dispersion. Celle-ci s'effectue dans des conditions difficiles, protégée par le tir des hommes les plus courageux. Au pignon des cabinets de la ferme de la Chaumière, l'adjudant-chef GAINÉ s'effondre. Il a été touché d'une balle en pleine tête et meurt en quelques secondes. Le jeune CONRAD, qui n'a pas encore 18 ans, tombe à son tour, un peu plus loin, dans le pré au-delà de la rigole de l'Yonne qu'il vient de traverser. Mort lui aussi. Trois autres sont blessés -dont Auguste PENOT-. René JULIEN charge l'un d'eux sur son épaule ; il a reçu une grenade qui lui a déchiré le dos. JULIEN l'emmène jusqu'au château de Chassy où il sera soigné. Par chance, les Allemands, par excès de prudence ou crainte d'une embuscade, n'engagent pas la poursuite. Les maquisards, après avoir traversé la rigole, après avoir tourné en rond dans les bois, regagneront à pied, dans la nuit et en ordre dispersé, les hameaux de Poirot et de Maison-Comte. Une première tentative, le lendemain matin, pour récupérer les victimes et le matériel échoue devant la présence des Allemands qui eux aussi cherchent les blessés et tendent des embuscades. Le lieutenant MAURICE, du maquis *BERNARD*, est envoyé avec ses groupes pour chercher le contact. Il rentrera à la nuit, mission accomplie, ramenant les deux morts, le car et la camionnette, carrosseries transpercées, pneus crevés. Abel GIRAUD retrouvera même dans le car la sacoche intacte qu'il avait oubliée la veille et contenant une partie de la caisse du maquis⁵⁵. Quarante ans après, plus rien à cet endroit ne marque le combat qui s'y est déroulé, sauf, à la Chaumière, une vieille horloge criblée de balles et arrêtée pour toujours à l'heure sanglante de ce 17 août 1944⁵⁶.



Lucien GAINÉ et Marcel CONRAD, tués à La Chaumière (stèle commémorative)

⁵⁴ Il sera nommé quelques jours après, le 29 août 1944, sous-lieutenant pour sa brillante conduite pendant les combats de Forcy.

⁵⁵ Lucien GAINÉ et Marcel CONRAD seront provisoirement inhumés dans le cimetière franco-anglais de Cœuson (tombe n° 22 et 23). Il est précisé dans les archives : « Le lieutenant GAINÉ, de petite taille, complètement défiguré, a été enterré avec des jambières de cuir lacées ».

⁵⁶ En 1999, une stèle commémorative a été élevée sur le lieu de l'accrochage (note de Marc Chantran).

3.4 Le bilan - Les conséquences

La bataille de Forcy-Moussy fut particulièrement meurtrière :

- 32 morts pour les maquis, à savoir 21 chez MARIAUX et 11 chez *JULIEN*, et 55 blessés graves, à savoir 40 chez MARIAUX et 15 chez *JULIEN* ainsi que de nombreux disparus ;
- 330 morts chez les assaillants et 86 blessés graves⁵⁷.

Pour la résistance nivernaise, ces combats furent un incontestable succès. Elle montra, dans cette circonstance et de façon éclatante, son unité et son efficacité. Les accords d'Ouroux qui avaient enfin vu, dans les tout premiers jours d'août, l'unification des forces FFI et FTP venaient de porter leurs fruits. La démonstration sur le terrain d'une stratégie globale aura un effet psychologique immense aussi bien sur la résistance elle-même, que dans l'esprit des populations et surtout sur le moral de l'ennemi.

Sur le plan militaire, il est apparu que ces combats ne constituaient que la première phase d'une manœuvre de plus grande envergure visant au « nettoyage » du Morvan et à l'anéantissement total des maquis entre Loire et Morvan. L'ennemi reconnaîtra lui-même son complet échec stratégique, comme l'écrira le colonel VIER dans son rapport sur ces combats :

L'échec de notre attaque fut dû à une forte résistance adverse. Stoppé dès le premier jour, notre assaut fut renouvelé, cette fois par l'est avec le même objectif, détruire le maquis. Les éléments engagés prirent violemment contact avec l'ennemi dans une ferme à 2 kilomètres Est de Crux-la-Ville et livrèrent plusieurs combats à d'autres endroits que je ne puis, maintenant, situer avec précision. L'ennemi employait les procédés de combat élastique et mettait à profit sa meilleure connaissance du terrain pour disparaître parfois et attaquer ensuite par surprise. Les blindés qui m'avaient été annoncés n'arrivèrent pas. Dans ces engagements, nos troupes subirent des pertes hors de toute proportion. Le chef des canons anti-char, un sous-officier, fut tué par des tireurs cachés dans les arbres, comme m'en rendit compte un témoin oculaire...

Pour le maquis MARIAUX, pour les maquisards dont la plupart ignoraient l'importance de leur mission, ce fut, malgré les pertes et les souffrances, une satisfaction et un sujet générateur de fierté.

Le maquis, a écrit Fernand VESSEREAU, a tenu tête à un ennemi bien supérieur en nombre, animé au plus haut point d'un esprit offensif, venu pour tuer et pour détruire, doté des moyens les plus modernes. Malgré l'intensité de la pression, le maquis a pu conserver en toutes circonstances son entière liberté de manœuvre, et les jeunes recrues maintes fois engagées au corps à corps ont défendu leurs positions avec une opiniâtreté, un courage, et un sang-froid au-delà de toute espérance. Chassé certes de la forêt de Tronçay, mais enrichi d'une nouvelle et terrible expérience, le maquis allait pouvoir se rassembler pour poursuivre ailleurs sa lutte et sa mission.

L'affrontement a donc tourné à l'avantage de la résistance. La longue nuit de l'occupation et de la clandestinité commence à s'éclaircir. Les maquis viennent de conquérir de haute lutte une plus grande liberté d'action. Non seulement ils retardent la retraite de l'ennemi qui va, de ce fait, se trouver pris dans la nasse, mais ils vont aussi pouvoir désormais se lancer hardiment dans la période exaltante de l'offensive et de la libération de la région.

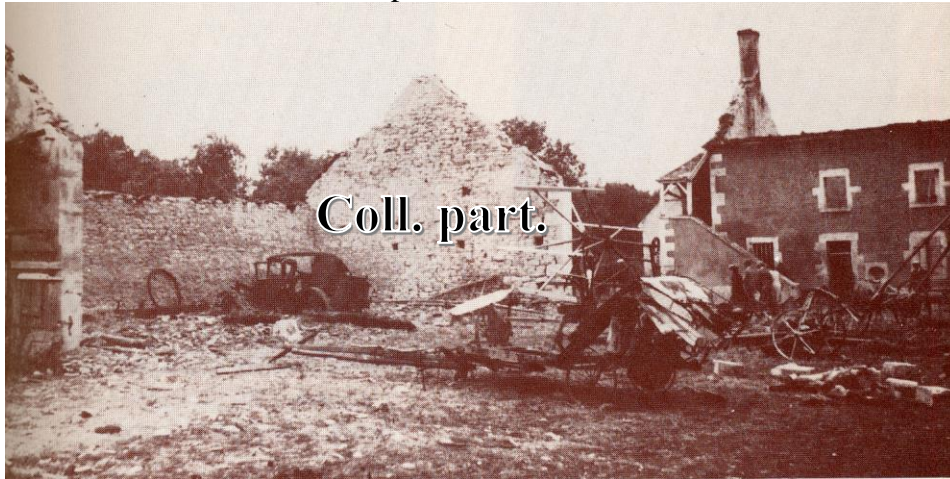
⁵⁷ Chiffres donnés par le service historique du ministère de la guerre, recoupant une annotation du lieutenant-colonel ROCHE jugeant quelque peu exagérées les pertes énoncées par *JULIEN* de 390 morts et 100 blessés graves. Fernand VESSEREAU indique, pour MARIAUX, dans la revue historique de l'armée, 153 morts, blessés et disparus.

Du 17 août au 10 septembre 1944, 97 engagements seront enregistrés à l'initiative de la résistance, faisant dans la Nièvre⁵⁸ :

- 771 tués, 281 blessés, 2.691 prisonniers chez l'ennemi ;
- 76 tués, 60 blessés, 5 prisonniers et 4 disparus chez les résistants.

Aux 2.000 prisonniers faits début septembre à Saint-Pierre-le-Moûtier, il convient d'ajouter les 3.500 faits le 10 septembre 1944 lors de la bataille d'Autun à laquelle participèrent les maquis du Morvan dont *SERGE* et *SOCRATE*.

Après la bataille :



...la ferme de la Colonne...



...le camp...

⁵⁸ Chiffres rapportés par Jean-Claude MARTINET, *Histoire de l'occupation et de la résistance dans la Nièvre, 1940-1944*.



Aujourd'hui : stèle de l'entrée du camp

4 La réorganisation

4.1 Le maquis à Corancy

4.1.1 Redéploiement

Il fallait maintenant panser les blessures et, après la secousse enregistrée, faire l'inventaire des armes, du matériel, des munitions, restructurer les unités d'un maquis ayant beaucoup souffert. Le 20 août, l'ordre arrive de l'état-major d'Ouroux de s'installer dans les localités de Cœuson, Poirot et Montpensy. Le maquis se remet en route vers ces villages.

Les hommes prennent leurs nouveaux cantonnements. L'organigramme est modifié et resserre les rangs. Il ne comprendra plus que quatre unités mais à effectifs renforcés : le PC du bataillon et trois compagnies au lieu de cinq⁵⁹. Des équipes sont envoyées dans toute la région afin de trouver les voitures et camions nécessaires au fonctionnement et aux déplacements du maquis. Le 24 août, une prise d'armes a lieu à Ouroux au cours de laquelle le lieutenant-colonel ROCHE félicite le maquis pour sa conduite au cours des combats de Moussy-Forcy. Il lui remet un drapeau offert par Jean-Marie GUYOT de La Charité au nom des populations concernées et résistantes de la vallée de la Loire.

Réunissant ensuite les officiers, le lieutenant-colonel ROCHE leur fixe la nouvelle mission du maquis : s'engager dans les plus brefs délais face à Château-Chinon et couvrir au sud le massif du Morvan que *SOCRATE* tient de Château-Chinon à Autun.

Pendant toute cette période de réorganisation, pendant tout ce mois d'août, l'équipe d'Alphonse LEVERT n'est pas restée inactive.

Le 11 août les six hommes du groupe ont coupé la voie ferrée Nevers Clamecy près d'Urzy, à Feuilles, bloquant un convoi allemand allant vers Premery.

Dans la nuit du 12 au 13 août, l'équipe au complet plus Georges BERTRAND sectionne le câble souterrain entre Nevers et La Charité et entre La Charité et Mesvres. La même nuit, près de la gare de cette localité, elle sectionne en petits morceaux tous les fils téléphoniques sur plus de quatre cents mètres après avoir scié six poteaux. Le poste relais de La Charité est complètement neutralisé car une équipe du Cher a sectionné le câble souterrain entre La Charité et Bourges. Pendant ces opérations les maquisards ont essuyé le feu, heureusement sans dommage, d'une embuscade allemande sur la route nationale n° 7 au lieu-dit La pointe à quelques kilomètres au nord de La Charité.

Dans la nuit du 19 au 20 août, le groupe fait sauter le pont du chemin de fer des Riots près de Pougues-les-Eaux obligeant ainsi les Allemands se rendant d'une localité à l'autre à faire le trajet à pied.

Dans la nuit du 20 au 21 août, les fils téléphoniques aériens Nevers Clamecy sont sectionnés sur la ligne de chemin de fer et sur la route n° 77. Pendant ces opérations, Alexis COUILLARD fait une chute de six mètres d'un poteau et se fracture deux côtes.

Dans la nuit du 27 au 28 août, le groupe sabote le pont de La Marche au sud de La Charité-sur-Loire. Le pont n'est pas détruit mais suffisamment endommagé pour entraver la circulation des convois allemands sur la route nationale n° 7.

Le maquis a donc pris ses positions et installé une ligne autour de Corancy, face à Château-Chinon.

Fin août, le 27 exactement, un petit groupe de cinq russes blancs de la garnison de Château-Chinon se rend à l'un des avant-postes près de Chaumard. Ils déclarent que toute la garnison russe de Château-Chinon est décidée à se rendre.

⁵⁹ Organigramme détaillé des nouvelles compagnies ci-après.

Dans l'après-midi, Robert GAUDRY va à la recherche de 15 autres Russes qui ont été signalés, mais il ne parvient pas à mettre la main dessus.

Une opération de prise de contact avec la garnison de Château-Chinon va être montée à laquelle va participer le capitaine VESSEREAU. Mais l'arrivée d'un fort contingent d'Allemands va la faire avorter⁶⁰.



Des groupes

⁶⁰ Cette opération est à rapprocher de la tentative du docteur Alec PROCHIANZ (dit *MARTELL*).

Les Russes dits de l'armée VLASSOV étaient en grande partie Ukrainiens et Baltes. Brutaux et rustres, ils étaient censés être influençables, surtout depuis le départ, le 22 août, d'une bonne partie de la garnison allemande et de son chef le lieutenant EIDER.

Le docteur *MARTELL* qui avait soigné trois prisonniers russes capturés lors des combats de la Verrerie, le 24 juin, entre Planchez et Montsauche (un lieutenant et deux soldats), qui connaissait la langue russe, essaya de convaincre l'officier de l'intérêt d'une reddition. Le colonel HUTCHINSON qui commandait les troupes SAS aéroportées -il faisait partie de la mission Verveine avec le colonel français VIAT chargés tous les deux de la direction du « bloc Morvan »- promit même, au nom des alliés, que les prisonniers ne seraient pas livrés aux autorités russes. Mais l'opération, pourtant bien engagée, là aussi échoua.

4.1.2 Organigramme des compagnies fin août 1944

1^e compagnie, à Montpensy

Lieutenant LARDRY

Adjoints : sous-lieutenant de SAINT-PHALLE - Roger BERTIN

1^e section : sous-lieutenant POIRIER

2^e section : adjudant Ali SEFSAF

3^e section : adjudant *BOYARD-ÉLIE*

2^e compagnie, à Poirot

Lieutenant ALÉON

Adjoint : sous-lieutenant SINGER

1^e section : aspirant PICHOT

2^e section : sous-lieutenant NÈGRE

3^e section : sous-lieutenant GRÉGOIRE

3^e compagnie, à Cœuson

Lieutenant JUVANON

Adjoint : lieutenant GERRIET

1^e section : adjudant-chef SAULAIN

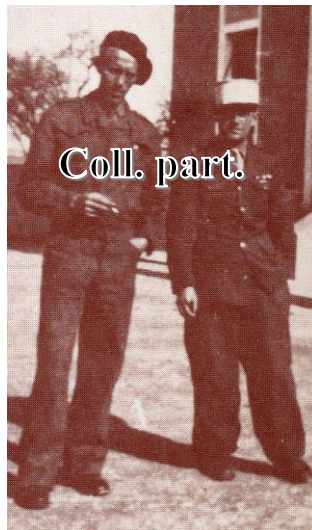
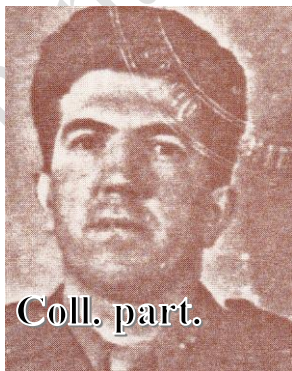
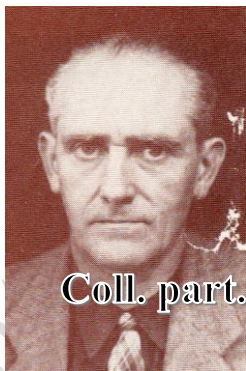
2^e section : sergent-chef FOULON

3^e section : aspirant Pierre GUYOT

En réserve de commandement

Lieutenant LORENZO

Lieutenant ÉMILE



Georges DÈBRE, Marius NÈGRE, POIRIER et ALÉON, Ali SEFSAF

4.1.3 Organigramme de la 1^e compagnie fin août 1944 à Montpensy

Lieutenant : Jean LARDRY

Adjoints : Christian de SAINT-PHALLE - Roger BERTIN

1^e section

Sous-lieutenant : POIRIER

1^{er} groupe

ALEXANDRE M.
GUÉRAULT F.
AUDRASS A.
AUDRASS R.
BAILLY André
CONTIAN R.
GASTON Louis
GERBAULT R.
LÉVEILLÉ A.
SOVERAIN J.
SPAULT Albert
RENOY Robert
VOISEMBERT A.

2^e groupe

De MAUMIGNY Guy
ALBARACINE J.
BOREL André
BOULE Adrien
CHATILLON R.
DA SILVA F.
DEMAY Louis
ÉLIES René
FÈVRE André
GOASMAT René
MARTIN René
PERRIER R.
TOULON Georges

3^e groupe

THÉVENARD Louis
MOREAU
ALEXANDRE Pierre
AMELOT Francis
BOUZIAT Jacques
DELRUE Albert
GIRARDIN R.
LELONG Marcel
LODIEU Pierre
MÉGNIEU Robert
MORIGAUD R.
MUSARD Pierre
PRUDHOMME René
ROSETTE Jean

2^e section

Adjudant : ALI SEFSAF

4^e groupe

BERTIN André
BOUIN Georges
DURAND Jean
FAVEROT R.
GUILLON J.
GUY Robert
LACOUR Léon
LEBRAS J.
NÉANT Gabriel
ROBIN Raymond
ROUSSEAU M.
ROY Cyprien

5^e groupe

CHAUVE René
BLONDEAU A.
CAILLE Pierre
CERRE Serge
DOUGNY André
FAUVEL Guy
GEOFFROY M.
GONNET Jean
LOPEZ François
MIHELIX A.
MERLIN Pierre
PAYEN Pierre

6^e groupe

MIGNARD Lucien
CLEMENT Robert
GUILLOT
HEIM Fernand
MOUSSET René
OGIER André
PATRICK Jean
ROBERT Jean
ROY René
THÉVENOT Roger
THIBAUT René
TALAMANDIER P.

3^e section

Adjudant : *BOYARD-ÉLIE*

7^e groupe

SANTERRE Jean
BESSE J.M.
BOSSU André
CABOCHE G.
CHAMPAGNE
GRANDSART R.
LASSAGNE R.
LAVILLE René
LEMONCU Roger
MARTIN Julien
MIGNARD A.
NORMAND M.
VACHER André

8^e groupe

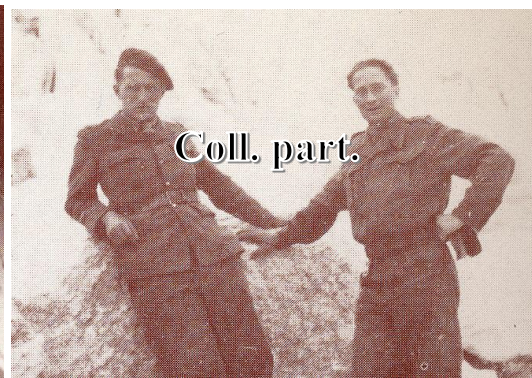
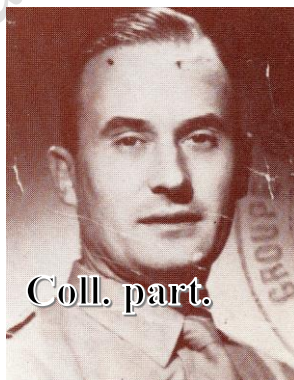
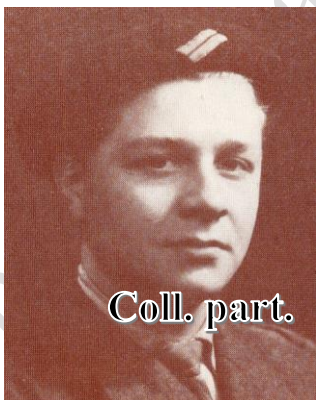
BEAUJARD Jean
BRIFFAULT P.
DARMANCIER M.
FOUCHER
GILLIER L.
GAILLOT Albert
JOUANNIQUE P.
LEMONCU Robert
MARCHAL Ch.
PELLE Maurice
SEVERIN A.
VIRMONT
VALETTE Henri

9^e groupe

JILENKO Simon
BONARD Marcel
CALLIER Georges
CHAUVIN René
GARCIA Patrice
GAUGOUIN R.
GENTY Henri
HURON Lucien
MARTEL Jean
MILLET Lucien
TENADET Robert
WERNER René

Groupe d'engins

ISAAC Marcel
BOUDOT Gilbert
CHAMPEAU Alphonse
COMPAGNON Jules
DAUBELCOURT Jean
DE CROY Léopold
GAUDRY Maurice
GENTIL André
GOBILLOT Roland
LOHMANN Lucien
THEURIOT Clément
VEAU Raymond



Robert GUY, Guy de MAUMIGNY, Pierre CREUX et Christian de SAINT-PHALLE

4.1.4 Corancy

Aussitôt installé sur ses nouvelles bases, le maquis lance ses attaques.

Le capitaine VESSEREAU décide de tendre une série de cinq embuscades sous le commandement du lieutenant LARDRY.

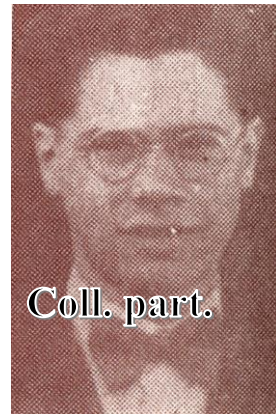
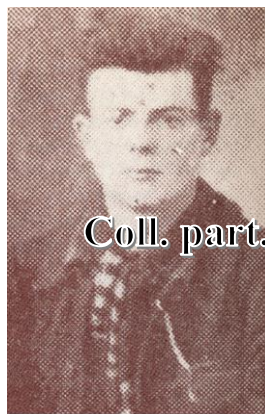
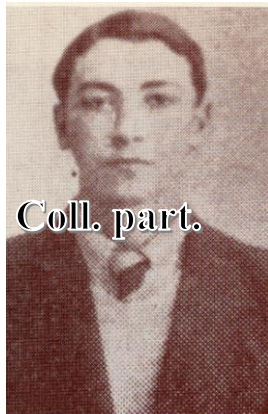
- embuscade n° 1 sous-lieutenant PIERQUET
- embuscade n° 2 adjudant BOYARD-ÉLIE
- embuscade n° 3 adjudant-chef SAULIN
- embuscade n° 4 sous-lieutenant NÈGRE
- embuscade n° 5 sous-lieutenant POIRIER

Ces embuscades sont adossées à Corancy, face à Château-Chinon. Elles se mettent en place sous une pluie battante laquelle ne cessera pas pendant deux jours et éprouvera sérieusement les hommes, mal vêtus et insuffisamment alimentés.

Au début de l'après-midi du 1^{er} septembre au moment où arrive une camionnette de ravitaillement, une voiture débouche sur l'embuscade n° 1. Un tir nourri est aussitôt déclenché. René HIPPEAU, tireur au PIAT, envoie une torpille en plein sur le véhicule qui est détruit. Quelques Allemands en sortent et courent se mettre à l'abri dans la forêt. Un autre reste dans la voiture, bottes pendantes hors du véhicule. Roger BERTIN s'avance à découvert, va le chercher et le ramène ainsi que sa mitrailleuse. Le soldat -un Russe- porte de grosses blessures. Le docteur SALMON va le soigner et constatera qu'il a reçu trois balles dans le bras droit et un éclat de torpille dans le bras gauche lequel ne tient plus que par un lambeau de chair. Le Russe est emmené au PC à Cœuson.

Le 2 septembre, alors que la relève de la 1^{re} compagnie est effectuée par celle du lieutenant ALÉON, un fort détachement ennemi est signalé venant de Château-Chinon, manifestement pour dégager la route où sont montées les embuscades. À 13h45, les premiers éléments du maquis ouvrent le feu et c'est la fusillade générale. L'ennemi manœuvre parfaitement, il contourne les positions et réussit à s'infiltrer sur les arrières des résistants. Le lieutenant ALÉON décide alors de décrocher et retire ses sections l'une après l'autre, soutenu efficacement par celle du sous-lieutenant de SAINT-PHALLE.

Un groupe du sous-lieutenant SINGER arrive à Corancy alors que les Allemands, dans leur mouvement d'encerclement, ont commencé à investir le village. Certains ont déjà installé un nid de mitrailleuses dans le clocher de l'église quand les maquisards se présentent. Les éléments du groupe se dispersent derrière les maisons. Le combat de rues s'engage, farouche et dur, au corps à corps. Le sous-lieutenant SINGER qui a pris un FM et essaie de couvrir ses hommes est tué, ainsi que Guy BONNET, TRÉSORIER, ROLAND.



Georges SINGER, Guy BONNET, Lucien ROLLAND, Marcel TRÉSORIER, tués à Corancy

Deux autres maquisards ont disparu, SIRVAIN et PASSONE. Le premier parviendra à rejoindre son unité, le second, grièvement blessé, a été ramassé par les Allemands qui l'ont transporté à l'hôpital de Château-Chinon où il sera correctement soigné et se remettra.

Le lendemain, le sous-lieutenant NÈGRE viendra chercher les morts. Le maire lui prêtera une carriole et l'aidera à charger les corps qui seront transportés au PC puis inhumés au cimetière militaire de Cœuson.



La stèle de Corancy

Le 3 septembre, les Allemands évacuent Château-Chinon.

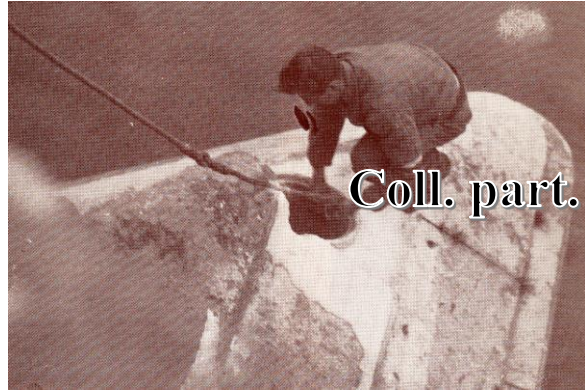
Le 4 septembre le maquis reçoit un parachutage de trois avions près d'Entrains.

Le 6 septembre, l'équipe du corps-franc de René BLANDIN prend position pour une embuscade au Mont-Givre côte de Pougues. À 7h30 elle attaque à la grenade et à la mitrailleuse un camion chenille et une voiture légère qui le suivait. Les deux véhicules sont incendiés et détruits. Le camion était chargé de munitions, notamment d'obus de 105. Le groupe se replie sans aucune perte. D'après les habitants voisins, les Allemands auraient eu cinq tués et quatre blessés.

Ce même 6 septembre, trois hommes du groupe *HOMÈRE* réussissent, comme nous l'avons vu, à déminer le pont de Loire, à Nevers, pont dont la destruction avait été programmée par les Allemands pour 10 heures.



Plaque du pont de Nevers



H. GUY, É. BUTEAU et M. LINET. À droite : BUTEAU déminant le pont

Le 7 septembre, une section commandée par le sous-lieutenant POIRIER, de la 1^e compagnie, a été envoyée en renfort au maquis *BERNARD* et participe à une embuscade sur un convoi signalé venant de Nevers et Corbigny. Ce convoi a déjà subi, en début d'après-midi, une attaque de la part du maquis HENRI à Montbaron, entre Vauclaix et Cervon. À peine est-il sorti de ce premier piège, qu'il tombe dans celui de Razou. 10 Allemands sont tués, 3 camions et 2 voitures légères sont détruits, un important matériel est récupéré.

Puis, le 8 septembre, le maquis reçoit l'ordre de se diriger sur Nevers et d'occuper au passage Guérigny et Urzy.

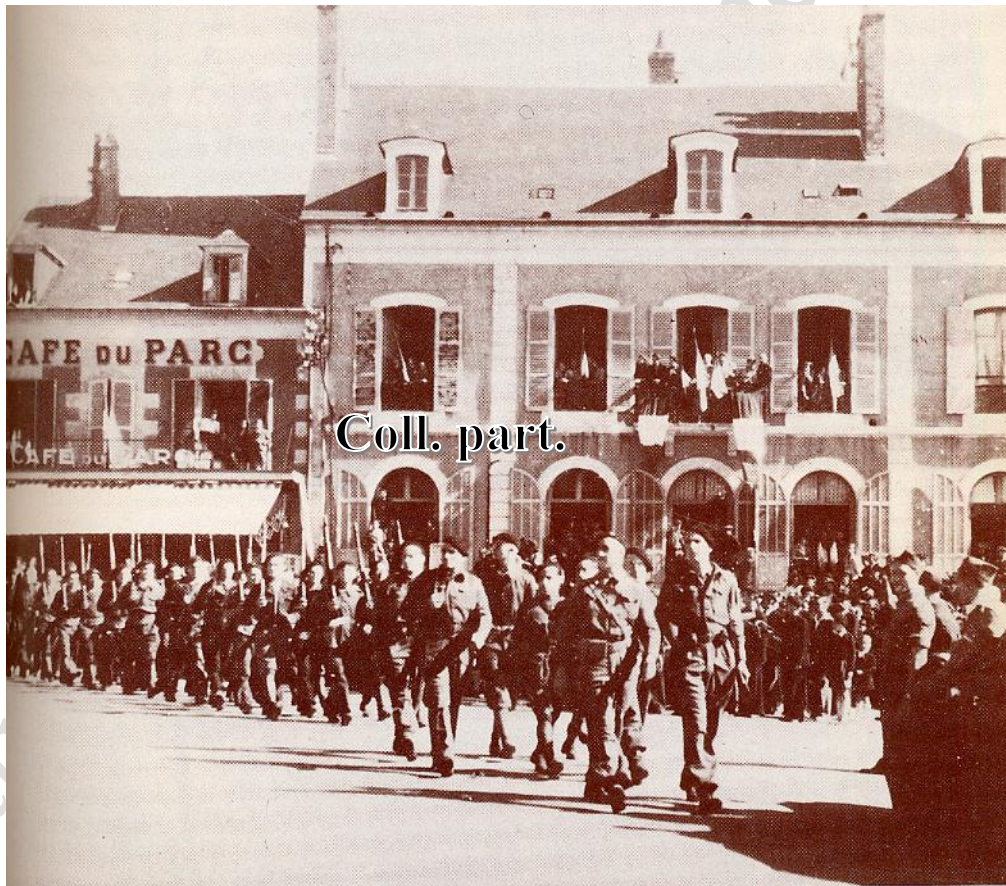
4.2 Les derniers combats

4.2.1 Vers Saint-Pierre le Moûtier

Le maquis entre d'abord dans Guérigny, le 9 septembre, sous les bouquets de fleurs. Robert GAUDRY est un enfant du pays et l'accueil est délirant. Après tant de jours difficiles, la population laisse exploser sa joie, son enthousiasme. Les maquisards défilent devant ce qui reste de la maison de Robert GAUDRY. Ce n'est plus qu'un amas de ruines et de gravas sur lequel les bouquets sont jetés.

Puis, le 10 septembre, c'est l'entrée à Nevers où il a été prévu qu'un détachement de chaque maquis doit participer à une prise d'armes suivie d'un défilé. C'est la 1^e compagnie, celle du lieutenant LARDRY, qui a l'honneur de représenter le maquis. Chacun a essayé de rafistoler son habillement usé et ses équipements. Robert GAUDRY accompagne Jean LARDRY à la tête de la compagnie. Le sous-lieutenant POIRIER porte le drapeau.

Ce fut, a écrit Jean LARDRY, un grand moment pour tous ces jeunes gens sortant de la clandestinité de se trouver soudain au milieu de cette liesse générale. Mais sans doute aussi eurent-ils une pensée pour ceux de leurs camarades qui ont donné leur vie pour cet instant...



Le maquis MARIAUX à Nevers

Mais, peu avant midi, on apprend, dans Nevers pavoisé, qu'une colonne allemande remonte de Moulins vers Saint-Pierre-le-Moûtier. La défense sur la Loire est aussitôt confiée aux différents maquis présents. La compagnie LARDRY reçoit la mission d'interdire l'accès du pont de Loire à Nevers.

Le PC de la compagnie est installé au restaurant du Clos-Ry. Les renseignements qui y arrivent font état de cette colonne allemande stationnée à Saint-Pierre-le-Moûtier et se dirigeant sur Nevers. Dans cette ville, la plupart des drapeaux et des guirlandes disparaissent.

Mais au début de l'après-midi, des jeeps et des dodges fortement armés s'arrêtent au Clos-Ry. L'un de ces derniers véhicules porte le nom de Bir-Hakeim. La 1^e armée française est là ! Ce détachement est commandé par un capitaine qui se présente à Jean LARDRY comme le capitaine LEBLOND. Quel contact curieux et inattendu entre cet officier magnifiquement équipé, halé par les chemins ensoleillés, et cet autre sortant de l'ombre, presque en guenilles.

Le lieutenant LARDRY communique à son interlocuteur les renseignements, assez vagues d'ailleurs, qu'il possède. Le capitaine LEBLOND décide d'envoyer des engins de reconnaissance. Il demande à Jean LARDRY quelques hommes pour renforcer son effectif et montrer la route.

Le 13 septembre, on voit arriver au Clos-Ry plusieurs centaines d'Allemands -certains diront 1.200 hommes- venant se rendre. Les maquisards en restent pantois. Le lendemain, le groupe du sergent HEIM fait trois prisonniers qui tentent de traverser la Loire. Le groupe du sergent Luc BERTIN capture un officier interprète qui traverse le fleuve.

Le 18 septembre, le maquis MARIAUX fait son entrée à Saint-Pierre-le-Moûtier où il va prendre quelques jours de repos.

4.2.1 La fin

Puis c'est la fin du maquis. Certains résistants rentrent chez eux, les autres -75% environ des hommes et officiers- souscrivent un engagement pour la durée de la guerre et continueront le combat dans l'armée régulière. Ainsi est constitué le 1^{er} bataillon du 94^e régiment d'infanterie sous le commandement du capitaine ÉGELEY, avec ses trois compagnies sous les ordres des lieutenants LARDRY, ALÉON et GERRIET (puis NÈGRE).

Robert GAUDRY retourne à Urzy reconstruire sa maison. Fernand VESSEREAU est nommé le 25 décembre 1944 à la tête du groupement de gendarmerie de la Nièvre. Il y restera jusqu'au 31 juillet 1946. Colonel le 1^{er} juillet 1955, général de brigade le 1^{er} octobre 1960, sous-directeur de la Gendarmerie nationale, il mourut à 54 ans et ses obsèques furent célébrées en la chapelle Saint-Louis des Invalides le 16 août 1961.

La conclusion, je la laisserai au chef militaire qui commanda si vaillamment le maquis, au chef d'escadron Fernand VESSEREAU :

Cette victoire, écrivit-il, fut pour nos soldats sans uniforme la plus valable des réponses aux anxieuses questions qu'ils avaient pu se poser.

Tout le mérite en revient d'abord à une magnifique équipe d'officiers et sous-officiers d'active, de réserve et FFI qui se sont consacrés sans compter aux tâches de l'instruction et ont su entraîner leurs troupes par l'exemple de leur bravoure, de leur esprit de sacrifice au cours d'une lutte sans merci.

Il serait injuste, profondément, de ne pas leur associer la troupe qui, dès le début, a su comprendre que le maquis n'était pas seulement le refuge permettant d'échapper au STO, mais et surtout l'occasion d'œuvrer à la libération de la Patrie.

Chefs et soldats ont ainsi communiqué dans un même idéal. Six combats de rencontre, deux batailles dont celle du 12 au 15 août peut être considérée comme l'une des plus importantes livrées par les FFI, de nombreuses actions de guérilla et de sabotage, ont amplement justifié cette décision du commandement FFI du Morvan de faire du maquis MARIAUX l'héritier des traditions du 13^e régiment d'infanterie, « Bourbonnais sans taches ».

Pour ma part, et pour conclure, j'aurai une dernière pensée pour les morts du maquis, ceux honorés chaque année devant le monument élevé à la ferme de la Colonne, mais aussi pour l'enfant de mon village, pour celui qui donna son nom au maquis, et repose dans le petit cimetière de Giry au côté de son camarade André NEUGNOT.

Jeune homme simple et modeste, soldat courageux, Robert MARIAUX, mort pour son pays par une belle journée d'été, laisse son nom comme symbole d'une génération et d'une jeunesse éprises de justice et de liberté.



Au monument de la Colonne : cérémonies après-guerre...



...et plus récemment, avec des scouts d'Europe

5 Données

5.1 Les morts du maquis MARIAUX

	tué le	à
BONNET Guy	1 ^{er} septembre 1944	Corancy
CASSEYRE André	12 août 1944	Moussy
CONRAD Marcel.....	17 août 1944	Chassy
CORNU Georges.....	19 juillet 1944.....	Lurcy
COURCOUL Pierre	15 août 1944	Forcy
DÉTIENNE René.....	19 juillet 1944.....	Lurcy
GAINE Lucien	17 août 1944	Chassy
GAUTHIER Maurice	12 août 1944	Forcy
JEANTY Georges	12 août 1944	Moussy
KUVIKOWORSKI René	12 août 1944	Forcy
LAMESCH Alfred	14 août 1944	Forcy
LANCOCHE Alfred.....	14 août 1944	Forcy
MALVICHE André.....	19 juillet 1944.....	Lurcy
MARIAUX Robert.....	19 juillet 1944.....	Lurcy
MARQUER Marcel.....	16 août 1944	Maurouées
MENIN André.....	14 août 1944	Forcy
MÉRANDET Victor	14 août 1944	Forcy
MOUQUOT Marcel	14 août 1944	Forcy
NEUGNOT André.....	14 août 1944	Forcy
NOURRY Alfred.....	14 août 1944	Moussy
PAGNIER Raoul	12 août 1944	Moussy
PILL Maurice	12 août 1944	Moussy
ROBIN Marcel	14 août 1944	Forcy
ROLAND Lucien	1 ^{er} septembre 1944	Corancy
De SANSAL Jean.....	9 août 1944	au Coursier
SINGER Georges	1 ^{er} septembre 1944	Corancy
TRÉSORIER Marcel.....	1 ^{er} septembre 1944	Corancy
VALLÉE René	14 août 1944	Forcy
VÉGNOT André	14 août 1944	Forcy
ZUBER Raymond	14 août 1944	Forcy

À cette liste il conviendrait d'ajouter ceux du maquis tués en Indochine :

EYHEREMENDY Georges 19 mars 1947
PERLAT Ramon ?
De SAINT-PHALLE Christian . 5 février 1946



Moussy, la Colonne : détail du monument

5.2 Bibliographie

5.2.1 Ouvrages de caractère national

Docteur Raymond CHANEL, *Un médecin en enfer*, Librairie académique Perrin 1970.

Henri MICHEL, *Histoire de la résistance en France*

Henri NOGUERES, *Histoire de la résistance en France, Octobre 1943-mai 1944*, Robert Laffont, 1976

Docteur François WETTERWALD, *Vengeance, Histoire d'un corps-franc*, imp. Téqui, 1947

Général de la BARRE de NANTEUIL, Service historique de l'armée de terre, *Historique des unités combattantes 1940-1944 (Nièvre)*, 1976

Comité d'histoire de la 2^e guerre mondiale, Georges PERRIN, *1500 jours de répression nazie. La Nièvre. 1940-1944*, Imp. Chassaing, 1966

Chef d'escadron VESSEREAU, *Les combats de Forcy-Moussy*, Revue historique de l'armée, juin 1948.

Revue d'histoire de la 2^e guerre mondiale, *La Bourgogne pendant la guerre*, Presses universitaires, juillet 1981

RÉMY, *La ligne de démarcation*, Librairie Académique Perrin, 1969.

5.2.2 Ouvrages de caractère régional

Jacques CANAUD, *Les maquis du Morvan, 1943-1944. La vie dans les maquis*, éd. académique du Morvan, 1981

Henri PICARD, *Ceux de la résistance. Bourgogne-Nivernais-Morvan*, éd. Chassaing, 1947

Jean-Claude MARTINET, *Histoire de l'occupation et de la résistance dans la Nièvre 1940-1944*, éd. Delayance, 1980

Plaquette éditée à l'occasion de l'inauguration du monument dédié à la Résistance de la Nièvre à Nevers le 19 septembre 1954, imp. Fortin, éd. Havas

5.2.3 Archives départementales de la Nièvre

Documents rassemblés par le colonel ROCHE

Journal de marche de l'état-major

» » du maquis *BERNARD*

» » du maquis *JOSEPH*

» » du maquis *JULIEN*

» » du maquis *DANIEL*

souvenirs et récits de particuliers.

MIEVILLE, *Historique des FFI de la Nièvre*

5.2.4 Archives du Parc naturel régional du Morvan

Documents divers

Pierre HENNEGUIER, *Présent pour eux*

Cartes

5.2.5 Témoignages

a) témoignages écrits

Journal de marche du maquis MARIAUX

Récits de Lucien DELANCE, Roland GOBILLOT, Marcel ISSAC, Jean LARDRY, André LECHEVIN, Adrien LÉVÊQUE, Alphonse LEVERT, abbé MULOT, Louis ROUSSILLON, Fernand VESSEREAU

b) témoignages oraux (par ordre alphabétique)

Mademoiselle DELANCE

Mesdames GAUDRY, LAVENANT, MARRIAUX, MAUPETIT, de MIRANDA, de RIBEROLLES

Messieurs BARBIER, Georges BERNARD, Roger BERTIN, BOUCHE-PILLON, BOULANGER, BUTEAU, CASSEYRE, CHAMBON, Docteur CHANEL, CHATILLON, DÈBRE, DEMARIGNY, DURAND, GAUDRY, GIRAULT, GREIN, HISQUIN, René JULIEN, LAFOND, Jean LARDRY, LENGAND, LÉVÊQUE, Roger LEVERT, MARRIAUX, de MAUMIGNY, MAUPETIT, Lucien MICHEL, MONTMARTIN, MONTUPET, NÈGRE, PICHEROT, PICQ, Roger ROUSSILLON, TIRION

5.2.6 Photographies

Elles ont été communiquées par Mesdemoiselles DELANCE, de TERLINE, Mesdames LAVENANT, de RIBEROLLES, Messieurs BARBIER, BERTIN, BERNARD, CASSEYRE, BUTEAU, DÈBRE, GAUDRY, LARDRY, LÉVÊQUE, LEVERT, MONTMARTIN, NÈGRE, PICQ, Roger ROUSSILLON, de MAUMIGNY, et les familles de SAINT-PHALLE, SALLÉ, PATUROT.

Certains clichés illustrant cet ouvrage ont été obtenus à partir de documents en mauvais état, photographies d'amateurs souvent jaunies et fatiguées. Leur intérêt évident pour les anciens du maquis nous a cependant incité à les produire.

**



ph. A. Graillet

L'ancien drapeau du maquis MARIAUX